

ARCTOS

ACTA PHILOLOGICA FENNICA

NOVA SERIES

VOL. V

1967

ARCTOS
NOVA SERIES
VOL. V

ARCTOS

ACTA PHILOLOGICA FENNICA

NOVA SERIES

VOL. V

HELSINKI 1967 HELSINGFORS

ARCTOS

ACTA HISTORICA PHILOLOGICA FENNICA

VOL. I—II A. 1930—1931 EDITA

EDITIO TOTA EXHAUSTA EST

ARCTOS

ACTA PHILOGICA FENNICA

NOVA SERIES

VOL. I—IV A. 1954—1966 EDITA

MANDATU SOCIETATIS

»KLASSILLIS-FILOLOGINEN YHDISTYS —
KLASSISK-FILOLOGISKA FÖRENINGEN»

VOL. V. EDENDUM CURAVERUNT

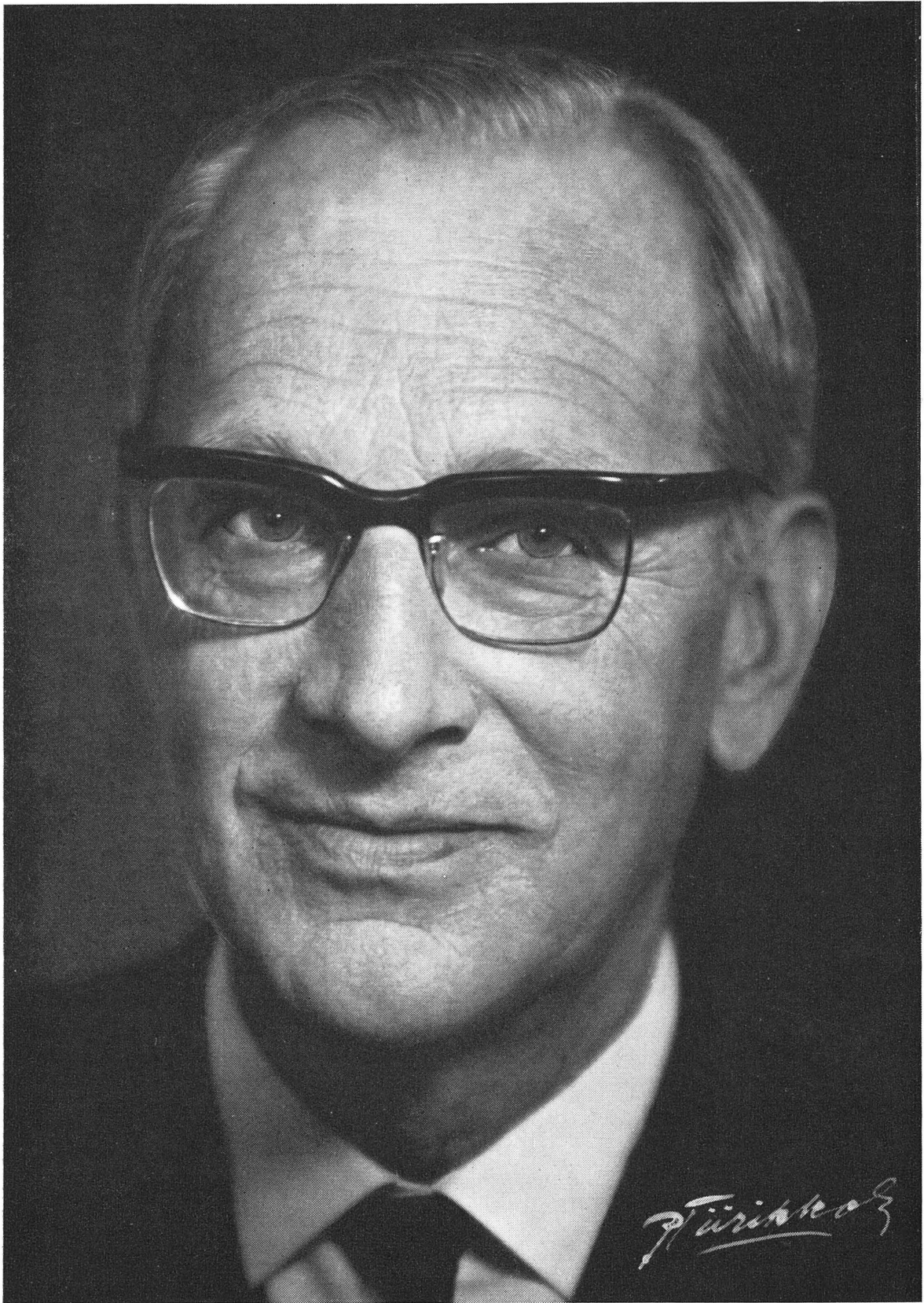
HOLGER THESLEFF

KARL-ERIK HENRIKSSON

TUOMO PEKKANEN

Suomalaisen Kirjallisuuden Kirjapaino Oy

Helsinki 1967



HENRIK ZILLIACUS

LITTERARUM GRAECARUM IN UNIVERSITATE HELSINGIENSI PROFESSOR

D. 23 M. IAN. A. 1968 SEXAGENARIUS

HENRICO ZILLIACUS
VIRO DOCTO HUMANO BENIGNO
PRAESIDI SUO
SOCIETAS PHILOLOGORUM HELSINGIENSIS
HOC VOLUMEN
D. D. D.

HORACE, CARM. I. 3.

Leiv Amundsen

L'image que chacun d'entre nous se fait des grands classiques change avec les années en même temps que nos propres conditions de vie se modifient — *et nos mutamur in illis*. On a souvent attiré l'attention sur cette expérience très répandue. Le cardinal NEWMAN souligne quelque part dans ses écrits (*An Essay in Aid of Grammar of Assent*, 4,2.4.) que les adolescents et les vieillards ont une conception tout à fait différente des vers et des sentences d'Homère et d'Horace, par exemple: L'écolier n'y voit que des lieux communs qu'il est bon d'apprendre par cœur et qu'il imite dans ses propres exercices poétiques. Mais un beau jour, après maintes années, il se peut qu'il les relise à nouveau, riche de l'expérience que lui a léguée la vie, et maintenant ils lui semblent tout nouveaux, comme s'il ne les avait jamais entendus auparavant — dans leur grave sérénité et leur vivante et précise perspicacité, ils s'adressent directement à son âme. Il comprend alors pourquoi ces lignes qui ont vu le jour lors d'une belle soirée au cours d'une fête ionique ou dans une vallée Sabine ont survécu mille et deux mille ans aux générations passées et gardé un pouvoir et un charme que la littérature n'a jamais égalés depuis. Les vers et les belles périodes de Virgile, telle la voix même de la Nature, expriment la douleur et l'abattement, mais nous font pourtant entrevoir l'espoir d'un monde meilleur, espoir que les hommes n'ont cessé de caresser à travers les âges.

Cette expérience s'avère particulièrement juste lorsque nous songeons à notre conception de la personnalité d'Horace. Nous avons fait sa connaissance lors de notre enfance et de notre adolescence et nous avons admiré son génie artistique ainsi que la musique de ses vers. Mais il est réservé, il garde toujours ses distances. Nous ne sommes pas déçus par sa candeur naïve — l'ultime porte de son âme est toujours fermée. Et puis il est presque exaspérant d'équilibre et d'harmonie et indulgent, cet homme d'âge mûr, ce gentleman grisonnant et plutôt gras, qui ne se départit pas d'un sourire ironique. WILKINSON¹ peut bien s'écrier: »J'aurais souhaité ne jamais avoir appris qu'il était gros.»

¹ Horace & his lyric poetry, 1946, 23.

Mais à mesure que nous passons plus ou moins insensiblement de l'état de *juvenis* à celui de *senior* et celui de *senex*, nous sentons diminuer la distance qui le sépare de nous. La beauté d'une stance, d'une ode nous apparaît dans toute sa splendeur. Sa personnalité — et par là j'entends à la fois celle de l'artiste et celle de l'homme — s'impose de plus en plus à nous et nous devient plus chère chaque fois que nous étudions ses poèmes d'une façon approfondie. L'œuvre reflète l'homme et en donne une image si vivante et si variée que chacun peut entrer en contact avec lui et partager avec lui ses propres expériences et ses propres aspirations.

Ceci exerce inévitablement une grande influence sur notre interprétation d'Horace, même si elle a un caractère philologique — car nous ne pouvons nous empêcher d'être dans une certaine mesure subjectifs. L'histoire des études horatiennes — de Pétrarque à nos jours — montre comment les différentes générations et les différentes nations ont tracé son portrait et interprété ses œuvres selon leurs propres conditions de vie et leurs propres expériences et aspirations.

Ainsi peut se renouveler toute manifestation immortelle de l'esprit et de l'art. Mais nous devons aussi faire entrer en ligne de compte la nature complexe de la personnalité d'Horace qui explique pourquoi il présente des visages si variés sous les différents éclairages auxquels il est exposé. Dans sa nature même que de contrastes profonds et solidement ancrés! D'une part l'esthète au tempérament épicurien, observateur de la vie quotidienne, d'autre part le *vates* conscient de sa mission. Je suis porté à croire que sa sensibilité était si merveilleusement délicate et vive que le timbre de sa voix ne s'adaptait pas seulement à celui des modèles qu'il admirait, mais aussi à celui de son *destinateur*, c'est-à-dire de la personne à laquelle il dédiait un poème, et de l'auditoire auquel il songe toujours en composant.

En interprétant les Odes Romaines (*carm.* III. 1—6), par exemple, il faut insister sur ses rapports avec ses modèles, les *exemplaria Graeca*, et avant tout: Pindare.¹ J'essaierai ici d'expliquer mon point de vue sur ses relations avec son destinateur, son auditoire, en proposant quelques réflexions que me suggère son troisième poème dans le livre I des Odes, son poème d'adieu, son *propempticon* à son ami Virgile qui est sur le point d'entreprendre un voyage. A propos de cette ode, il serait intéressant d'étudier d'une façon approfondie, à

¹ The 'Roman Odes' of Horace: *Serta Eitremiana* (Symbolae Osloenses, Fasc. suppl. XI), 1942, 1—24.

travers leurs œuvres poétiques, les influences réciproques des deux poètes — c'est un chapitre qui, à ma connaissance, n'a pas encore été écrit d'une manière tout à fait satisfaisante.¹

Dans ce vaste sujet, je me bornerai à attirer simplement l'attention sur un détail concernant Horace. Je risque une question :

En essayant d'expliquer l'étrange dérogation à la structure normale d'un propempticon que présente cette ode, ne sommes-nous pas en droit de penser à *la fois* à Horace et à Virgile en faisant entrer en ligne de compte leur étroite amitié et ce qu'une telle amitié entre deux personnalités si différentes devait nécessairement comporter de tension psychologique?

Reconnaissons tout de suite qu'essayer ainsi de découvrir l'homme derrière l'œuvre d'art entraîne fatalement à rester dans le domaine du subjectif. Et, à ce propos, je ne puis résister à la tentation de citer un philologue distingué de mon pays, le professeur SOPHUS BUGGE, qui, souvent pendant ses cours, disait à ses étudiants: »En ce qui concerne cette question, mes amis, j'ai, pour ma part, une théorie personnelle contre laquelle je ne saurais *trop* vous mettre en garde.»

Considérons maintenant le poème auquel Horace a fait l'honneur d'accorder la troisième place dans son recueil d'odes, immédiatement après sa dédicace à Mécène et son hommage à Auguste.²

Virgile est sur le point d'entreprendre un voyage (dont nous n'entendons parler nulle autre part) et Horace s'adresse au bateau qui va le transporter — la forme poétique de cette adresse est étroitement apparentée à un fragment de Callimaque,³ mais nous n'avons pas ici un exemple de ces citations initiales tirées de la littérature grecque et que nous avons l'habitude de rencontrer dans les autres odes d'Horace. Il commence naturellement par adresser à son ami ses meilleurs vœux de bonne traversée, sous la protection divine, de la *Venus marina* elle-même, des Dioscures et d'Éole, puisse-t-il libérer le vent favorable, le vent du Nord-Ouest et retenir tous les autres! — et faire tout ceci (*sic*) à condition que le navire sur lequel Virgile s'est embarqué, le conduise sain et sauf jusqu'aux côtes de l'Attique. Puis Horace fait une transition brutale et soudaine. La prière d'introduction qui a plutôt un caractère assez conventionnel se termine par l'admirable expression, due aux Grecs,⁴ de leur

¹ Malgré l'admirable étude de G. E. DUCKWORTH: *Animae dimidium meae: Two poets of Rome*, TAPA 87 (1956), 281—316.

² Voir J. P. ELDER, AJP 73 (1952), 140—58; 140: bibliographie raisonnée.

³ Fr. 400 Pf.

⁴ Voir Méléagre, A. P. XII, 52 ἡμισὸς μοι ψυχᾶς.

amitié: *animae dimidium meae* — lorsque Virgile part, c'est comme si la moitié de son âme lui était enlevée. Et ces mots conventionnels acquièrent une chaleur et une nouvelle profondeur lorsque nous apprenons les pensées qui l'assaillent: les horreurs de la mer, la rage des éléments déchaînés, les bateaux en détresse.

«Il avait du bois de chêne et trois lames de bronze autour du cœur, celui-là qui, le premier, livra un frêle esquif à la mer farouche et ne craignit point l'élan déchaîné de l'Africus aux prises avec les Aquilons, ni les sombres Hyades, ni la rage du Notus, maître sans rival de l'Adriatique, dont à son gré il soulève ou laisse retomber les flots.» (Trad. VILLENEUVE.)

Sans préparation, comme un choc soudain, Horace dirige la pensée vers le premier navigateur, celui qui avant les autres eut la hardiesse et la témérité d'affronter le vaste océan dans un frêle esquif. Un tel homme ne peut être animé de sentiments humains et normaux, lui qui sur un voilier se précipite dans ce gouffre d'horreurs. Horace n'oublie pas d'insister spécialement sur les effroyables dangers qui menacent Virgile sur la route qu'il a choisie: le vent du Sud-Est en pleine mer entre Brundisium et la Grèce ainsi que les falaises de l'Épire aux eaux côtières si malfamées.

Le premier navigateur se révolte contre la Providence: vaine était l'intention du dieu de séparer les terres de l'océan si malgré lui nos navires impies osaient traverser les profondeurs qu'il voulait inviolables. Mais tel est le caractère de l'homme: hardie à tout braver, la race humaine s'élance même à la conquête des buts défendus. Tel est son héritage titanesque: le feu dérobé au ciel entraîne l'envoi de la boîte de Pandore qui provoque la maladie et la mort. Dédale tenta la conquête de l'air vide sur des ailes refusées à l'homme. Et Hercule, fils d'une mortelle, se fraya un chemin jusqu'à Hades lui-même.

«Il n'est rien de trop haut pour les mortels. Le ciel même, notre déraison veut y atteindre» — Horace ne fait exception ni pour lui ni pour son ami. Mais on ne peut impunément défier le destin. «Notre scélératesse ne permet pas à Jupiter de déposer ses foudres irrités.»

Telles sont les pensées réconfortantes qu'Horace trouve bon d'évoquer à l'occasion du voyage de son ami.

On ne peut nier que le poème apparaisse quelque peu surprenant. En ce qui concerne la forme, c'est un véritable chef-d'œuvre, exquis jusque dans ses moindres détails; le rythme et la musique des vers s'accordent harmonieusement au raisonnement et aux pensées qui sont développés. Il nous montre un poète en pleine possession de ses moyens. Nous le constatons en admirant la propriété

des termes, le choix de leur place de façon à ce que chaque mot évoque des associations d'idées déterminées qui, une fois réalisées, préparent les mots suivants:

— *si tamen impiae*
non tangenda rates transiliunt vada —

La pause absolument nécessaire entre le *dimidium meae* de l'introduction et *illi robur* souligne le violent contraste et est extrêmement expressive. Écartons tout de suite une théorie tout à fait opposée qui a (naturellement) été lancée par un philologue et selon laquelle notre ode se composerait en réalité de deux poèmes différents.¹

En choisissant son sujet le *propempticon*, Horace entre immédiatement dans une tradition formelle bien déterminée.² C'est dire que dans notre interprétation de ce poème nous devons, bien entendu, tenir compte de cette tradition. Je vais ici en mentionner quelques-unes des principales caractéristiques. Le genre a été développé dans la poésie lyrique grecque. Nous pouvons l'affirmer avec certitude, bien que nous ne soyons pas en mesure de suivre son évolution dans la littérature grecque. Nous trouvons des formules d'adieu et des vœux de caractère plus formel dans l'Odyssée (5, 203; 15, 128), dans les vers de Sappho, dans le drame attique³ — ce sont là les premières ébauches du genre: «Puisse Zeus agoraios te protéger» (Aristophane, *Hipp.* 498), «Souviens-toi de moi», «Reviens-nous sain et sauf». Grâce à une magistrale reconstruction d'un fragment de papyrus, l'helléniste suédois C. THEANDER parvint à recréer une ode de Sappho adressée à son frère Charax: «Aphrodite Kypris, déesse pleine de grâce, consens à ce que mon cher frère aîné revienne sain et sauf dans la belle Mytilène.» «Il s'est lui-même absous de tous ses péchés. Accorde aux navigateurs des nuages favorables jusqu'à ce que le bateau touche heureusement au port, ô Kypris!» (La dernière stance est dirigée contre Doricha.)⁴

Comme précurseurs du genre, on a aussi cité quelques hymnes chantés dans les temples, ὕμνοι ἀποπεμπτικοί, dont nous avons quelques vestiges: hymnes adressés au dieu lorsqu'il va partir en voyage.⁵ Le poète énumère

¹ PRODINGER, W. St. 29 (1907), 165—72.

² Voir F. JÄGER: Das antike Propemptikon und das 17. Gedicht des Paulinus von Nola. Diss. München 1913. SCHMID-STÄHLIN I, 350, 7.

³ Eur. *Hélène* 1451 etc., *Iphig. Taur.* 1123 etc. Soph. eleg. fr. 2 D.

⁴ Lesbiaca. Ia. De precibus poetarum Lesbicorum pro itineribus suscipiendis maritimis. *Eranos* 41 (1943), 139—56. Fr. a 4 LOBEL; cf. fr. a 3.

⁵ HILLER VON GAERTRINGEN, P.-Wiss. II, 173.

les endroits que le dieu allait visiter. On a établi un parallèle entre ce procédé et un thème assez répandu dans les poèmes d'adieu des époques postérieures: le poète énumère les places importantes et célèbres sur la route que le voyageur va emprunter, lui fournissant en quelque sorte un extrait de son Baedeker, si on me passe l'expression.

J'ai déjà fait allusion au fragment de Callimaque: «O navire, toi qui m'as enlevé la seule douce lumière de mon existence, je demande, au nom de Zeus, le protecteur des ports, que . . .» (fin du fragment).

A ces exemples nous pouvons ajouter un fragment d'origine assez douteuse, mais qu'on attribue à la jeune poétesse Erinna,¹ et enfin le seul spécimen grec entièrement conservé: un poème incorporé par Théocrite dans sa 7^{ième} idylle, le Chant de Lycidas, de caractère très érotique: Agéanax doit faire un long voyage au moment où les Chevreaux soufflent vers l'ouest, où le vent du midi chasse les vagues et où Orion foule l'Océan, les alcyons calmeront les vagues et apaiseront la mer etc.

«Puisqu' Agéanax a le désir de faire voile pour Mytilène, que toute saison lui soit bonne, et qu'une heureuse traversée le conduise au mouillage!» Lorsque Lycidas apprend que son ami est arrivé sain et sauf à Mytilène, il veut fêter l'événement: «Moi, ce jour-là, portant autour de la tête une couronne d'aneth ou de roses ou de giroflées blanches, je puiserai au cratère le vin ptéléatique, étendu près du feu; dans le feu quelqu'un fera griller des fèves; j'aurai une couche épaissée d'une coudée, faite de conyze, d'asphodèle, d'acte frisée; et délicieusement je boirai, pensant à Agéanax au moment de vider les coupes, que je presserai des lèvres jusqu'à la lie. Deux bergers me joueront de la flûte, . . . , et près de moi Tityre chantera . . .» (Trad. PH.-E. LEGRAND.)

Dans la littérature latine, le thème du guide de voyage occupe une place des plus importantes dans les premiers propemptica dont certains fragments sont conservés — l'un d'entre eux dans le troisième livre de Lucilius, si nous adoptons l'intéressante interprétation des vers de ce livre telle que la propose CICHORIUS.² C'est le même poème qu'utilise Horace lorsqu'il écrit *sat.* I, 5, le voyage à Brundisium. Et à en juger par le fragment qui nous reste, c'est le même motif que nous retrouvons dans le docte propempticon composé par Helvius Cinna pour le jeune Asinius Pollio, prêt à entreprendre son *grand tour* en Grèce et en Asie en 57/56 av. J.C.³

¹ Fr. 3 D.

² Untersuchungen zu Lucilius, 1908, 251—61.

³ Fr. poet. Rom. 323 BAEH.

Mais c'est d'abord chez les élégiaques érotiques, où il florissait que nous trouvons ce genre. Cornelius Gallus, cité par Virgile dans sa 10^{ième} églogue (vers 44—49) mais naturellement dans un tout autre mètre, écrit un poème à sa bien-aimée Lycoris qui — *a! dura* — est en train de braver les neiges des Alpes et les eaux froides du Rhin — *me sine* —. Et puis nous avons Tibulle, Propertius¹ et Ovide. On constate très clairement chez eux jusqu'à quel point la tradition formelle du genre est rattachée à un canevas déterminé, maintenant étroitement apparenté à la théorie rhétorique; les rapports étroits entre la poésie élégiaque et la rhétorique, ainsi que d'autres éléments, notamment dans les poèmes d'Ovide, ont été soulignés par plusieurs savants. Le plan d'un poème d'adieu suit celui d'un discours d'adieu, *λόγος προπεμπτικός*, tel qu'il a été établi dans un traité attribué au rhéteur Ménandre:² avant tout vous devez essayer de faire changer d'avis à votre ami en lui laissant entendre votre plainte, le *σχετλιασμός*, où vous déplorez le caractère fugitif et passager de l'amitié, etc.; ensuite vous vous résignez à l'idée de son départ et vous commencez à faire son éloge, à l'exhorter de ne pas oublier ses vieux amis, vous décrivez le voyage qu'il va entreprendre par terre et par mer et vous terminez par une prière aux dieux.

Ceci est, dans ses grands traits, le plan déjà suivi par Ovide dans son charmant propempticon à sa bien-aimée Corinne lorsqu'elle a l'intention de partir pour Baiae afin d'y passer la saison, *amores* II, 11: quelles funestes voies le bois n'apprit-il pas lorsque pour la première fois il fut transformé en un bateau, c'était l'Argo, le navire qui transporta Iason et ses camarades — «Ah! plût aux dieux que, pour empêcher les mortels de fatiguer de leurs rames les vastes mers, la nef Argo eût fait naufrage et se fût engloutie dans ces eaux meurtrières!» (Trad. H. BORNECQUE.)

Puis nous en arrivons à la tentative de lui faire changer d'avis: Pourquoi donc désirez-vous emprunter les traîtres sentiers de l'océan? »Sur ta route, tu n'auras à admirer ni villes, ni forêts: toujours uniforme est l'aspect bleuâtre de la mer perfide.» Sur la plage sableuse vous pourrez collectionner les fins coquillages et les petits cailloux ronds et colorés, là vous pourrez en toute sécurité prendre l'air sur la promenade. En mer on n'est jamais en sécurité. Écoutez ceux qui peuvent vous en parler, qui peuvent vous parler de Scylla et de Charybde et des vents belliqueux. »Mais il est trop tard pour regretter la terre ferme, lorsque, l'amarre une fois détachée, le navire aux flancs bombés

¹ Tibulle I, 3. Propertius I, 17, II, 26, 9 etc.

² Rh. Gr. IX, 139 etc. WALZ.

court sur l'immensité de la mer et que les vents contraires font frissonner de peur les matelots en leur montrant la mort d'aussi près que les eaux. Que Triton hérisse les flots houleux, comme toute couleur disparaîtra de ton visage! Alors tu pourrais bien invoquer vos astres, Castor et Pollux, et dire: »Heureux celui que retient la terre, son véritable élément.» Il est plus sûr de rester étendu sur son lit, de lire quelque livre et de faire résonner sous ses doigts la lyre de Thrace.»

Puis voici la résignation et les vœux du poète: »Mais si le souffle des tempêtes emporte mes paroles et les rend vaines, que du moins Galatée soit bienveillante pour ton vaisseau! Vous seriez responsables de la mort de cette beauté, déesses Néréides, et toi, père des Néréides. Pars en pensant à moi, pour revenir au premier vent favorable et qu'alors une brise plus forte gonfle tes voiles. A ce moment, que le puissant Nérée pousse la mer vers nos rivages; que les vents regardent vers eux . . . Le premier, j'apercevrai du rivage ton navire, que je reconnaîtrai entre mille, et je dirai: »Il ramène mes dieux.» Je te porterai sur mes épaules et je te prendrai mille baisers désordonnés. En l'honneur de ton retour tombera la victime promise à la divinité. En guise de lit, nous aurons la couche molle du sable, et le premier renflement du sol nous servira de table. Là, coupe en main, tu me raconteras tes nombreuses aventures, comment ton vaisseau faillit être englouti au milieu des flots, et comment, dans ta hâte à me revoir, tu n'as craint ni la nuit aux heures inhospitalières, ni les Notus déchainés. Je croirai toutes tes paroles comme des vérités, fussent-elles pure imagination. . . . Ce jour, que l'étoile du matin, brillant d'un vif éclat au plus haut des cieux, l'amène aussi vite que possible sur son char lancé à toute bride.»

Un siècle plus tard tous les thèmes du genre nous sont présentés dans le long et prétentieux propempticon adressé à Maecius Celer par Stace, *silvae* III, 2.¹ Le poète essaie constamment de surpasser Horace et ses autres prédécesseurs:

Stace commence par une prière aux dieux protecteurs, Neptune, les Jumeaux, les Néréides, Protée, Triton, Glaucus, etc. etc. Éole doit retenir tous les autres vents et seul laisser le Zéphyr souffler. Le jeune Maecius qui est maintenant confié à la mer incertaine, est *plus que* la »moitié de mon âme«. Nous assistons à la scène du départ lorsque le navire quitte le port, accompagné de larmes et de craintes. »Quel est celui qui de cette mer inconnue, et fermée aux malheureux mortels, osa faire une route, et détacha du sol les pieux en-

¹ P. Papinii Statii Silvarum libri. Hg. u. erkl. v. FR. VOLLMER, 1898, 393—405.

fants de la terre, pour les lancer à la merci des vagues et promener leur espoir haletant sur les abîmes?» (Trad. GUIARD.) Il a dû être non moins audacieux que les Titans qui essayèrent de prendre l'Olympe d'assaut. Pourquoi ne pas prendre son temps et voyager sur terre? pourquoi, au nom du ciel, se confier à la mer et aux vents? —

Regardez! »Le navire s'enfuit sur le dos des vagues rapides, il décroît, décroît encore, décroît toujours et finit par échapper à ma vue.» Pourquoi ne t'ai-je pas accompagné? Mais mes pensées fidèles seront toujours avec toi et mes prières accompagneront le navire jusqu'aux pays lointains.

Le jeune homme va faire son service militaire en Orient et le poète profite de l'occasion pour exposer ses connaissances sur les endroits que son ami va visiter.

Et puis voici le retour de l'ami: »Le jour viendra sans doute où César, ayant sur toi des vues plus hautes, te rappellera des champs de bataille illustrés par tes exploits. Et nous, les yeux fixés de nouveau sur le même rivage, nous contemplerons le vaste abîme et nous demanderons au ciel d'autre vents.» Vient ensuite la célébration du retour, »et nous racontons chacun à notre tour l'histoire des années intermédiaires», le jeune homme raconte les aventures qu'il a vécues, et le poète le comble avec les chefs-d'œuvres poétiques qu'il a composés depuis qu'ils sont quittés.

Il convient de mentionner qu'un philologue¹ a suggéré que le plan de composition de ce poème dû à Stace est en réalité le même que celui de notre ode horatienne. De même que le poème de Stace est constitué par une série de scènes différentes, de même nous pouvons dans le propempticon d'Horace remarquer un changement de scène entre les deux parties: la scène de départ, et puis les pensées du poète au moment où il regarde le navire s'éloigner. Je ne vois pas ce qu'on gagne par une telle théorie dont nous ne trouvons aucune justification dans le poème lui-même.

Horace connaît très bien ce genre poétique. Il s'est amusé à changer complètement son apparence dans la dixième épode où il remplace les bénédictions et les vœux habituels par des imprécations contre le poétaillon Mevius. Il joue capricieusement avec les règles du genre dans son poème sur Galatée, *carm.* III, 27:

sis licet felix ubicumque mavis,
et memor nostri, Galatea, vivas.

¹ HENDRICKSON, *Cl. J.* III (1908), 100—04.

Dans la composition de son ode à Virgile, Horace suit le plan conventionnel qu'une longue tradition a fixé, aussi bien dans l'ouverture du poème que dans sa transition annonçant les pensées que réveillent en lui les dangers que son ami va courir sur la mer déchaînée; les craintes exprimées au sujet de la sécurité de l'ami qui part constituent un élément nécessaire de tout propempticon. Et comme d'autres poètes, Horace combine cet élément avec une allusion au pionnier, à l'inventeur, *πρωῶτος εὐρετής* — c'est un thème qui a une longue tradition dans la littérature philosophique et poétique des Grecs et des Romains ainsi que dans les discours populaires philosophiques. Ici le thème a été empreint de philosophie populaire stoïque, on y souligne la volonté de la Providence: nous devons mener une vie conforme à l'ordre institué par la Divine Providence, notre volonté doit s'adapter à celle de la Providence, se conformer aux événements du jour, réaliser ce qui est normal et naturel. Au lieu de cela l'humanité s'est créé une vie compliquée et contraire à la nature et a ainsi attiré sur elle la mort et les désastres, car elle a obstrué le chemin qui mène au véritable but de la vie: la paix de l'âme.

Mais dans le propempticon d'Horace le passage consacré à la résignation fait défaut. Le poète ne décrit pas les scènes touchantes qui se dérouleront lorsque les amis se reverront, les magnifiques fêtes du retour, les agréables conversations futures. Horace s'attarde à souligner *notre* présomption, et termine brusquement.

Dans sa poésie Horace utilise souvent l'élément de surprise avec un grand effet. Mais il n'y a guère de parallèles à cette dérogation soudaine à un développement normal et traditionnel de la pensée.

Comparons nos portraits des deux amis; nous le ferons très brièvement. L'un d'eux d'un caractère droit et doux, l'autre d'une nature plus compliquée. Le premier profondément ancré dans la terre italienne avec ses fermes et ses temples, ses paysans vigoureux, sa végétation et ses animaux, ne se sentant jamais chez lui et jamais à l'aise dans la vie tourmentée d'une ville bruyante, l'autre, malgré tout, un citoyen, même lorsqu'il se réfugie dans une de ses délicieuses villas, et parle, non sans une certaine coquetterie, de la vie simple qu'il y mène— songez à son Sabinum tel qu'il a été reconstruit par les archéologues! L'un profondément engagé dans sa vie intérieure, malgré ses remarquables dons d'observation et sa tendre sympathie pour tout ce qui souffre, caractère mystique malgré sa formation épicurienne. L'autre caractérisé avant tout par sa *ratio*, avec sa »furchtbare Realität« et cultivant dans son âge mûr, avec beaucoup de succès, l'art d'obtenir le maximum de plaisir en

courant le minimum de risque. Dans son commentaire sur les *eclogae*, H. J. ROSE¹ rassemble des preuves destinées à montrer que Virgile n'était pas dépourvu d'un certain sens de l'humour. Cet humour se manifeste en vérité de façon très discrète. Il ne parvint jamais à vaincre sa timidité innée. Sa *Vita* prouve que sa conversation était lente et presque gauche. Et puis cet Italien du Sud, plein d'esprit, prompt à la colère, possédant tout l'esprit et tout l'humour qui manquait à l'autre, discret et secret. L'un par dessus tout, toujours grave dans son style emphatique — tandis que l'emphase de l'autre a maintes fois un caractère quelque peu suspect.

Si nous songeons également à leur apparence extérieur, l'un grand et guindé, au facies paysan, l'autre gros, *corporis exigui*, nous sommes tentés de nous rappeler les contrastes de KRETSCHMER, le type du leptosome et du pycnic ou, en employant la terminologie de C. J. JUNG, le type de introverti et de l'extraverti,² en y ajoutant les nuances complémentaires qui sont nécessaires. Je dois d'ailleurs reconnaître que ce que j'ai vu comme exemples de ce genre d'interprétation littéraire des caractères ne me semble pas de nature à encourager les imitateurs — d'ailleurs moi, de toute façon, je ne suis pas de la profession. JUNG lui-même est le premier à reconnaître que dans la vie réelle les caractères des individus ne sont jamais conformes aux schèmes établis par les psychologues. Il souligne que chaque individu renferme en lui les deux structures et que plus ou moins consciemment il tend à contrôler celle qui domine. Même si nos documents sur les caractères d'Horace et de Virgile étaient beaucoup plus précis et dignes de fois et dépourvus d'ambiguïté qu'ils ne le sont actuellement, nous n'arriverions jamais à un résultat définitif. J'attirerai simplement l'attention sur le fait que le caractère extraverti a tendance à réagir d'une façon positive à son objet, comme on dit, si j'ai bonne mémoire, en psychologie. L'extraverti conforme son attitude subjective à l'objet qui lui fait face.

Tous, nous connaissons bien ce phénomène. Je ne pense par exemple pas qu'il se soit trouvé des personnes n'adaptant pas leur manière de parler, leur voix et leurs mots aux dispositions mentales qu'elles ont à l'égard de la personne à laquelle elles parlent. Naturellement, le degré de cette adaptation varie beaucoup avec chaque individu.

Parmi les acteurs, il est facile de distinguer deux types de caractère — le paon et le singe. L'acteur qui ne fait que se reproduire lui-même, quel que soit

¹ The Eclogues of Vergil, 1942, 43.

² Voir WILKINSON l.c. 23, DUCKWORTH l.c. 283.

le rôle qu'il interprète, et celui qui fait abstraction de sa propre personnalité et se transforme, s'adapte au caractère qu'il doit figurer.

Et si nous appliquons ce point de vue à la littérature, nous sommes également en mesure de distinguer ces différents types de caractère chez les auteurs et les poètes. Je demanderai la permission de mentionner quelques noms de la littérature norvégienne, poètes dont le caractère illustre clairement la différence que je tente de montrer.

Henrik Wergeland est notre plus grand poète lyrique et celui qui nous est le plus cher. Que ce soit dans sa prose, dans sa poésie, dans ses lettres, nous reconnaissons toujours sa voix — *sa* voix parmi toutes les autres. Qu'il écrive à son père, à sa femme, au chef de file de ses ennemis littéraires, ou au juge de paix, au sujet d'une rixe quelconque dans un café ou autre part, Wergeland reste toujours le même. Il envoie un dithyrambe plein de jeunesse et de fougue *simultanément* à son ami Frederik, à son ami Gerhard et à la mère de la jeune fille qu'il aime — en ne changeant que le nom dans le premier vers :

»Lorsque je songe à toi, Gerhard, le geyser brûlant de mon âme jaillit tel un arc-en-ciel, vers le soleil —»

Ou »Lorsque je songe à toi, Frederik», ou »Lorsque je songe à vous, Madame —»

La personne du destinataire n'a en réalité aucune importance pour le poète.

Notre poète Björnson présente une particularité à peu près semblable, surtout dans ses lettres. Une citation d'une lettre de Björnson est toujours facilement reconnaissable, comme caractéristique de sa personnalité dominante, de son style particulier, de ce qu'il appelle son »norvégien pectoral».

Ibsen, lui, est tout à fait différent. Dans ses lettres il change comme un caméléon. Lorsqu'il écrit à son éditeur, il est l'homme d'affaires correct et parfait. Lorsqu'il écrit à Georg Brandes, le célèbre critique danois, qui voulait faire figure d'Européen, Ibsen devient lui aussi Européen et essaie même de surpasser Brandes en le taquinant par des allusions à sa provincialité danoise. Et dans ses lettres à Björnson, on rencontre parfois un accent dominant qui est tout à fait étranger à la personnalité d'Ibsen. Ibsen qui avouait que »en tête à tête, je n'ai jamais été un homme brave», s'exprime lui-même de la façon suivante dans une lettre à son ami Björnson en 1867 (un critique danois Petersen, ami intime de Björnson, venait d'écrire un compte-rendu défavorable de la dernière pièce d'Ibsen):

»Mon cher Björnson, — quelles sont ces machinations diaboliques qui tou-

jours viennent nous séparer? Il me semble qu'un fantôme ou le diable en personne est là à toute heure nous enveloppant de son ombre. Si j'étais à Copenhague et que quelqu'un qui était mon ami, comme Petersen est le vôtre, eût essayé de se conduire de cette façon, je l'aurais *rendu infirme pour la vie* plutôt que de lui permettre de commettre un crime aussi monstrueux contre la vérité et la justice.»

Même Björnson, écrivant à des amis suédois, place des mots et des phrases suédoises dans ses lettres, et non seulement comme citations. Mais lorsque Ibsen, âgé de 73 ans écrit à une jeune Suédoise avec laquelle il avait engagé un flirt innocent, mais très intense, il employait le *ä* suédois au lieu de la lettre *æ* norvégienne et son poème »Lettre écrite d'un ballon à une dame suédoise» abonde en mots et en phrases suédoises plus qu'aucune autre de ses œuvres, bien qu'il connût très superficiellement la dame en question et qu'il ne semble pas y avoir de rapports étroits entre sa personnalité et les réflexions d'Ibsen sur les problèmes culturels, réflexions qui forment la matière même du poème. De même nous trouvons des mots et des phrases danoises dans un poème écrit par Ibsen en honneur d'une célèbre actrice danoise.

Si nous retournons maintenant à la littérature latine, nous remarquons la même particularité chez Cicéron épistolier. Le style de Cicéron change conformément aux règles du genre épistolaire *et s'adapte* au sujet qu'il traite, à l'humeur de celui qui écrit, au degré d'intimité des relations avec le destinataire, — et est également marqué par la personnalité du destinataire. Cicéron place beaucoup plus de mots, de phrases et de citations grecques dans ses lettres à Atticus, l'helléniste, que dans celles qu'il écrit à n'importe quel autre correspondant. Lorsqu'il écrit à Trebatius, le juriste, il emploie des termes juridiques (*ad fam.* VIII. 12). Dans ses lettres à Cassius, l'Épicurien (*ad fam.* XV. 16. 1), les plaisanteries de Cicéron sont également épicuriennes, dans ses lettres à Varron (*ad fam.* IX. 7. 2), il use de termes philosophiques.

Et maintenant considérons un peu Horace! En examinant bien ne trouvons-nous pas chez lui des exemples de la même versatilité dans son esprit?

Pour pouvoir répondre, il faut avoir analysé en détail et en profondeur toute sa poésie. Chaque poème doit être soumis à un examen critique impartial. J'attirerai simplement l'attention sur quelques traits qu'on peut observer.

Nous nous heurtons tout de suite à une difficulté: tant de destinataires des coèmes d'Horace, en fait la plupart d'entre eux, nous sont complètement inconnus; ce sont des noms et rien de plus. Mais dans notre ignorance, nous ne

sommes pas autorisés à déclarer d'avance — comme on l'a souvent fait — qu'ils ne sont pas autre chose que des noms pour Horace non plus, sans aucune signification pour la composition et le contenu des poèmes eux-mêmes. Le plus souvent nous devons laisser la question sans réponse.

Souvenons-nous de la maîtrise déployée par Horace lorsqu'il changeait la forme artistique de sa poésie, lorsqu'il composait des variations sur le même sujet dans des styles différents. Je pense à des odes étroitement apparentées telle II, 3 *aequam memento* adressée à Q. Dellius qu'il faut comparer à sa contrepartie d'une facture plus légère II, 11 *quid bellicosus* adressée à Quinctius Hirpinus. Ou bien aux deux poèmes de printemps bien connus I, 4 *solvitur acris hiems*, à Sestius, et IV, 7, à Torquatus, *diffugere nives*. Il est tentant de penser que dans ces cas-ci la personnalité des destinataires a eu quelque influence sur le style des poèmes.

D'autre part, on peut constater une certaine unité de caractère dans les différents poèmes adressés à la même personne. Je citerai comme exemple le joyeux drôle qu'est Aristius Fuscus de I, 22 *integer vitae* et de *epist.* I, 10 *urbis amatorem* comparé à ce que nous entrevoyons de lui dans la 9^{ème} satire du livre I.

Dans ses Satires nous remarquons une faculté apparentée à cette sensibilité dont je m'occupe: l'éminente habileté d'Horace à individualiser les personnages qu'il met en scène au moyen de traits de caractère qu'ils possèdent. Songez par exemple à Trebatius Testa dans la première satire du livre II: Horace demande son avis et les réponses pleines de bonne humeur du juriste sont tout à fait conformes au jargon juridique: *quiescas*, et *aio*; Trebatius recommande la natation comme une excellente détente, car il est lui-même, comme Cicéron nous l'apprend, *studiosissimus homo natandi*; —suivie d'un bon verre — et dans une autre brève note de Cicéron nous le trouvons, le soir, *inter scyphos*. Dans la satire je pense que nous entendons sa propre voix.

Un poème tel que l'ode panégyrique à Asinius Pollio *carm.* II, 1, porte nettement l'empreinte de la personnalité qu'il célèbre, de son état d'âme et de ses opinions, s'accordant totalement aux lettres qui nous restent de Pollio lui-même. Comme HEINZE l'a fait remarquer, il y a certainement eu aussi une influence de son style tragique: *cruoribus*, correspondant à *αἵματα*.

Naturellement, il faut éviter toute tendance à schématiser. Dans les poèmes adressés à Tibulle nous ne trouvons pas trace de la musique élégiaque. Mais le destinataire de *carm.* I, 33 et *epist.* I, 4 est malgré tout proche de nous avec son Pholoë; et je me demande si Horace a composé son *di tibi divitias dederunt*,

sans entendre retentir dans ses oreilles le poème de Tibulle, *divitias alius flavo sibi congerat auro*.

Horace ne suit jamais un schéma. Cela se voit clairement lorsque nous considérons l'élément philosophique de sa poésie. Il y a eu un certain changement dans son attitude à l'égard du stoïcisme, chez lui d'ailleurs toutes les lignes sont indéterminées. Nous devons nous souvenir de la répartition des poèmes à tendance philosophique; dans la philosophie populaire, les différentes écoles et les différents systèmes tendaient naturellement par bien des côtés à s'unir. La philosophie d'Horace peut varier même dans des poèmes qui ont été composés presque en même temps. Dans les poèmes successifs adressés à Mécène et à d'autres, c'est le côté épicurien qui domine; vis-à-vis du jeune Salluste, Horace apparaît comme un Stoïcien de la plus stricte observance (*carm. II, 2 nullus argento*). Comme *vates* aussi il prêche à la jeunesse de Rome et est alors avant tout Stoïcien. Il est profondément influencé par le destinataire de ses poèmes, par son auditoire.

En revenant maintenant à son poème d'adieu à son ami, je me demande s'il serait tout à fait impossible de distinguer quelques accents virgiliens dans la voix d'Horace.

Horace a appris que Virgile projette un long voyage vers l'Est. Virgile avec son emphase, sa chaleur, son amabilité, avec toutes les fibres de son âme attachées à la terre italienne, Virgile est dans ses pensées.

Virgile lui-même a dans son églogue messianique chanté *priscae vestigia fraudis | quae temptare Thetim ratibus*. Nous n'avons pas connaissance de ce que Virgile ait eu d'autres rapports avec l'océan que des rapports poétiques, en chantant ses horreurs et ses tempêtes déchaînées dans des vers d'une sublime beauté, en étudiant le 5ième livre de l'Odyssée:

incubere mari, totumque a sedibus imis
 una Eurusque Notusque ruunt creberque procellis
 Africus et vastos volvunt ad litora fluctus
 — stridens Aquilone procella
 velum adversa ferit fluctusque ad sidera tollit

Rien n'exclut la possibilité qu'Horace ait écouté son ami lui réciter le premier chant de sa grande épopée:

di maris et terrae tempestatumque potentes
 ferte viam vento facilem et spirate secundi!

Mais souvent la volonté du Destin en a décidé autrement. Et voici la pieuse conviction de Virgile: la Providence qui décide du sort de l'homme, n'est pas un caprice aveugle, ni un déterminisme matériel, mais une puissance divine régnant sur le monde et se manifestant dans la vie et dans les actions de tout individu. L'homme qui écoute les ordres de la Providence et consent à y obéir, est *pius*. Mais malheur à celui qui désobéit à la volonté du *deus prudens*.

Horace élève ses pensées au niveau de la solennelle emphase de Virgile et y reste dans une attitude héroïque. Pour être conforme aux règles du genre le propempticon, — la célébration du retour de l'ami, les conversations enjouées et agréables lorsqu'ils se revoient, etc., — devrait comporter un triste anticlimax, rabaisant le poème à un niveau d'agréable trivialité.

Mais voici qu'une idée folle se présente qui sera certainement rejetée par les philologues comme étant par trop empreinte de manque de goût. Horace était quelque peu accoutumé à la mer bien qu'il ne l'ait jamais aimée, il la connaissait par expérience personnelle ayant fait de longs voyages au cours de sa jeunesse.

Les éléments traditionnels du genre ne peuvent éliminer le fait qu'Horace connaît très bien, à savoir que traverser les détroits de Brundisium à la Grèce ne constituait pas un exploit sans précédent. Y avait-il une route maritime plus fréquentée?

Est-ce que transposer toute la situation à un niveau beaucoup plus élevé, aux hauteurs héroïques où se complaisait son ami et dans le style solennel de son frère poète ne lui a pas paru le plus irrésistible?

Virgile lui était très cher, en vérité, «la moitié de sa propre âme». Le poème même témoigne de ses sentiments. Aussi le timide sourire est-il très bien caché derrière les larmes causées par la séparation. Cela gêne rien au poème. Horace est en même temps lui-même et l'ami.

Mais malgré tout je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a vraiment ici l'ombre d'un sourire — s'il est vrai que l'humour dépend d'un sens infallible des justes proportions.

Et je ne puis m'empêcher de me demander si ce poème ne doit pas lui faire le même plaisir, dans son Elysée, que son miracle d'esprit et de beauté, *integer vitae*, chanté avec une solennelle gravité lors des fêtes universitaires et des funérailles académiques.

Tout le monde n'a pas la naïve candeur de ce professeur allemand qui déclarait: «Je ne comprends pas du tout ce poème — il doit sans doute être humoristique.»

PAR SIMILISQUE

Gerhard Benz

Im vierzehnten Kapitel seiner Catilinamonographie beschreibt Sallust, wie Catilina schlechte Menschen aller Art um sich sammelte. Dann fährt er fort (Cat. 14,4):

Quod si quis etiam a culpa vacuos in amicitiam eius inciderat, cottidiano usu atque inlecebris facile par similisque ceteris efficiebatur.

Ältere wie neuere Kommentatoren mühen sich damit ab, hier den Unterschied zwischen *par* und *similis* festzulegen. Gewiss liegt manchmal ein solcher auch vor, indem *par*, das ja seinerseits nicht kompariert werden kann, 'ebenbürtig', 'gleichwertig' bedeutet, *similis* nur soviel wie 'ähnlich' besagt. Es gibt Stellen, wo dieser Unterschied sehr deutlich zum Vorschein kommt. So bei Livius 45,43,2 *Haerente adhuc non in animis modo, sed paene in oculis memoria Macedonici triumphis L. Anicius Quirinalibus triumphavit de rege Gentio Illyriisque. Similia omnia magis visa hominibus quam paria: minor ipse imperator et nobilitate Anicius cum Aemilio et iure imperii praetor cum consule collatus; non Gentius Perseo, non Illyrii Macedonibus, non spolia spoliis, non pecunia pecuniae, non dona donis comparari poterant* (»a resemblance, but no equality«, SCHLESINGER, Loeb). WEISSENBORN-MÜLLER vergleichen damit Curtius 5,5,7 *intuentibus similes quidem, sed tamen dispares poenas*. Umgekehrt sagt Quintilian 10,1,102 gerade von Livius und Sallust: *mihī egregie dixisse videtur Servilius Nonianus pares eos magis quam similes* (sie sind also gleich gut, aber verschiedenartig).

Demnach hat man auch bei Sallust, Cat. 14,4 versucht, die beiden Wörter semasiologisch auseinanderzuhalten. CORTIUS, in seiner Leipziger Ausgabe von 1724, behauptet: »*par* ad coniunctionem et consuetudinem externam, *similis* ad mores pertinet«. Hundert Jahre später prüft KRITZIUS (Leipzig 1828) eine andere Distinktion: »*Par similisque* non placet cum Cortio, Dahlro et Langio ita explicare, ut *par* ad coniunctionem et consuetudinem externam, *similis* ad mores pertineat; nam de uno eodemque utrumque dici mihi non possum persuadere, cum voces gradu tantum differant. Quare ubi iuxta posi-

tae reperiuntur, non coniungendae sunt, sed disiungendae. De disiunctiva autem *que* particulae potestate diximus ad c. VIII, 1» (zu *celebrat obscuratque*). In der in den nordischen Ländern immer noch viel gebrauchten Ausgabe von M. CL. GERTZ (Copenhagen 1895) lesen wir folgende Erklärung (ich übersetze aus dem Dänischen): »*par similisque* wie im Griech. ἴσος καὶ ὁμοιος zusammengestellt; ersteres bezeichnet den Grad oder das Mass, letzteres die Beschaffenheit: 'ebenbürtig und gleichartig'». AXEL W. AHLBERG, in seiner schwedisch kommentierten Ausgabe (Stockholm 1924), drückt sich folgendermassen aus (ich übersetze aus dem Schwedischen): »*par similisque* ebenbürtig oder gleichartig, 'ganz oder beinahe gleich'». Er scheint also, wie KRITZIUS, das *que* als disjunktiv und *similis* als eine Einschränkung von *par* aufzufassen. THEODOR OPITZ in seiner kommentierten Teubnerschen Schulausgabe (Leipzig 1894, vierte Aufl. 1918) erklärt kurz: »nach Grad und Art». W. C. SUMMERS (Cambridge 1900, dann in bekannter englischer Weise mehrere unveränderte »reprints») gibt zuerst die Vermutung: »probably a general expression for 'absolutely like'», setzt aber sogleich fort: »There is however a distinction between the two words», mit Hinweis auf Quintilian 10,1,102 und Livius 45,43,2 (vgl. oben), um letzten Endes bei der alten Deutung zu bleiben: »Translate: 'alike in degree and kind'.»

In der Tat ist SUMMERS mit seiner ersten Vermutung, »probably a general expression for 'absolutely like'», auf der rechten Spur. Bekanntlich hat Sallust, bei all seiner sonstigen, hoch gerühmten *brevitas*, eine besonders ausgeprägte Vorliebe für Synonymenhäufung. WILHELM KROLL hat sie mit Recht als charakteristisch für Sallusts Stil bezeichnet.¹ Besonders aber EILIV SKARD hat sie in ihrem ausgedehnten Gebrauch hervortreten lassen und mit reicher, fast erschöpfender Beispielsammlung sogar als Echtheitskriterium für die *Epistulae* benutzen können.² Auch die Verbindung *par similisque* hat er dabei richtig als Synonymenpaar aufgefasst. Die mehr oder weniger synonymen Wortpaare, die er aus den ersten Kapiteln der *Catilinamonographie* bis einschliesslich *par similisque* aufzählt, sind folgende: 1,4 *fluxa atque fragilis*, 2,3 *regum atque imperatorum*, *aequabilius atque constantius*, *mutari ac misceri*, 8 *indocti incultique*, 3,2 *malevolentia et invidia*, 4,1 *socordia atque desidia*, 2 *incepto studioque*, 5,1 *malo pravoque*, 9 *pulcherruma atque optuma*, *pessuma ac flagitiosissima*, 6,1 *liberum atque solutum*, 3 *satis prospera satisque pollens*, 5 *festinare parare*, 7,5 *asper*

¹ W. KROLL, Die Sprache des Sallust (Glotta 15, 1927), S. 300 f.

² E. SKARD, Zur sprachlichen Entwicklung des Sallust (Symbolae Osloenses 39, 1964), S. 25 ff.

aut arduos, 8,2 *amplae magnificaeque*, 10,2 *dubias atque asperas*, 11,2 *gloriam honorem, dolis atque fallaciis*, 3 *infinita et insatiabilis*, 4 *rapere . . . trahere, neque modum neque modestiam, foeda crudeliaque*, 5 *amoena voluptaria*, 12,2 *puorem pudicitiam*, 2 *nihil pensi neque moderati*, 14,1 *flagitiorum atque facinorum*, 3 *proximi familiaresque, par similisque*.

Die Verbindung von *par* und *similis* ist auch bei anderen Schriftstellern zu belegen. Bei Vitruv 2,1,5 steht *pari similique ratione*, bei Ovid, *Tristia* 2,431, *par fuit . . . similis que licentia Calvi*, und bei Seneca, *De ira* 1,10,1, heisst es: *Ideo numquam assumet ratio in adiutorium improvidos et violentos impetus, apud quos nihil ipsa auctoritatis habeat, quos numquam comprimere possit, nisi pare sillis similis que opposuerit*, wo freilich *similis* eine Schwächung von *pares* sein könnte. Und wenn wir zu einem noch passionierteren Synonymenhäufener wie Apuleius gehen, so finden wir bei ihm sogar mehrmals dieselbe Verbindung: *Met.* 9,32 *et mihi et ipsi domino cena par ac similis*, *Plat.* 1,6 *Sed illa (sc. essentia), quae mentis oculis comprehenditur, semper et eodem modo et sui par ac similis invenitur, ut quae vere sit*, 2,2 *nec pari aut simili modo*, 2,22 *Bonos omnes oportet inter se amicos esse, etsi sunt minus noti, et potestate ipsa, qua mores eorum sectaeque conveniunt, amici sunt habendi; pari a quippe a similibus non abhorrent*.¹ Im letzten Fall sind die beiden Wörter ja vollkommen synonym.

Dass in den meisten Fällen, gemäss dem »Gesetz der wachsenden Glieder«, das kürzere Wort dem längeren vorangeht, ist natürlich.

Die Bezeichnungen für Gleichheit werden auch sonst oft paarweise zusammengestellt, ohne dass man nach einem ausgeprägteren Unterschied fragen sollte²: *Apul. De mundo* 2 *similes et aequales*, 21 *pari nec discordante*, *Cic. Off.*

¹ Der Ausdruck kommt also nicht nur in den *Met.*, sondern auch in *Plat.* vor, und zwar nicht nur in der Form *par ac similis*, wie in *Met.*, sondern auch in selbständig variiertem Gestalt. J. REDFORS, *Echtheitskritische Untersuchung der apuleischen Schriften De Platone und De mundo* (Diss. Lund 1960), S. 71, stellt einfach unter »einigen gewöhnlicheren Wortverbindungen« die Übereinstimmung fest und geht auf eine Untersuchung der Synonymenhäufung im Apuleius-Corpus als Echtheitskriterium überhaupt nicht ein.

² Dasselbe gilt für die Wörter, die Ungleichheit bezeichnen: *Cic. Cato m.* 78 *dispar sui atque dissimile* (wie sie einander auch ersetzen können: *Sall. Cat.* 6,2 *dispari genere, dissimili lingua*, *Amm. Marc.* 19,7,5 *ut loco dispari, ita eventu dissimili*), *Vitr.* 2,6,4 *dissimilibus et disparibus rebus*, 2,6,5 *dissimili disparique genere*, 2,7,1 *disparibus et dissimilibus virtutibus*, 5,6,9 *dissimili disparique ratione*, *Liv.* 22,46,5 *dispares ac dissimiles gladii* (»*dispares* geht, neben *dissimiles*, wohl auf die Grösse; vielleicht aber ist der Ausdruck durch die formelhafte Verbindung *par et similis* veranlasst worden« WEISSENBORN-MÜLLER; die erste Behauptung ist natürlich verfehlt, die zweite deutet jedenfalls das richtige Verhältnis an, dass wir es mit Synonymen zu tun haben), *Aug. Civ.* 12,19 *dispares inter se atque diversi sunt*, *Vitr.* 10,3,1 *duae res diversae et inter se dissimiles*, 2,8,6 *impares et inaequales*, *Apul. Plat.* 1,17 *de discrepantibus diversisque membris . . . et articulis disparibus* usw. Und warum nicht auch *Catull* 46, 11 *diversae variae viae reportant*?

1,124 *privatum . . . oportet aequo et pari cum civibus iure vivere* (richtig HOLDEN: »the synonyms serve to strengthen the idea of intercommunion«), Leg. 1,29 *nihil est enim unum uni tam simile, tam par, quam omnes inter nosmet ipsos sumus* (vielleicht Steigerung — ich möchte das nicht so bestimmt wie KRITZIUS behaupten: »aperta gradatio« —, vielleicht nur Synonymenhäufung, wie unmittelbar vorher *societatem coniunctionemque* und kurz nachher *torqueret et flecteret*), Vell. Pat. 2,97,3 *adversus amicos aequa ac par sui aestimatio* (vgl. Ovid. Epist. 19,166 *nec spes par nobis nec timor aequus adest*, Liv. 33,18,14 *animis quoque paribus et aequa spe pugnarunt*), Vitruv. 1,1,8 *aequaliter et pariter*, Plaut. Bacch. 1109 *Pol mihi par, idem est quod tibi* (»idem vient renforcer par« Ernout), Cic. Mur. 21 *pari atque eadem in laude ponam*, Caes. B. G. 5,16,3 *par atque idem periculum*, Sil. It. 15,397 *par atque eadem fortuna*, Sen. Epist. 20,2 *ut ipse ubique par sibi idemque sit* (sc. *sapiens*), Mart. 6,11,4 *sed par atque eadem cena duobus erat*, Firm. math. 1,4,7 (p. 12,25 KROLL-SKUTSCH) *eadem ac pari ratione*, 1,5,5 (p. 15,28) *nec eadem est omnium similisque forma*, Cael. Aur. Cel. 1,42 *Similes sunt atque vicinae phreniticae passioni . . . furor . . . melancholia . . . pleuritis* usw., 3,53 *Similis autem ac vicina est apoplexiae lethargia* usw., 191 *Huic passioni similis ac vicina est diarrhoea atque stomachi resolutio*, 2,56 *Vicina atque similis est lethargiae passio, quam Graeci catalepsin appellant* (anderswo nur *similis*, wie z.B. Cel. 2,101 *Similia pleuriticae passioni dicuntur dolor lateris, collectio* usw.).

Wir haben also gesehen, dass *par ac similis* (*par similisque, par aut similis*) eine nicht ungewöhnliche Synonymenverbindung ist. Ein letztes Beispiel liefert die Verusbiographie des Iulius Capitolinus (*Scriptores historiae Augustae*, Verus 1,4): *Quem (sc. Verum) constat . . . vixisse . . . non in suo libero principatu, sed sub Marco in simili ac pari maiestatis imperio, a cuius secta lascivia morum et vitae licentioris nimietate dissensit*. So die handschriftliche Überlieferung, die hier verteidigt werden muss. Die Herausgeber, einschliesslich PETER und HOHL, schreiben nämlich seit SALMASIUS nicht *pari*, sondern *paris*.

Die Änderung ist stilistisch und methodisch zuwider, nicht nur weil sie den legitimen Doppelausdruck *simili ac pari* zerschlägt, sondern auch weil sie ein einmaliges Beispiel für einen Qualitätsgenitiv mit *paris* statt des gewöhnlichen Ablativs mit *pari* ergibt.¹ Hören wir, was WÖLFFLIN über unsere Stelle sagt:² »Eine ähnliche Beobachtung ergab sich für das Adjektiv *par*: der Gen. kommt nämlich, soviel uns bekannt, an einer einzigen Stelle vor,

¹ Vgl. ED. WÖLFFLIN im Archiv für lateinische Lexikographie 11, 1900, S. 203 f., und EINAR LÖFSTEDT, Syntactica I 160 ff.

² WÖLFFLIN a.a.O.

und zwar erst im Spätlatein, bei Capit. Ver. 1 *in simili ac paris maiestatis imperio*, wo übrigens die älteren Ausgaben nach Cod. Palat. und Bamberg. *pari* lesen. Wir brauchen hier nicht untersuchen, ob die Emendation von SALMASIUS nötig sei, oder ob nicht der Autor eben wegen des Versagens des Gen. *paris* eine minder lobenswerte Konstruktion zugelassen habe; das ἀπαξ εἶρημ. eines Spätlateiners könnte ja die Thatsache, dass die guten Latinisten die Gen.-Form vermieden haben, doch nicht umstossen.» Er gibt dann eine stattliche Reihe von Beispielen für *pari* mit einem Substantiv, zu der aus den Script. hist. Aug., bei denen der Genitiv von *paris* auch nicht vorkommt, recht viele hinzugefügt werden können, und schliesst: »so ergibt sich, dass bei Qualitätsbezeichnungen für das Adjektiv *par* ausschliesslich der Ablativ in Betracht kommt.»

Natürlich ist die Konjekture von SALMASIUS unbedingt zu verwerfen und an dem Doppelausdruck *simili ac pari* (man merke auch den unmittelbar folgenden Doppelausdruck *lascivia morum et vitae licentioris nimietate*)¹ ebenso wenig wie an dem Qualitätsablativ *pari . . . imperio* zu rütteln. *Pari imperio* finden wir übrigens bei den SHA auch Ael. Spart. Sev. 20,1 (von einem sehr ähnlichen Verhältnis) *quod duos Antoninos p a r i i m p e r i o rei publicae relinqueret exemplo Pii, qui Verum et Marcum Antoninos per adoptionem filios rei publicae reliquit* und Iul. Cap. Opil. Macr. 10,4 *quem plerique p a r i fuisse cum patris i m p e r i o tradiderunt*, ferner z.B. bei Corn. Nep. Dat. 3,5, Hann. 5,3, *pari potestate* bei den SHA, Ael. Lampr. Heliog. 1,4 (*imperii*), Iul. Cap. Gord. 9,6, und bei Liv. 3,51,9 u. 70,1, *pari dignitate* bei Cic. Cluent. 197, Phil. 11, 19, Corn. Nep. Att. 19,2, *pari gloria* bei Cic. Top. 71 usw.

Höchstens könnte die Zusammenstellung *maiestatis imperio* auffallen. Gewöhnlicher ist jedenfalls die umgekehrte Verbindung *maiestas imperii* (z.B. Cic. Rosc. 131, Vatin. 22, Vitr. 1, praef., 2, Min. Fel. 18,7), aber die beiden Wörter können auch parallel und ziemlich gleichwertig stehen (wie z.B. Liv. 4,38,1 *Nihil nec imperium nec maiestas valebat*) oder so, dass für *imperium* ein adjektivisches Attribut eintritt (wie SHA, Ael. Spart. Hadr. 8,1 *imperatoriae maiestatis*, Iul. Cap. Clod. Alb. 2,5 *imperialis maiestatis*). Aber auch ein Genitivus inhaerentiae wie *maiestatis imperio* ist durchaus denkbar. Man vergleiche etwa Apul. Met. 4,30 *En rerum naturae prisca parens, en elementorum origo initialis, en orbis totius alma Venus, quae cum mortali puella partiaro m a i e s t a t i s h o n o r e tractor . . . !*

¹ Wie denn die SHA überhaupt gern synonyme Wörter häufen, wofür ERIK TIDNER, *De particulis copulativis apud Scriptorum Historiae Augustae quaestiones selectae* (Diss. Uppsala 1922), S. 11 ff., eine Menge von Beispielen liefert.

A NEW APPROACH TO THE CLOSING CENTURIES OF ETRUSCAN HISTORY: A TEAM-WORK PROJECT

Eric Berggren

In our days we are witnessing a renaissance of the study of the Etruscans, the fascinating people who inhabited Central Italy and ruled for centuries over a great part of the Apennine peninsula. During the last two decades many new monographs dedicated to Etruscan art, civilization, history and topography have been published.¹ Reprints and translations of old works into new languages are further signs of this revival.² Archaeologists, both Italian and foreign, competing with each other in close collaboration daily present us with fresh results of their passionate work in Etruscan centres, thus enriching our knowledge.³ The centuries-long predilection for emptying tombs which

¹ The author does not aim to offer a complete list of works dealing with Etruscan civilization appeared after the Second World War. Only a annotated selection will be found arranged in chronological order. The list thus emphasizes the development of the new »etrusco-mania» of our days and the part played by science in the research and in the archaeological field work. Due regard has been paid to authors and scholars representing the countries interested in the Etruscan culture and research. On the other hand, no literature, with one exception, is cited that deals with the much discussed — and still unsolved — problem of the Etruscan origins which modern scholars inherited from the ancient authors, and works written on the language. To complete the picture articles published in reviews, periodicals and *collectanea* are included when illustrating the activity referred to above. At the head of every year's book-list the subjects or sphere of the works are briefly indicated. Abbreviations as a rule according to the list of Amer. Journal of Archaeology (AJA). See Select bibliography *infra* pp. 39—43.

² K. O. MUELLER & W. DEECKE, *Die Etrusker*. Vols. I—II. Graz 1965 (an anastatic reprint of the 1st ed. Stuttgart 1877, printed in a smaller size); D. H. LAWRENCE, *Etruscan places*. Harmondsworth 1949 (Penguin books.) (1st ed. London 1933; transl.: French 1949, Swedish (with a preface of G. SÄFLUND) 1954, German 1958.)

³ Here cannot be cited the publications of all these researches. May it be enough to refer the reader to the periodical, which started after the last war: *Fasti Archeologici* (FA). Annual bulletin of Classical archaeology ed. by the International Association for Classical Archaeology. 1 (1947) ff. (from 3 (1948) with economical aid from U.N.E.S.C.O), the *Bibliographie des Deutschen Archäologischen Instituts*, the chronicles (*Rassegne*) of *Studi Etruschi*, A. W. VAN BUREN, *News letter from Rome* (AJA) 55 (1951) ff.), *Mélanges d'archéologie et d'hist. de l'École française de Rome* (*Mél Rome* 62 (1950) ff.), the surveys of the activity of the superintendencies in *Boll. d'Arte* (5: 50 (1965) ff.) and B. ANDREAE, *Archäologische Funde und Grabungen im Bereich der Soprintendenzen von Rom 1949—1957* (*Archäologischer Anzeiger* (AA)

will certainly remain the chief interest amongst the ubiquitous illicit diggers, is gradually giving way to a more pronounced concentration on cities and other inhabited areas. In other words we now want to know more about the way the Etruscans planned their towns and built their houses, and we are eager to try to shed more light on the man behind the everyday things that surround him.

Many are the foreign institutes in Rome which are directing their scientific

1957, cols 110—358). For the researches of the foreign institutes in Rome see notes *infra*. I thus confine my list to some gleanings of results attained by Italian and foreign research in the greater Etruscan centres.

Caere-Cerveteri: very important the publishing of the diaries and studies of R. Mengarelli from his excavations of the necropolis prepared and ed. by M. MORETTI, G. RICCI and R. VIGHI (MonAnt 42 (1955)); students of the University of Rome headed by professor M. PALLOTTINO have newly undertaken excavations in the necropolis of Banditaccia (Not Scav 8: 9 (1955), 46—113). A new portion of the same necropolis has been restored and opened to the public (Boll. D'Arte 5: 50 (1965), 109, figs. 30—31; 38; 40). In the vicinity of Cerveteri a new sanctuary is explored at Montetosto (G. COLONNA, Stud. Etr. 31 (1963), 135—147). The intensive campaigns of surveying with aid of the Lerici methods have given results which now are under work and the first publications are published (cf. No. 49, p. 41) and. M. MORETTI, Tomba Martini Marescotti, Milan 1966 (Quaderni di Villa Giulia. 1.).

Lucus Feroniae. P. BARTOCCINI, Colonia Julia Felix. Lucus Feroniae. Rinvenimenti a scavi. Monumenti. Rome 1960; M. MORETTI (Boll. d'Arte 5: 50 (1965), 109 (A Roman villa explored at the construction of the Autostrada del Sole).

S. Severa-Pyrgi. F. CASTAGNOLI & L. COZZA, Appunti sulla topografia di Pyrgi (BSR 25 (1957), 15—21; the excavations by the University of Rome and the Superintendence of Southern Etruria under the leadership of professor M. PALLOTTINO have revealed a sanctuary with two temples (AC 9 (1957) ff.). The most important and now famous find of three golden sheets with Etruscan and Punic inscriptions has attracted scholars and the wide public alike and has caused a great, every day increasing number of articles (see M. CRISTOFANI, AC 18 (1966), 102, note 1, to the list of which may now be added: J. HEURGON (CRAI 1965, 9—18; JRS 56 (1966), 1—15; G. PAVANO (RivStudClass 13 (1965), fasc. 3); F. DURANTE (RendLinc 8: 20 (1965), 308—321); M. PALLOTTINO, Nuova luce sulla storia di Roma arcaica delle lamine d'oro di Pyrgi. Rome 1965; A. J. PFIFFIG, Uni-Hera-Astarte (Denkschr. Österr. Akad. Wiss. Phil.-hist. Kl. 88: 2 (1965); to this the remarks of G. COLONNA (AC 17 (1965), 286—292); for the excavations see especially AC 16 (1964), 49—117 and G. COLONNA (Stud. Etr. 33 (1965), 191—229; AC 18 (1966), 85—102; Archaeology 19 (1966), 11—23; P. DE ANGELLS, Santa Severa, antica Pyrgi, porto di Cere. Rome 1963; R. ENKING, RE 24: 1 (1963), cols. 23—31).

S. Marinella (Punta della Vipera): an Etruscan temple substituted by a Roman villa; inscription on a lead sheet (M. TORELLI, *Archeologia* [Roma], 35 (1966), 208—209).

Rusellae: Explorations by the German School in Rome, then by the Superintendance in Florence: R. NAUMANN (RömMitt. 70 (1963), 39—43 (the harbour); IDEM & F. HILLER, (*Ibidem* 66 (1959), 1—30 (1957 and 1958) and F. HILLER (*Ibidem* 69 (1962), 59—75 (city wall); CLELIA LAVIOSA (Stud. Etr. 27 (1959), ff; the excavations are still under way); PIERA BOCCI (Stud. Etr. 33 (1965), 109—190 (pottery)).

Marzabotto-Misa: After the destruction during the Second World War new excavations See FA 4 (1949) ff.; P. E. ARIAS (Atti e Memor. Dep. Storia Patria per le Prov. di Romagna. N.S. 4 (1951/53); G. A. MANSUELLI (RömMitt. 70 (1963), 44—52 (the *insulae* and houses); PIERA SARONI (Stud. Etr. 33 (1965), 385—416 (new stratigraphic tests and excavations).

Orvieto: M. BIZARRI, (Stud. Etr. 30 (1962), 1—151; 34 (1965), 3—109)

Quinto Fiorentino. G. CAPUTO, La Montagnola di Quinto Fiorentino, l'«orientalizzante» e le tholoi dell'Arno (Boll. d'Arte 4: 47 (1962), 115—152) (Tholos tomb)

efforts towards Etruscan territory.¹ Among these the Swedish Institute of Classical Studies has made its contribution towards a more profound knowledge of the South Etruscan region, in excavating some sites and in investigating vast areas of the territory that surrounds these sites. San Giovenale, Luni sul Mignone and, lastly, Acqua Rossa in the neighbourhood of Viterbo are names that will retain their places in the history of Etruscan archaeology.² Small,

San Giuliano (Barbarano Romano): PAOLA VILLA D'AMELIO, (Not Scav 8: 17 (1963), 1—76 (tombs)

Spina: S. AURIGEMMA, La necropoli di Spina in Valle Trebba. Rome 1961—65. (Scavi di Spina. Vol. I: P. 1—2) P. E. ARIAS, Il carattere etrusco di Spina (Arte Antica e Moderna 17 (1961), 8—13).

Tarquinia: The intensive surveying and excavations in the necropolis of Monterozzi with aid of the Lericci methods show their results in:

R. BARTOCCINI, C. M. LERICI & M. MORETTI, La Tomba dell'Olimpiadi. Milan 1959; M. MORETTI, Tarquinia. La Tomba della Nave. Milan 1961 and Boll. d'Arte 45 (1960), 346—352. Also J. M. BLASQUEZ, La Tomba del Cardinale y la influencia orfico-pitagorica en las creencias de ultratumba (Latomus 24 (1965), 1—39); Cfr. also *infra* note 4 R. ROSS HOLLOWAY.

Veii: M. CHRISTOFANI & F. ZEVI, la Tomba Campana di Veio. Il corredo (AC 17 (1965), 1—35 and postilla (*Ibidem*, 282—285); A. DE AGOSTINO, La Tomba della Anatro di Veii (in: Gli archeologi italiani in onore di A. Maiuri, Cava dei Tirreni 1965, pp. 137—148. See also *infra* note 4 J. B. WARD PERKINS and works of members of the British School in Rome.

Vetralla (Grotta Porcina): a circular monument with high reliefs round the base and traces of a temple (G. COLONNA, Archeologia [Roma], 35 (1966), 207).

Vulci. R. BARTOCCINI, Scoperte recenti negli scavi di Vulci (Stud. Rom. 7: 2 (1958), pp. 125—129; Storia, scavi, rinvenimenti (in: Atti 7° Congr. Intern. Archeol. Class., Rome, 1958, 1960); Il tempio grande di Vulci (See No. 78, under 1963, p. 43, pp. 9—12).

¹ F. E. BROWN, Cosa I. History and topography. II Architecture. Rome 1951—1960 (MAAR 20 (1951), 5—113; 26 (1960)); R. ROSS HOLLOWAY, Convention of Etruscan painting in the Tomb of Hunting and Fishing at Tarquinia (AJA 69 (1965), 341—347); J. B. WARD PERKINS, Notes on Southern Etruria and the Ager Veientanus (BSR 23 (1955), 44—69); Etruscan and Roman roads in Southern Etruria (JRS 47 (1957), 139—143; Recording the face of ancient Etruria (ILN 230 (1957), 774—755); M. W. FREDERIKSEN & J. B. WARD PERKINS, The ancient road system of the central and northern Ager Faliscus (Notes on Southern Etruria. 2. (BSR 25 (1957), 67—208); G. DUNCAN, Sutri (Sutrium) (BSR 26 (1958), 63—134) J. B. WARD PERKINS, Excavations beside the North-West gate at Veii 1957—58. P. 1 (*Ibidem*, 27 (1959), 38—79); Veii. The historical topography of the ancient city (*Ibidem* 29 (1961)); G. B. D. JONES, Capena and the Ager Capenas (*Ibidem* 30 (1962), 116—127); W. HARRIS, The Via Cassia and The Via Traiana Nova between Bolsena and Chiusi (*Ibidem* 33 (1965), 113—133); S. JUDSON & ANNE KAHANE, Underground drainage in Southern Etruria and Northern Latium (*Ibidem* 31 (1963), 74—99); LESLIE MURRAY THREIPLAND, Excavations beside the North-West gate at Veii 1957—58. P. 2. (The pottery (*Ibidem* 31 (1963), 37—70); J. B. WARD PERKINS, Landscape and history in central Italy. Oxford n.d. /1964./ (The second J. L. Myres memorial lecture); R. M. OGILVIE, Eretum (BSR 33 (1965), 70—104 & Appendices I—III, 106—112), R. BLOCH, Volsinies étrusque (Mél Rome 59 (1947), 3—39); Volsinies étrusques et romaine. Nouvelles découvertes archéologiques et épigraphiques 62 (*Ibidem* (1950), 53—120); Découverte d'un habitat étrusque archaïque sur le territoire volsinien (*Ibidem* 67 (1955), 49—70; CRAI 1963, 31—45 (Casalecchio di Reno).

² Cf *infra* p. 42 nris 67 (under 1959) and 73. (under 1962); M. A. DEL CHIARO, Bieda. Tomba etrusca a San Giovenale (Not Scav 8: 13 (1959), 264—273; E. BERGGREN & M. MORETTI, San Giovenale (Blera). Scavi archeologici condotti dall'Istituto Svedese di Studi Classici in Roma e dalla Soprintendenza alle Antichità dell'Etruria Meridionale di Roma IIa

little known, abandoned and, in two cases, anonymous cities in the hinterland as they are, they have nevertheless revealed many important features of the life and the history of third-class centres along the roads that connected their powerful neighbouring cities, Tarquinia and Caere. The spade of Swedish archaeologists has revived these fortresses and traced their role in the desperate fight for independence, which characterized the final centuries of Etruscan history, when Rome conquered Etruria.

A marginal, but important result of our activity in this region is the locating of many, and the excavation of three *villae rusticae*,¹ constructed in the second century B.C. — at least as far the evidence hitherto produced indicates (the excavation of two of them is still under way.) Here we are fortunate to touch upon yet another aspect of this epoch, when Latinizing was in progress but there still existed a rich class of landowners who protected and favoured by the Roman Senate party cultivated the fertile Etruscan soil during relatively peaceful periods.²)

Although we are not able to establish with certainty that the builders or the owners of these excavated *villae* were Etruscans, we are beginning to ascertain features that seem to be characteristic for this type of architecture in Etruria. After more than ten years of assiduous investigation of the Etruscan and Roman ruins in the *zona archeologica* of Blera the author has obtained some degree of familiarity with the abundant remains of *villae* which give this untouched, enchanting landscape such attraction to one who loves walking. There are over twenty of them within a few hours reach of this centre. Of course they are not all contemporaneous. We can establish a span of five or six centuries

(*Ibidem* 8: 14 (1960), 1—66); C.-E. ÖSTENBERG: Luni sul Mignone (*Ibidem* 8: 15 (1961), 103—124; and Etruscan culture, (nr. 73 p. 42 *infra*) pp. 320—328; *Il Messaggero* Nov. 14th 1966, p. 3; (the excavations at Acqua Rossa).

A. BOËTHIUS, La Tomba del tetto stramineo a Cerveteri (Palladio N. s. 15 (1965), 3—6 (compared with one of the Etruscan houses on the acropolis of S. Giovenale).

¹ E. WETTER, Studies and strolls in Southern Etruria (in: Etruscan culture, pp. 181—184 and the maps and aerial photographs, Figs. 166—167); C.-E. ÖSTENBERG, *ibidem*, pp. 313—320, figs. 286—295 (Villa Sambuco); (*infra* p. 42 nr. 73 under 1962.) A. W. VAN BUREN, News letter from Rome (AJA 70 (1966), 353 (Villa Selvasecca).

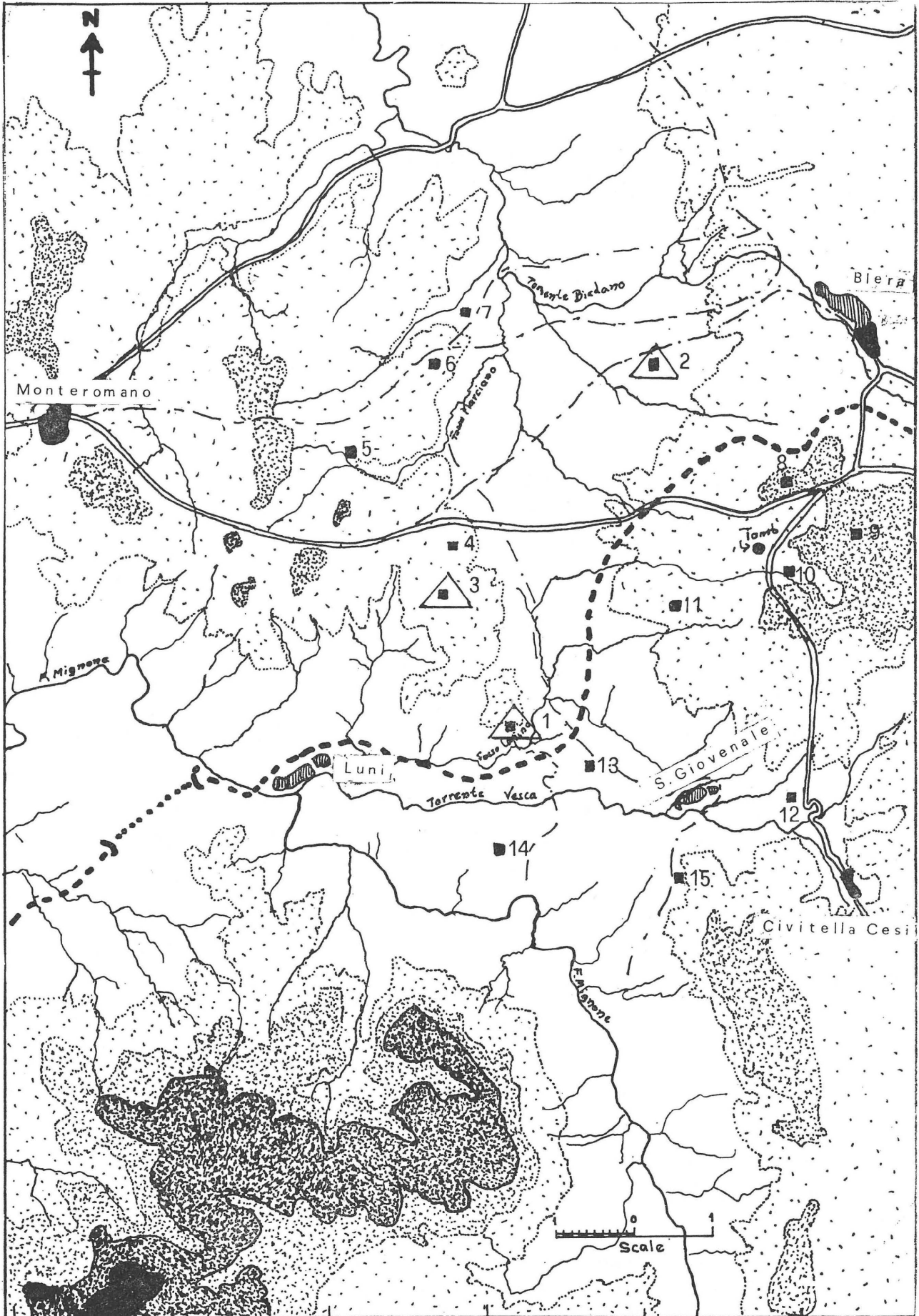
² A. BOËTHIUS, La continuità etc. (Nr. 83 p. 43 (under 1964), pp. 11—13; Etruscan culture, pp. 91—106; (p. 42 Nr. 73 under 1962 J. HEURGON, La vie quotidienne etc (Nr. 71 p. 42 (under 1961), p. 136 (regarding Veii and Ager Faliscus); S. MAZZARINO, Sociologia del mondo etrusco e problemi dell tarda etruschità (Historia 6 (1957), 110—119 (see No. 37 p. 41 under 1957); M. ROSTOVCEFF, The social and economic history of the Roman Empire, Oxford 1926, pp. 10, 14 and 23; H. H. SCULLARD, From the Gracchi to Nero. A history of Rome from 133 B. C. to A. D. 68. London 1963, pp. 19—20, 178, 333—334; G. TIBILETTI, Lo sviluppo del latifondo in Italia (in: Relazioni X:0 Congr. Intern. Scienze Storiche, Roma 1955, Vol. I. Florence 1955, pp. 286, 288; J. B. WARD PERKINS, Veii (BSR 29 (1961), 77) (see No. 4 *supra*).

in their chronology starting from the last few centuries B.C. to at least the end of the fourth century A.D. My experience of the excavation of two of them has convinced me that several of them will when studied in detail show features akin to those already revealed. As a basis for my project I have chosen a group of remains situated to the West and South of Blera, including our three explored *villae*, and built on the hillsides that surround a central undulating area on a slightly lower level.

The area concerned amounts to about 15 km². A glance at our map shows that most of them are situated on the 200 m contour and none lower than 150 m above sea level.¹ Their density is of course misleading as so far we don't know the date of all of them. Some of them were obviously *latifundia* but there are also examples of small crofts, to judge from the scanty remains left. The nature of the soil today leads us to suspect that some areas were even more marshy and water-logged in antiquity than today and thus less suitable for agriculture or pasture. The configuration of the ground sometimes discloses that the draining of small lakes was undertaken at a time which cannot be established without the use of modern scientific investigations.

Fortunately we can already point to some features common to the three *villae* now entirely or partly explored. Their foundations and the base of the walls are built of heavy tufa ashlar. In the case of Villa Sambuco and Villa Selvasecca, situated from each other only about one and a half miles this kind of stone does not exist on the spot. It was probably brought from quarries in the valley of Fosso Canino, about 300 m as the crow flies to the south of the first *villa*. The hillocks here consist of layers of limestone on virgin yellow clay. It is worth noting, however, that the blocks of Villa Selvasecca were *spolia* of a ruined Etruscan temple, not yet located, the presence of which on the spot is proved by the hundreds of architectonic terracotta fragments found here. All these walls reveal a high degree of workmanship, without doubt in the best Etruscan tradition, and those of Villa Conserba show blocks of immense dimensions (2.00 × 0.50 × 0.50 m). Here the *villa* does stand on a tufa hillock. Another feature, also met with in the Etruscan houses on the acropolis of San Giovenale, is found in Villa Selvasecca: some intermediate walls have tufa blocks with circular holes into which were put wooden posts supporting the superstructure of the walls, built in half timber. At the present state of our

¹ E. WETTER, *loc. cit.* and maps. On our map the various levels above the sea are indicated with an increasing density of dots starting from that of 200 m. The dots get more dense for every hundred meters, the black spot in the lower left corner meaning the level of 500 m.



Map of the territory to the West and South of Blera

investigations these features seem to be the only ones that take us back to Etruscan construction methods.

Moreover we can draw some conclusions also from the different dimensions of the three *villae*. The smallest one, Villa Sambuco, occupies an area of only about 380 m², while the largest one, Villa Conserba, exceeds 108.000 s.ft (10.000 m²). The main building of Villa Selvasecca measures about 1.400 s.ft (1.270 m²), but here the whole area of the *villa* including the outbuildings some of which have been traced 50 m West of the *villa*, will be found to be larger when fully explored. Different in size as they are, they also show three types of groundplan. Villa Selvasecca and Villa Conserba are both of the central court type and provided with peristyles. The small Villa Sambuco, instead of this court has a central corridor that connects the rooms and was accessible from the outside by means of the main entrance. As no rooms seem to have been used as living quarters for the owner, this *villa* gives us an example of a small landed property cultivated by a *vilicus* but not permanently housing the owner.

Although the peristyle type is well known from other Roman *villae* the groundplan of Villa Selvasecca shows peculiarities of its own. On three sides the central courtyard is surrounded by a double row of rooms, while the western side has the depth of only one. Regarding the exact plan of Villa Conserba I cannot for the moment make any conclusive statement, but it was probably laid out in an L-plan, had a peristyle and the owner's living quarters in the South wing. Here the well preserved *suspensurae* of one of the rooms belonging to private *thermae* have come to light. Fragments of precious marble plaques that covered the walls of the rooms, portions of *opus tessellatum* mosaics and small fragments of stucco painted in excellent water-colour scale reveal the luxurious dwelling of a rich landed proprietor. Moreover, Villa Selvasecca has its living quarters where the owner lived. It was situated in the southern wing of the *villa*, was adorned with fine stucco friezes at the top of the painted stucco walls and fine marble mosaic pavements — of which unfortunately only a few *tesserae* are left. The bath is here much more rudimentary.

Finally some conclusions regarding the agricultural products of these *villae*. In Villa Selvasecca the *pars rustica*, i.e. the wing of the *villa* where the wine and the olive oil, two of the principal products, were produced and stored, is clearly the northern one as is evident from the basins, floors with pavements of tile *tesserae*, bases of presses and small hearths uncovered here. Finds of *amphorae*, more or less fragmentary, show us where the wine was stored, and large *dolia* indicate the site of the granaries. The vast subterranean silos, cut

out of the rock and forming a system of corridors with gable roof covered with excellent, hard dry stucco which we cleared below one of the wings of Villa Conserba, tell us that the principal crop here was grain. The large plains that surround this *villa* provided good cultivation ground. Villa Selvasecca produced its own tiles and has provided us with the rare discovery of a tile workshop set up in one of the rooms of the *pars rustica*. Three rock-cut moulds within which the *tegulae*, *imbrices* and *bipedales* were moulded constitute one of the most surprising and rewarding finds of the last excavation campaign in October 1966. A kind of furnace has been laid bare in Villa Conserba but no finds to give us an idea of its function. Fragments of vitrified, distorted tiles indicate however the existence of a tile or pottery kiln within the *villa*.

Bearing in mind that the remaining *villae* ruins, referred to above, have only been located and not yet subject to detailed investigations, I will confine myself to just a few remarks, to stress the manifoldness of their appearance, state of preservation, plan and size, and to urge further exploration.

Three of them, Villa Marciano (No. 5), Villa Formello (No. 10) and Villa Barbone (No. 9) are very large and reveal many features and remains of luxurious equipment proving that their owners were well-to-do persons. The most extensive of them is Villa Marciano, marked by two barrel-vaulted rooms standing on a huge platform, built in a saddle between two hillocks, in a now desolate region. The roof has collapsed but great portions of the vault are still preserved. Fragments of a rough *opus signinum* pavement with large white marble *tesserae* set out as *imbrices* and *lattices*, broken up by the plough and thrown inside the eastern room, once adorned one of the rooms to the South of this group. About 100 metres westwards a cistern of *opus caementicium* collected water, from a source close by, for the use of the *villa*. It is very well preserved, has a barrel vault and a shallow ante-room outside the entrance wall. About half a mile upstream, is found the most imposing construction of this *villa*, a magnificently built dike, the so-called »Pontaccio», which once dammed the water of the brook. It is today concealed by the »macchia». Winter floods of this brook have undermined its central part and caused the falling in of the eastern abutment built against the steep side of Monte Saraceno. Its western abutment, on the less steeply sloping opposite bank, is still intact with three struts on the downstream side and two openings. One of these, at a higher level, was later blocked up, while the lowest one still retains its keeps for the sash-gate. The dike is about 0.75 m wide. This construction, probably a product of Imperial Roman engineering, has facades of small

blocks of local limestone showing two different strata, a lower one more accurately built, and a higher one of a rougher structure. The joint between these two strata certainly coincides with peak flood level. Such an expensive dike, if it can be attributed to the equipment of the *villa* — and this seems very plausible — reveals the richness and importance of the proprietor and tells us something about the funds and manpower at his disposal, and the magnificent water-supply system.

The owner of Villa Formello has left us evidence of his wealth in the tomb he built at the roadside: a veritable miniature of the famous round tomb of Cecilia Metella in Via Appia Antica. The exterior wall revetment is gone and only the core of *opus caementicium* and the sepulchral room inside bear witness to its once imposing size. Its resemblance to a round cheese-mould certainly influenced the name given it by the peasants.

Columns and capitals of *peperino*, fragments of the marble furniture and overgrown walls are the sole silent remains of the large Villa Barbone, today sticking up between the grape-vines of the vineyard that occupies most of its area.

Between Villa Marciano and its neighbour, Villa Rosanello (No. 6) can be observed scanty, scattered fragments of tiles, *dolia* and *amphorae*, indicating the presence here of small crofts or outbuildings. Whether they were independent or belonged to one of the *villae* mentioned, is a question I hope will be answered by a small exploratory dig.

These remarks, I trust, may suffice to emphasize the promising factors in the team project that the author wishes to launch. This will interest archaeologists and historians and possibly also philologists¹ — for greater penetration and a better commentary of the ancient Latin texts on agriculture. A more profound knowledge of *villa* architecture in general, and especially its Etruscan and Republican Roman faces, would be one of the important results of this work. More light can be shed on the development of the *villae* during Imperial times, and this seems, together with the desirable study of a closely confined provincial group of *villae* in itself to be sufficiently rewarding.² Side lights on the little studied closing centuries of Etruscan life, are further possible aims for such efforts in common. Is it too optimistic to expect that features may

¹ Cf. A. BOËTHIUS, *La continuità* etc., 9, 13. (see *infra* p. 43 No. 83 (under 1964).

² Two Nordic works on the Roman *villae* (H. GUMMERUS, *Der römische Gutsbetrieb als wirtschaftlicher Organismus* (Klio. Suppl. 5, 1905) and J. E. SKYDSGAARD, *Den romerske Villa rustica* Copenhagen 1961 (Studier for Sprog- og Oldtidsforskning. 246.) offer good basis for a new research and inspire us to new efforts.

come out revealing an Etruscan tradition in cultivation methods and planning of *villae*, inherited by the Romans? The fertile soil of Etruria, famous for its rich harvests, seems to have predestinated its cultivators to become propagators of suitable implements and successful organization of field work, as well as experts in the various branches of cultivation and their adaptation to different types of soil. Last but not least results already attained convince the author that wellplanned excavations and investigations of this group of *villae* will also reveal indigenous Etruscan methods of construction and planning, still not subject to any thorough study. At least the projected teamwork would be valuable for a chapter on the *villae* that abound in the territory of ancient Etruria.¹ The author knows that the acting director of the Institutum Romanum Finlandiae, Professor PATRICK BRUUN, is evolving plans for renewed study of the last centuries in Etruscan history. If he and his students could but share this teamwork, which will be a new field of collaboration among the Nordic institutes in Rome! Could any better honour be shown our friend and former director who during his time at the institute gave it splendour and impetus and instigated that collaboration, which in the investigations proposed above would find a worthy new field?

¹ Apart from the obsolete article of A. GRENIER & G. LAFAYE in DAREMBERG-SAGLIO, Dict., 870—891, the still useful pages in J. DURM, Handb. d. Architektur II, pp. 285—390, the recent article in Enciclopedia Italiana by G. LUGLI (Vol. XXXV, 1937, p. 332) and the survey of the archaeological excavations by A. W. VAN BUREN (RE Reihe 2: 8, 1958, cols. 2142—2159) there still does not exist a general account of the Roman villa. Some material is collected in R. CAGNAT & C. CHABOT, Manuel d'archéologie romaine, Paris 1916, pp. 300 sqq and can be found in G. PATRONI, Architettura preistorica ed italica Bergamo 1941, pp. 294—300.

Recently two scholars have attempted to give a synthesis of the Roman *villa* through the ages choosing some typical examples and using them as basis for their account and a German thesis has appeared with the Roman *villa* as subject:

C. A. MANSUELLI, Le ville nel mondo romano. Milan 1958 (Panorama di archeol. e di antichità.); H. DRERUP, Die römische Villa (in: Marburger Winckelmann-Programm 1959, pp. 1—24) and H. DOHR, Die italischen Gutshöfe nach den Schriften Catos und Varros. Cologne 1965 (Thesis). MANSUELLI has also announced a work with title: »Ville romane dell' Italia settentrionale». This book is still unpublished, as so far I know, but when edited it will add a new specimen to the previously appeared dealing with the *villae* of individual provinces, as R. C. CARRINGTON, Studies in the Campanian »villae rusticae» (JRS 21 (1931), 110—130) and EDITH B. THOMAS, Römische Villen in Pannonien. Beiträge zur pannonischen Siedlungsgeschichte. Budapest 1964.

Key to signs on the map.

- Modern roads (»Strade provinciali»)
- Ancient roads
- Railway
- Modern villages

Etruscan centres

Villae (those inscribed in triangles the excavated ones)

Circular tomb

1. Villa Sambuco
2. Villa Conserba
3. Villa Selvasecca
4. Villa Poggio del Fattore
5. Villa Marciano
6. Villa Rosanello
7. Villa Casale Pianaccia
8. Villa Crocevive
9. Villa Barbone
10. Villa Formello
11. Villa Ficonaccia
12. Villa Vignale
13. Villa Le Pozze
14. Villa Pian Fagiano
15. Villa Cammerata

Select bibliography

1947. Two basic works on civilization and one important chapter on art for the first time dealt with at length; the finds of a famous tomb put in its historical context:

1. M. PALLOTTINO, *Etruscologia*, 2nd rev. enl. ed. Milan (1st ed. Rome 1942; four further ed. (1955, 1957 1963) 1967 and transl. into English (The Etruscans, Harmondsworth 1955 (Penguin books. A 310), German (Die Etrusker) Frankf. a. M. (Fischer-Bücherei. 684.) (5th ed.)
2. J. D. BEAZLEY, *Etruscan vase painting*. Oxford; 3. A. FURUMARK, Chap. »Den etruskiska kulturen» (in: *Det äldsta Italien*, Uppsala, pp. 101—130); 4. L. PARETI, *La Tomba Regolini-Galassi del Museo Gregoriano Etrusco e la civiltà dell'Italia nel sec. VII a.C.* Città del Vaticano (Monumenti Vaticani d'archeologia e d'arte. 9.)

1948. The first Scandinavian work on art, an excellent summary of the culture with special regard to the part played by Swedish scholars, a study on jewellery, a German book on religion and finally the first popular book after the war:

5. P. J. RIIS, *Den etruskiske Kunst*. Copenhagen (Kultur og Videnskab. 63.); 6. A. BOËTHIUS, *Om etruskerna* (in: *Festskrift Herbert Jacobson*, Gothenburg, pp. 17—42; 7. A. ANDRÉN, *Oreficeria e plastica etrusche* (Opusc. Archaeol. V (1948), pp. 91—112 (Skrifter utg. av Svenska Institutet i Rom. Ser. 4: o. XIII); 8. R. HERBIG, *Götter und Dämonen der Etrusker*. Heidelberg (posthumously a new, rev. ed. by ERIKA SIMON. Mainz 1965.); 9. SIBYLLE VON CLES REDEN, *Das versunkene Volk. Welt und Land der Etrusker*. Vienna (another German ed. Frankf. a. M. 1958; transl.: English, French 1955, Dutch, Swedish 1958, another French ed. Grenoble 1962):

1949. Articles on the foundation of Rome and the Roman kings and the results of the Swedish excavations in Forum Romanum:

10. E. GJERSTAD, *Roms grundläggning och dess kungar* (*Hist. Tidskr.* 1949, pp. 321—336);
11. IDEM, *Scavi stratigrafici nel Foro Romano e problemi ad essi relativi* (*Bull. Comm.* 73 (1949/50), 13—29).

1952. A survey of the stratigraphy of Forum Romanum, an Italian work on architecture and a well illustrated book on art:

12. E. GJERSTAD, *Per strata ad data* (in: *Arkeologiska forskningar och fynd. Studier utg. med anledn. av H.M. Konung Gustaf VI Adolfs sjuttioårsdag*, Stockholm, pp. 108—117);
13. L. POLACCO, *Tuscanicae dispositiones, problemi di architettura protoromana*. Padova (Publ. della Fac. di Lett. e Filos., Univ. di Padova. 27.); 14. M. PALLOTTINO, *La peinture étrusque* Geneva (Skira). (*Les grandes siècle de la peinture*).

1953. The first volume of a basic Swedish work on the early times of Rome, an Etruscan bibliography in Italian language, the rewritten English version of No. 5 (see above 1948) and a popular book on the paintings of the tombs at Tarquinia:

15. E. GJERSTAD, *Early Rome*. Vol. I. Lund (Skrifter utg. av Svenska Institutet i Rom, Ser. 4: 0. Vol. XVII: 1 (followed of two further volumes 1956 and 1960 (*Ibidem*, fasc. 2—3); Vol. IV, containing the conclusions, in press). 16. M. LOPES PEGNA, *Saggio di bibliografia etrusca* Florence (Bibl. di bibliogr. italiana. 22.) 17. P. J. RIIS, *An introduction to Etruscan art*. Copenhagen; 18. M. LEISINGER, *Malerei der Etrusker*. Stuttgart (transl. into Swedish by O. VESSBERG (*Etruskernas måleri i Tarquinia*) 1954, French 1953).

1954. A French book on culture written for students and an introduction to the antiquities:

19. R. BLOCH, *Les Étrusques*. Paris (two further ed. 1956 and 1959) (3rd ed. in the popular serie »Que sais-je?» 645), transl.: Italian 1955, English 1958, another Italian and a German 1960, Spanish 1961); 20. A. NEPPI MODONA, *A guide to Etruscan antiquities*. Florence (Olschki) (Pocket libr. of »Studies in art». 5 (3rd rev. ed. in English transl.).

1955. One of the landmark years with works on art and culture by French, German and Italian scholars, the year when a travelling exhibition on Etruscan art and life started its voyage in Europe, competing with English, French and German versions of a new luxuriously illustrated book on art in increasing the interest for Etruscan culture amongst a wide public and when the exhibition of Etruscan finds in a famous Roman museum was rearranged and a new era in museal history started. New scientific methods in archaeological prospecting were proposed and tested:

21. R. BARTOCCINI, *La pittura etrusca di Tarquinia*. Milan (a work by the regretted late superintendent for the antiquities of Southern Etruria); 22. G. BECATTI & F. MAGI, *La pittura etrusca*. Tarquinia (in: *Monumenti della pittura antica scoperti in Italia*. 1: fasc. 1—4); 23. R. BLOCH, *L'art et la civilisation étrusques*. Paris (transl.: Italian and German (Milan) 1958, English 1959); 24. M. PALLOTTINO, *Arte etrusca with photographs of W. DRÄNGER and M. HUERLIMAN and notes by H. and I. JUCKER* (ed. in English, French and German versions by various editors.); 25. O. W. VON VACANO, *Die Etrusker. Werden und geistige Welt*. Stuttgart (written for a wide public); 26. The travelling exhibition on Etruscan art and life (shown in Cologne, Le Hague, Milan, Oslo, Paris and Zürich with catalogues (*e.g.* *Kunst und Leben der Etrusker. ... Illustrierter Katalog*. Kunsthau Zürich); 27. R. VIGHI & F. MINISSI, *Il nuovo museo di Villa Giulia*. Rome (the second author is the architect who started his career as museum architect with this project; the rearrangement of this museum was later completed with reorganisation of the exhibition of the Castellani collection of vases in the hemicycle of the ex-papal palace which contains the Etruscan antiquities exposed, in 1959 and with the inauguration of the newbuilt Southern wing in 1960 (see *infra* nr 70 and 72 under 1961); 28. C. M. LERICI, *Prospezioni archeologiche* (in: *Rivista di geofisica applicata*, Fasc. 1 (1955), Milan (the first of a long series of articles and booklets, ed. by the Fondazione Lerici, where the author and his collaborators launch new scientific methods for archaeological prospection and record the results attained. Here will only those of more general interest be cited. They now totally amount to more than thirty items.).

1956. Contributions on dance and art and new propagandistic booklets for the new scientific methods referred to above:

29. MARY A. JOHNSTONE, *The dance in Etruria. A comparative study*. Florence (Olschki, (Pocket libr. of »Studies in art». 6.); 30. C. M. LERICI, & E. CARABELLI, *Apparecchiatura fotografica per ricerche archeologiche* (*Quaderni di geofisica applicata* 1956, pp. 1—12); 31. C. M. LERICI, *Fotografia aerea e prospezioni archeologiche* (*Ibidem*, 1956, pp. 31—46); 32. IDEM, *La scienza al servizio dell'archeologia* (in: *La ricerca scientifica* 26 (1956. Aprile), pp. 1043—1075); 33. H. A. STUETZER, *Die Kunst der Etrusker und der römische Republik*. Munich.

1957. A study and an exhibition on aerial photography as aid to archaeologists, lectures and articles published on Rome's early history, on culture etc., new scientific articles; a German work on the Etruscans in ancient history and the *Acta* of the first congress on Spina and the Po-valley under Etruscan supremacy together with a catalogue of the new museum of Spina at Ferrara:

34. J. BRADFORD, Chap. III (»Etruria from the air») in *Ancient landscapes. Studies in field archaeology*, London, pp. 111—144); 35. M. MIRABELLI ROBERTI: *Mostra della fotografia aerea per la ricerca archeologica*. Milan. 36. E. GJERSTAD, *The earliest history of Rome. New excavations and finds* (in: *Acta Congr. Madvigiani*, Vol. I, Copenhagen, pp. 375—392); 37. *Articles in Historia, Zeitschrift für alte Geschichte* 6 (1957): H.1 (with a Swedish contribution by G. SÄFLUND); 38. A. HUS, *Les Étrusques, peuple secret*. Paris (2nd ed. 1960, transl.: Dutch and Italian 1959, English 1961.); 39. G. M. LERICI, *Campagne di prospezioni archologiche nella necropoli etrusca di Monte Abbatone (Cerveteri)* (*Quaderni di geofisica applicata* 1957, pp. 1—35; 40. IDEM, *Così esploriamo oggi le civiltà sepolte* (in the review »Le Vie d'Italia», 63 (1957), 1—12 (a popular article). 41. *Tyrrhenica. Saggi di studi etruschi*. Pavia (Istituto lombardo. *Accad di scienza e lettere*.) (Collection of lectures hold at Milan and at Varenna 1955 and 1956 on archaeology, art, metallurgy and language): 42. O. W. VON VAGANO, *Die Etrusker in der Welt der Antike*, Hamburg (a new work of the author of No. 24 (see *supra* under 1955); 43. N. ALFIERI, J. D. BEAZLEY, M. PALLOTTINO and others, *Spina e l'Etruria padana. Atti del Convegno di studi etruschi*, 1, Ferrara 1957, Florence. (*Studi Etruschi. Suppl.* 25.) 44. S. AURIGEMMA & N. ALFIERI, *Il Museo Nazionale di Spina in Ferrara*. Rome (*Itinerari dei musei e monumenti d'Italia*. 95.).

1958. The first general work on the excavations and finds of Spina, a survey of the Etruscan art, the first part of a critical bibliography, a German study on art, an Austrian one on sepulchral architecture and a summary of the results of the new scientific methods:

45. N. ALFIERI, P. E. ARIAS & H. HIRMER, *Spina*. Florence (a book, illustrated with excellent photographs, on the results of the new excavations of the city area and its necropolis) with a German version. Munich); 46. A. BOËTHIUS, *Etruskernas konstliv. Ett försök att se problemet i dess historiska sammanhang* (in: *Vision och gestalt. Studier tillägnade Ragnar Josephson*, Stockholm, pp. 1—47); 47. T. DÖHRN, *Grundrisse etruskischer Kunst*, Baden-Baden (*Deutsche Beitr. zur Altertumswiss.* H. 8.); 48. H. RIEMANN, *Literaturbericht zur etruskischen Kunst*. 1. *Die völkischen Grundlagen* (*Gymnasium* 65 (1958), 515—517:)(continued with 2. (*Ibidem* 71 (1964), 109—117 (General works) and 3. (*Ibidem* 72 (1965), 331—353 (the Swedish research in South Etruria)); 49. M. MORETTI, *Risultati archeologici delle campagne di prospezioni della Fondazione LERICI del Politecnico di Milano* (in: *La prospezione geofisica nella ricerca archeologica* 1966, 1—16); 50. MARGARETE DEMUS-QUATEMBER, *Etruskische Grabarchitektur. Typologie und Ursprungsfragen*. Baden-Baden (*Deutsch. Beitr. z. Altertumswiss* 11.).

1959. Works on history, on the officials, on religion, art and researches in the region of Viterbo and a new scientific approach to the problem of Etruscan origins:

51. R. LAMBRECHTS, *Essai sur les magistratures de républiques étrusques*. Brussels (*Études de philol., d'archéol. and d'hist. ancienne publ. par Inst. Hist. Belge de Rome*. 7.); 52. M. LOPES PEGNA, *Storia del popolo etrusco*. Florence (*Centro di studio storici toscani. Quaderni di studi storici toscani*. N. s. 4.) (the first work dealing with the general history of the Etruscans); 53. Q. F. MAULES & H. R. W. SMITH, *Votive religion at Caere: prologomena*. Berkeley (California) (*Publ. in class. archaeol.* 4: 11); 54. L. ROSSI DANIELLI, *Gli Etruschi del Viterbese. Scavi, disegni e studi editi ed inediti*. Vol. I. Viterbo (followed by Vol. 2. 1960; Vol. 1. Ferrento.); 55. W. ZSCHIETZSCHMANN, *Kunst der Etrusker* (in: *Illustr. Weltkunstgeschichte hrsg. von RIMLI-FISCHER*, 2, Zürich, pp. 9—53); 56. CIBA Foundation symposium on medical biology and Etruscan origins. Edd.: C. E. W. WOLSTENHOLME & CECILIA M. O'CONNOR. London (an attempt to ascertain Etruscan origins by a study of the blood-groups in bones of Etruscan skeletons).

1960. Books on civilization, and art, discussions about previously published works, new results of applied scientific methods, an important exhibition dealing with the Etruscan Po-

valley district and Spina, a survey of the museums and monuments and the revival of Etruscan studies with a majority of Italian contributions:

57. LUISA BANTI, *Il mondo degli Etruschi*. Rome (Le grandi civiltà del passato. 10.) (with a German version, Stuttgart (Grosse Kulturen der Frühzeit. 6.); 58. R. BIANCHI BANDINELLI, *Arte etrusca* (in: *Enciclopedia dell'arte antica* etc. Vol. III, Rome, pp. 460—502); 59. E. GJERSTAD, *Legends and facts of early Rome history* (in: *Kungl. Humanist. Vetenskaps-samf. i Lund. Scripta minora*. 1960—1961: 2); 60. IDEM, *Discussions concerning Early Rome I—II* (*Opusc. Rom.* 3 (1960), 69—182; continued (*Ibidem* 5: 1 (1962), 1—74 (Skrifter utg. av Svenska Inst. i Rom. ser. 4: 0. Vols. XXI, XXIII); 61. H. HARREL-COURTÉS, *L'Italie des Étrusques. Promenades au pays des ombres*. Paris. 62. C. M. LERICI, *Nuove testimonianze dell'arte e della civiltà etrusca*. Milan; 63. IDEM, *I nuovi metodi di prospezione archeologica alla scoperta della civiltà sepolte*. Milan.; 64. M. LOPES PEGNA, *La divisione territoriale dell'antica Etruria* (*Riv. Geogr. Ital.* 67 (1960), 318 sqq); 65. *Mostra dell'Etruria e della città di Spina*. Città di Bologna. Biennale d'arte antica. Catalogo, bibliografia e repertori. Vols. I—II. Bologna; 66. *Rinascimento etrusco. Studi e ricerche*. A cura di l'Unione archeologica dell'Etruria. Rome. (Articles by young archaeologists stimulating the interest for Etruscan archaeology amongst amateurs).

67. *San Giovenale. Etruskerna. Landet och folket*. Svensk forskning i Etrurien. Under medverkan av H.M.K. Gustaf VI Adolf samt A. BOËTHIUS and others. Malmö (A. BOËTHIUS, *Etruskernas sex hundra år i Italien; Etruskerna i närbild*. Hur konstnärer i Etrurien århundradena igenom framställde människans ansikte i olika på varandra följande stilarter; E. GJERSTAD, *Etruskerna och Rom*; E. WETTER, *Studier och strövtåg i Södra Etrurien*; C. FRIES, *Skog och jord i Etrurien. Ett odlingshistoriskt perspektiv*; IDEM & J. MARK, *Det sydetruskiska landskapet. Ett stycke odlingshistoria i bilder*. Till kap. »Skog och jord i Etrurien»; E. WELIN *Svenska Rominstitutets utgrävningar i San Giovenale; San Giovenale. Några bilder från grävningarna på akropolen och dess omgivning*; E. GREN, *Nordiska forskningsinsatser inom etruskologien*; V. POULSEN, *Etruskisk konst. Ett halvt århundrades skulptur och måleri från etruskiska fyndorter; Skulptur och måleri från etruskiska fyndorter. En bildsvit till kap. om etruskisk konst*;» *Literaturförteckning*); 68. F. MINISSI, *Due recenti esperienze museografiche di Villa Giulia a Roma . . .* (*Musei e gallerie d'Italia* 5 (1960), 1—9); 69. MARIA SANTANGELO, *Musei e monumenti etruschi*. Novara (*Musei e monumenti*) (Germ. transl. (*Museen und Baudenkmäler etruskischer Kunst*, Munich 1961 (*Galerien und Kunstdenkmäler Europas*)).

1961. Two Italian museographic contributions and a general French work on the daily life:

70. R. BARTOCCINI & A. DE AGOSTINI, *Museo di Villa Giulia. Antiquarium e collezione dei vasi Castellani*. Milan; 71. J. HEURGON, *La vie quotidienne chez les Étrusques*. Paris.; 72. A. DI VITA & F. MINISSI, *Museo Nazionale di Villa Giulia a Roma. Sistemazione dell'ala Sud* (*Boll. d'Arte* 4: 46 (1961), 180—182).

1962. An English revised and up to date version of No. 67, a new contribution on stratigraphy at S. Omobono, Rome, a German work on landscape and culture, articles on engineering and results of new methods applied to archaeological field work; lectures of a congress on science and archaeology:

73. *Etruscan culture. Land and People*. Archaeological research and studies conducted at San Giovenale and its environs by members of the Swedish Institute in Rome . . . New York and Malmö. (New articles (cf. No. 67 under 1960): K. HANELL, *The excavations of the Swedish Institute in Rome at San Giovenale and its environs*. With collaboration of E. WELIN, C-E. ÖSTENBERG and B. THORDEMAN; expunged: The article of E. GREN); 74. E. GJERSTAD, *Scavi stratigrafici a S. Omobono* (*Bull. Comm.* 77 (1962), 33—108); 75. K. LUKAN, *Land der Etrusker*. Vienna & Munich; 76. J. B. WARD PERKINS, *Etruscan engineering: road building, water-supply and drainage* (in: *Hommages à A. Grenier*, Vol. III, Brussels-Berchem, pp. 1636—1643 (*Coll. Latomus*. 58.)); 77. *Convegno promosso dal Consiglio Nazionale delle Ricerche, Roma, dalla Fondazione Lerici del Politecnico di Milano e dalle Fondazione Cini, Venezia, Isola di S. Giorgio, Venezia 22—24 maggio 1962*.

1963. A collection of Belgian and Italian studies, an American work on magic, Italian and American contributions to the history, and a survey on applied geophysical methods:

78. *Études étrusco-italiques. Mélanges pour le 25^e anniversaire de la chaise de étruscologie à l'Université de Louvain.* Louvain (Recueil de travaux d'hist. et de philol., Univ. de Louvain (Articles on art, metallurgy and topography); 79. C. G. LELAND, *Etruscan magic and occult remedies.* New Hyde Park, N.Y.; 80. G. A. MANSUELLI, *Etrurien und die Anfänge Roms.* Baden-Baden (Kunst der Welt. Die Kulturen des Abendlandes.) (English transl. 1966.); 81. R. LININGTON, *The application of geophysics to archaeology* (*American Scientist* 51 (1963), 48—70). 82. A. ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins.* Ann Arbor (Jerome lectures. Ser. 7 (With Appendix: W. Johannovsky, *L'occupazione etrusca di Campania*, pp. 420—423.)

1964. An important lecture on the continuity of life in an Etruscan site, studies on music, the Greek saga in art, life in Perugia, religion and art together with retrospective survey on science and archaeology:

83. A. BOËTHIUS, *Le continuità dello habitat etrusco nella zona di S. Giovenale di Bieda* (in: *Primo corso di lezioni pubbliche...* 1964, Orvieto (Fondazione per il Museo Claudio Faina), pp. 3—16); 84. G. FLEISCHHAUER, *Etruria und Rom* (in: *Musikgeschichte in Bildern*, Vol. 5: 3, Leipzig); 85. R. HAMPE & ERIKA SIMON, *Griechische Sagen in der frühen etruskischen Kunst.* Mainz; 86. MARY A. JOHNSTONE, *The Etruscan life in Perugia, Florence* (Olschki) (Pocket libr. of »Studies in art». 15.); 87. C. M. LERICI, *Una grande avventura dell'archeologia moderna 1955/65. Dieci anni di prospezioni archeologiche.* Milan; 88. IDEM, *Science et technique au service de l'archéologie.* Milan; 89. P. DECOUFLÉ, *La notion d'ex-voto anatomique chez les Étrusco-Romains. Analyse et synthèse.* Brussels-Berchem (Coll. Latomus. 72.); 90. CH. PICARD, *L'art étrusque et l'art romain.* Paris; 91. EMELINE H. RICHARDSON, *The Etruscans. Their art and civilization.* Chicago & London.

1965. An American contribution to the history of architecture and a summary of the archaeological evidence in early history of Rome:

92. LUCY SHOE, *Etruscan and Republican Roman mouldings.* Rome (MAAR 28); 93. E. GJERSTAD, *Cultural history of Early Rome. Summary of the archaeological evidence* (*Acta Archaeol.* 36 (1965), 1—15).

1966. A revised catalogue of a famous Danish public collection, the first contributions to Etruscan urbanism, new books on painting and history and a new periodical on field surveying:

94. *Den etruskiske Samling.* Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhagen; 95. C. F. GIULIANI, *Bolsena e Ferento.* (Studi di urbanistica antica). (Quaderni dell'Istituto di topogr. antica, Univ. di Roma, 2 (1966), 61—70 (one of the many articles, results of the intensive research which this institute under professor F. CASTAGNOLI has started, a combination of topographical survey and study of aerial photographs.); 96. M. MORETTI, *Nuovi monumenti della pittura etrusca in Tarquinia.* Milan. 97. PFIFFIG, A. J., *Die Ausbreitung des röm. Städtewesens in Etrurien und die Frage der Unterwerfung der Etrusker.* Florence (Ist. Studi Etr. ed Italici. Bibl. Stud. Etr. 2) 98. *Prospezioni archeologiche 1* (1966), Rome. Dir.: C. M. LERICI.

1967. A new travelling exhibition on new, still inedited finds from the campaigns of the last years, which was first shown at Vienna 1966 and is exhibited, when this article goes to press, in Stockholm januari—mars 1967 [July—October exhibited in Turin].

99. *Etruskernas konst och kultur belyst av nyare fynd. Utställning arrangerad av Medelhavsmuseet i samarbete med Statens historiska museum, Stockholm 17 jan. — 5 mars 1967.* Stockholm. (Med inledning av M. PALLOTTINO.) 100. *Arte e civiltà degli Etruschi. Mostra tenuta a Torino...* organizzata dall'Istituto di archeologia dell'Università e dalla Soprintendenza alla Antichità del Piemonte.

NOTA SUL TEMPIO CAPITOLINO E SU VITRUVIO III, 3.5.

A x e l B o e t h i u s

Nel libro terzo, dove descrive le varie piante dei templi, Vitruvio parla (III, 3.5) di quelli araeostyli, e fra questi nomina il tempio di Giove Capitolino. Dice — secondo la traduzione del FERRI — che «questi templi appaiono come un uomo a gambe aperte, pesanti, bassi e larghi». Nel suo testo latino — *ipsarum species sunt varicae, barycephalae, humiles, latae* — introduce la parola *varicae* invece della parola *parice* o *paryce*, tramandateci dai manoscritti. Secondo il Prof. E. WISTRAND, eminente conoscitore di Vitruvio, si tratterebbe però semplicemente, in questo caso, di una dittografia di tipo comune: *paryce* o *parice* invece di *barycephalae*. Alla luce di questa interpretazione, che anch'io condivido, il testo può essere stato: *ipsarum species sunt barycephalae, humiles, latae*.¹

A parte questa, secondo me, evidente correzione della brillante traduzione e del testo del FERRI e di quasi tutti i suoi predecessori, nell'affermazione citata da Vitruvio ci incontriamo in un difficilissimo e complicato problema. Da parte mia ho citato la parola *humilis* contro una ricostruzione del Tempio Capitolino arcaico presentata da E. GJERSTAD. In essa infatti propone un'altezza delle colonne (m. 16,58) che a me sembra assolutamente da escludere per un tempio etrusco del sesto secolo, come lo era quello capitolino secondo la tradizione romana (509 a.C.).

Il GJERSTAD ha però arricchito la mia critica con un contributo di maggior rilievo alla discussione, affermando che il passo Vitruviano, da me usato per provare che i vecchi templi etruschi erano bassi (*humiles*), «si riferisce a templi

¹ Per i manoscritti e le edizioni del KROHN (Teubner 1912), FERRI (Roma 1960), FENSTERBUCH (Darmstadt 1964) ed altri cfr. WISTRAND «Vitruv über den kapitolinischen Tempel», *Eranos* LXIV (1966), 128—132.

La prima critica edizione di Vitruvio, curata da V. ROSE e H. MÜLLER STRÜBING (Leipzig 1867), omise senz'altro *parice-paryce*, come adesso il WISTRAND. Per *barycephalae* i manoscritti hanno: *parycefale* o *parice fale*.

esistenti nella età repubblicana o in età augustea», e perciò non può provare niente nei riguardi di un tempio del 509 a.C.¹

Vitruvio, nelle sue famose *dispositiones tuscanicae* nel quarto libro (7,2), prescrive che l'altezza delle colonne sia $1/3$ della larghezza del tempio (*altitudo tertia parte latitudinis templi*).² Cfr. Plinio XXXVI, 179 *antiqua ratio erat columnarum altitudinis tertia pars latitudinum delubri*. La pianta riveduta del tempio di Giove Capitolino, che adesso abbiamo, grazie al GJERSTAD ed all'architetto BÖRJE BLOME, stabilisce una larghezza dell'infrastruttura di 168 piedi. E' proprio questa larghezza che suggerisce l'altezza già accennata delle colonne di 56 piedi.³

A me pare evidente che le misure Vitruviane, così come spiegate dal Gjerstad, ci restituiscono un'architettura reale, benchè, a mio, parere, non quella del 509 a. C., ma, invece, quella del tempio ricostruito nel 69 a.C. dopo il grande incendio che lo distrusse nell' 83 a.C. Ciò è provato, secondo me, da una notizia di Plinio riguardante le colonne dell'Olympieion di Atene mandate a Roma da Silla.

Prima di prendere in discussione questa informazione, bisogna esaminare le osservazioni fatte dal Gjerstad riguardo ai templi ricordati da Vitruvio (III, 3.5.): »ad Circum Maximum Cereris et Herculis Pompeiani, item Capitolii». Il tempio di Cerere fu costruito nel 493 a.C.: fu poi danneggiato da fulmini nel 206 a.C. e nell' 84 a.C. ed infine distrutto da un incendio nel 31 a.C.. Venne

¹ La ricostruzione si trova nel capolavoro di E. GJERSTAD »Early Rome», *Acta Instituti Romani Regni Sueciae XVII*, vol 3 (1960), 182 *sg. fig.* 117, 118, and vol. 4: 2 (1966) 388—398 (conosciuta da me solo quando questa nota era già in stampa); *Etruscan Culture, Land and People* (Columbia University Press 1962), 153, pl. 12—14.

Per la discussione si veda A. BOETHIUS, »Veteris Capitolii Humilia tecta», *Institutum Romanum Norvegiae*. Acta I (1962), 27—33, corretto da E. GJERSTAD, »A proposito della ricostruzione del tempio arcaico di Giove Capitolino, *ibidem*, 35—40.

² Bisogna ricordarsi che Vitruvio parla di *dispositiones tuscanicae* di templi senza trapassi (*alae*) fuori delle *cellae*, come li ha il tempio capitolino; le sue parole dunque, a parte l'incertezza che presentano sempre le regole di Vitruvio quando si tratta di templi arcaici, non possono senz'altro valere per il tempio capitolino, nonostante la probabilità, ammessa anche da me, che siano valide per il tempio del 69 a.C. . Si discuterà forse sulla possibilità che la regola Vitruviana spetti all'edificio centrale del tempio capitolino e cioè solo alle tre celle con le loro 8 colonne, e che non riguardi il grande tempio con *alae* e 18 colonne nel pronaos. Le fondazioni arcaiche ancora esistenti e misurate dal GJERSTAD provano però che il tempio *ab origine* era destinato alla forma più grande, mentre il tempio A a Pyrgi ed il grande tempio a Vulci scoperti da R. BARTOCCINI, ci danno splendide prove di templi di forma Vitruviana con tre *cellae* senza *alae*. Quello di Vulci ha una *cella* centrale di 7,9 metri e *cellae* laterali di 6,4 e 6,1 metri. Ringrazio JOHANNES FELBERMEYER per queste misure.

³ Per le misure si veda l'articolo già citato del GJERSTAD negli Acta dell'Istituto Romano di Norvegia I, 39, e le piante pubblicate in *Early Rome III*, 181, fig. 116 ed *Etruscan Culture*, 153, fig. 12.

poi restaurato da Augusto e da Tiberio nel 17 d.C.. Ai tempi di Vitruvio apparteneva dunque alle »*aedis labentis deorum et foeda nigro simulacra fumo*» (Orazio Odi III,6).¹ Non si può perciò dire quanto conservasse ancora del suo tipo primitivo etrusco del 496 a.C..

Il tempio di Ercole Pompeiano era stato costruito probabilmente da Pompeo, ma è anche perlomeno possibile — come affermano il FERRI e PLATNER ASHBY s.v. e come ammette anche GJERSTAD — che Pompeo fosse solo il restauratore di un tempio anteriore a noi ignoto.² Rimane però senz'altro, come punto fisso, il tempio di Giove Capitolino che Vitruvio vedeva nella nuova, splendida ricostruzione eseguita nel 69 a.C. dopo l'incendio avvenuto nell'anno 83 a.C.

Ritorniamo al tempio del 509 a.C. *Barycephala* è una parola adeguata per i templi di tipo etrusco di ogni periodo — e perciò anche per il tempio di 69 a.C. nonostante le sue *alae* e peristilio. — finchè mantenevano la vecchia costruzione con solo quattro colonne avanti il frontone delle *cellae*. Quanto a *lata*, è un fatto interessante, particolarmente sottolineato dal GJERSTAD, che la larghezza del tempio Capitolino, già nel suo primo periodo, gareggiasse con i più grandi templi greci. Secondo me è però da escludere che un tempio con colonne alte m. 16,58 possa essere chiamato da Vitruvio *humilis*. Questa è una altezza che incontriamo solo nei più eccelsi templi greci.³

Benchè non ne sia affatto convinto, bisogna prendere in considerazione la possibilità che le parola *humiles*, possa avere avuta un significato *relativo* e, come mi ha suggerito il WISTRAND, si riferisca solo ai tetti larghi e bassi dei templi etruschi, indipendentemente dall'altezza delle colonne. Q. Lutatio Catulo nella costruzione del 69 a. C. esalta però *fastigii magnitudo*, come dirò in seguito.

Plinio racconta (XXXVI, 45) che Silla fece trasportare colonne dall'Olympieion al tempio capitolino, per il quale mostrava uno speciale interesse (Valerio Massimo IX, 3.8). Paragonando l'altezza delle colonne capitoline suggerita dal GJERSTAD, m. 16,58, (secondo me valide per il tempio del 69 a.C.), con le colonne dell'Olympieion (di m; 16,312 circa), sembra quasi evidente che la notizia di Plinio sia letteralmente esatta. Questa informa-

¹ E. NASH, *Pictorial Dictionary of Ancient Rome*. I, 227, fig. 261: ruderi di tufa e travertino sotto la chiesa di S. Maria in Cosmedin.

² H. LYNGBY, »Beiträge zur Topographie des Forum Boarium Gebietes in Rom», *Acta Instituti Romani Regni Sueciae* 8 VII (1954), 17 sg. e GJERSTAD, l.c., 36, nota 1.

³ Si veda W. B. DINSMOOR, *The architecture of Ancient Greece* (3rd edition 1950), 337 sg. ed i confronti del GJERSTAD e di me (l.c. pp. 32 seg.). Il Dott. P. ÅSTRÖM ha controllato le misure delle colonne dell'Olympieion, stabilendo che l'altezza della colonna caduta *in situ* è 16,312.

zione prova in ogni caso che le colonne del tempio capitolino del 69 a.C. erano altissime, di marmo greco, e che appartenevano agli inizi dell'architettura marmorea di Roma nei due ultimi secoli a.C.¹

Secondo la mia convinzione almeno la parola *humilis* nella frase Vitruviana è capitata fuori posto. Il problema è però più complicato ed interessante di quanto non siano questa mia ipotesi e la discussione filologica ed archeologica del WISTRAND² e del GJERSTAD. Nessuno può meglio di me apprezzare le analisi filologiche ed archeologiche. Però, qualche volta, bisogna anche vedere se si può trattare di questioni di generale interesse ed importanza per l'architettura e la storia dell'estetica Romana, che non dipendono dalla datazione precisa delle parole discusse. Da Cossutio in poi, architetti Romani erano ammirati nel mondo greco, come afferma Vitruvio (VII, proemio, 17). Basta vedere, ad esempio, Palestrina, Tivoli o Terracina per rendersene conto.

In questo caso il problema cardinale è: quando mai poteva un tempio come quello capitolino, che apparteneva alle più grandi creazioni di questa architettura Romana ellenizzata, venir degradato e chiamato *humilis*? E' mai probabile che questo potesse succedere già quarant'anni dopo la famosa costruzione, quando Vitruvio scrivea *De Architectura*. Bisogna anche ricordarsi, che Cicerone (in Verrem II, 4. 30—31) durante la edificazione del tempio lo riteneva ornato *ut templi dignitas imperiique nostri nomen desiderat*. Aggiunge a riguardo dell' incendio 83 a. C.: *ut illa flamma divinitus exstitisse videatur, non quae deleret Iovis Optimi Maximi templum, sed quae praeclarius magnificentiusque deposceret*, parole che ci fanno rammentare l'entusiasmo delle generazioni che videro il venerabile, vecchio San Pietro, con tutte le sue tradizioni e memorie, sostituito dal presente grandioso Cupolone. Dionigio da Alicarnasso (IV, 61) afferma inoltre che la preziosità del materiale — e cioè senza dubbio innanzi tutto le colonne marmoree di Atene — era superiore a quella del tempio di 509 a.C.

Secondo Varrone (Gellio, *Noctes Atticae*, II, 10), il podio del Tempio Capitolino del 69 a.C. pareva al suo costruttore Q. Lutazio Catulo, troppo basso in confronto al timpano del frontone che voleva costruire (*pro fastigii magnitudine*). Questi intendeva perciò abbassare l'area capitolina, progetto che però

¹ Velleio Paterculo I, 11.5. cfr. D. E. STRONG e J. B. WARD PERKINS, *Papers of the British School in Rome*, XXVIII (1960), 16 seg. ed il mio riassunto *l.c.*, 32.

² A riguardo della spiegazione di Vitruvio III, 3,5 del WISTRAND si veda anche il suo articolo *Eranos* XL (1942), 167 seg., dove sostiene che Tacito, *Historiae* III, 71, parlando delle *sustinentes fastigium aquilae vetere Igno* nella sua descrizione dell'incendio del tempio del 69 a.C. nell'anno 69 d.C. parla di un timpano (*ἀετός*) di legno. Cfr. anche il mio articolo *Studi Etruschi* XXIV (1955—1966), 138.

fu impossibile realizzare per le *favisae*. Invece, come ha dimostrato il GJERSTAD in maniera secondo me indubbia, egli alzò il podio con un paio di corsi di tufo (*Early Rome*, III, pp. 176 sg.).

Ai tempi dei Flavi, più di centocinquanta anni dopo la costruzione del tempio del 69 a.C., abbiamo notizie precise riguardanti la valutazione dell'altezza del tempio Sillano. Tacito (*Historiae* IV, 53) afferma che il tempio capitolino, ricostruito nel 69 d.C. conservava lo stesso piano — *nolle deos mutari veterem formam* — (lo stesso vale per la ricostruzione nell'anno 80 d.C., come è provato dalle fondazioni). L'altezza del tempio fu invece aumentata: dopo l'incendio del 69 d.C. essa pareva troppo bassa nonostante la magnificenza del tempio del 69 a.C. (*id solum . . . prioris templi magnificentiae defuisse credebatur*). Dunque, allora il gusto era cambiato; ma, e me lo chiedo di nuovo, è probabile che fosse già mutato nei decenni dopo l'ammiratissima costruzione del 69 a.C.?

Per riassumere: la ricostruzione del tempio capitolino di GJERSTAD è sagace e convincente, ma vale, secondo me, (escludendo le terracotte) per il tempio del 69 a.C.. La regola di Vitruvio (IV, 7. 2.) prova, per conto mio, che egli aveva accettato le misure della tarda e monumentale architettura etrusco-romana degli ultimi secoli a.C.. A me sembra dunque più probabile che la sua critica nel terzo libro (*humilis* etc.) in realtà riguardi i templi arcaici. A mio parere ne consegue che non sappiamo nulla di preciso sull'altezza del tempio del 509 a.C. se non ci sentiamo giustificati a ritenere che le parole di Vitruvio, delle quali abbiamo discusso, siano un ricordo degli vecchi edifici etruschi.

Lo stesso vale, per usare le parole del GJERSTAD, per il «giuramento retorico» di Valerio Massimo dei tempi di Tiberio: *per Romuli casam perque veteris Capitolii humilia tecta et aeternos Vestae focus* (IV, 4. 11). E' verosimile che egli abbia anticipato la critica dei tempi flavii nell'elenco dei più venerabili l' monumenti di Roma o che parli del grande tempio del 69 a.C.? Vuol affermare che la *paupertas* dei vecchi romani valeva molto di più delle ricchezze dei suoi tempi. Non pare perciò più probabile che ricordi il vecchio tempio capitolino prima dell'incendio dell' 83 a.C. e non il tempio moderno del 69 a.C.? Se — come credo — è così, da questa interpretazione risulta ancora più interessante e comprensibile il contrasto fra un Cicerone più sensibile alla modernità dello stile ellenistico ed il romanticismo romano di Valerio Massimo.¹

¹ Per i problemi difficilissimi connessi col primo e secondo tempio capitolino — debbo esaltare quanto valore la critica del GJERSTAD ed il contributo del WISTRAND hanno avuto per me, quando ho dovuto riesaminarli per i miei capitoli sull'architettura etrusca e della repubblica romana nel *The Pelican History of Art*.

THE FOEDUS GABINUM

Patrick Bruun

The rise of Rome to be the leading power of Italy was slow and arduous; centuries passed before the nextdoor neighbours of the city on the Tiber were pacified and subdued. The Rome of the kings used the resources of Etruria to assert its superiority over its fellow states within the Latin Confederation, the Rome of the early republic faced rivals both in the south, Latins, and in the north, Etruscans and Sabines.

The earliest conquests of the Roman republic appear to have been the right bank of the Tiber, the *Lydia ripa*, and Fidenae on the left bank, not more than five miles from Rome. The natural sequel to the capture of Fidenae in 426 B.C.,¹ was the Veientane war aiming at securing the trade routes to the interior of Etruria.² Otherwise Etruria seems to have been a secondary preoccupation of the Romans at this juncture. Not until Rome was master of the Latin Confederation did it in real earnest launch an offensive against the Etruscan city states.

Once liberated from Etruscan domination, the expansion of the sovereign Roman people in Latin territory was gradual and cautious. The different phases are difficult to reconstruct. Our records are interwoven with mythical traits and legendary tales. The little city state of Gabii, not more than twelve miles from Rome, half-way to Praeneste, with a territory of 54 square kilometers,³ occupies an important position in the history of the relations between Rome and its neighbours.

The only extant account of Gabian history which is coherent concerns what

¹ Cf. A. ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, Michigan U.P. 1963 (1965?), 316 ff. for the organization and formation of the earliest Roman tribes.

² ARNOLD TOYNBEE, *Hannibal's Legacy I*, London 1965, 414 ff., with reference to the detailed studies of D. ANZIANI, 'Caeritum Tabulae', *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 31, Paris 1911, 435–458; F. TAMBORINI, *La vita economica nella Roma degli ultimi re*, *Atheneum* 18, N.S. 8, 1930, 299–328; 452–487, and M. SORDI, *I rapporti romano-etruschi e l'origine della civitas sine suffragio*, Rome 1960.

³ BELOCH, *Römische Geschichte bis zum Beginn der punischen Kriege*, Berlin—Leipzig 1926, 178.

our sources regard as the Roman conquest of Gabii in the very remote past. The narratives of Livy and Dionysius of Halicarnassus tally perfectly with regard to the dating (the reign of Superbus in Rome), and to the device of reducing Gabii (Sextus Tarquinius appearing in Gabii in the guise of a refugee). With regard to the final outcome of the Roman campaign Livy simply states (I 54, 10) that *Gabina res regi Romano sine ulla dimicatione in manum traditur* and much later remarks, having recorded the expulsion of Superbus from Rome that, *Sex. Tarquinius Gabios tamquam in suum regnum profectus . . . est interfectus* (I 60, 2). Dionysius, however, does not end his account of the Gabian war with the capture of the city, but goes on to tell that Tarquin showed clemency towards the inhabitants, had his son elected king of Gabii and concluded a treaty with Gabii (DH IV 58, 4). It is the purpose of this paper to dwell upon the scanty data pertaining to the contents of the treaty, and on the circumstances connected with the conclusion of the *foedus Gabinum*.

The authenticity of the Gabian treaty has been seriously disputed, but there is no doubt that a strong tradition regarding the treaty existed in early Imperial Rome. We have the positive testimony of Dionysius, who tells us that the treaty was inscribed on a hide covering a shield deposited in the temple of Dius Fidius Semo Sancus (DH IV 58, 4).¹ We have further the evidence of some silver coins struck by the Augustan moneyers C. Antistius Vetus and C. Antistius Reginus, with the reverse legend FOEDVS P(*opuli*) R(*omani*) QVM (or CVM) GABINIS.² This, however, does not prove anything except that a tradition about the *foedus Gabinum* must have existed. Dionysius does not give any details about the contents of the treaty. Even if he had personally seen the shield in the temple of Dius Fidius, it is very doubtful whether he or his contemporaries would have been able to read and understand the archaic script on the hide.

We have, however, other independent evidence, which clearly shows that a *foedus Gabinum* must have existed, though we cannot say whether this treaty is identical with the one mentioned by Dionysius. This indirect evidence is found in Varro's well-known words (LL V 33): »As our State Augurs set forth, there are five kinds of fields: Roman, Gabine, peregrine, hostic, uncer-

¹ Dionysius of Halicarnassus (= DH) IV 58,4: . . . ἀσπίς ξυλίνη βύρση βοεία περίτονος τοῦ σφαγιασθέντος ἐπὶ τῶν ὀρκίων τότε βόός . . . Festus (ed. W. M. LINDSAY, Teubner, Leipzig 1913), 48, 19 remarks: »clipeum antiqui ob rotunditatem etiam corium bovis appellarunt, in quo foedus Gabinorum cum Romanis fuerat descriptum.»

² MATTINGLY-SYDENHAM, Roman Imperial Coinage I, London 1923, mint of Rome, nos. 153–54; 178–79.

tain. 'Roman' field-land is so called from Romulus, from whom Rome got its name. 'Gabine' is named from the town of Gabii. The 'peregrine' is field-land won in war and reduced to peace, which is apart from the Roman and Gabine, because in these latter the auspices are observed in one uniform manner: 'peregrine' is named from *pergere* 'to go ahead', that is, from *progredi* 'to advance'; for into it their first advance was made out of the Roman field-land. By the same reasoning, the Gabine also is peregrine, but because it has auspices of its own special sort it is held separate from the rest. 'Hostic' is named from the *hostes* 'enemies'. 'Uncertain' field-land is that of which it is not known to which of these four classes it belongs.»¹

This remarkable statement makes it clear that, Gabii constituted a unique case in the history of Roman relations with the surrounding world. Gabii seems to have been one of the *triginta populi Latini* or the *prisci Latini*.² Nevertheless all the other Latin city states and their territories were considered as *agri peregrini*, and beyond the confines of the *ager peregrinus* was hostile territory.

Varro's text demonstrates that *ager peregrinus* is a technical term used by the Romans when defining and classifying non-Roman territories. The status of *ager peregrinus* accorded to a certain territory implied that certain rights and privileges had been extended to that particular territory, and thus generally presupposed contractual relations between Rome and the rulers of the territory in question.³ As Varro pointed out, the Gabian territory was also *ager peregrinus*, but it differed from the other peregrine territories in that it enjoyed *auspicia singularia*. *Auspicia* could normally be taken exclusively *in agro Romano*, but Gabii had obviously been accorded this right by way of a special treaty. The treaty with Gabii was consequently of a higher degree, it conferred favours of a higher order upon the population of Gabii, religious as is shown by Varro's words, political as is demonstrated by Dionysius, who speaks about

¹ »Ut nostri augures publici disserunt, agrorum sunt genera quinque: Romanus, Gabinus, peregrinus, hosticus, incertus. Romanus dictus unde Roma ab Rom(ul)o; Gabinus ab oppido Gabi(i)s; peregrinus ager pacatus, qui extra Romanum et Gabinum, quod uno modo in his serv(a)ntur auspicia; dictus peregrinus a pergendo, id est a progrediendo: eo enim ex agro Romano primum progrediebantur: quocirca Gabinus quoque peregrinus, sed quod auspicia habet singularia, ab aliquo discretus; hosticus dictus ab hostibus; incertus is, qui de his quattuor qui sit ignoratur.»The translation above is in accordance with the Loeb edition. Varro's curious etymology of the word *peregrinus* does not affect our evaluation of the passage.

² DH V 61,3, Cic. *Pro Planc.* 9,23, cf. ALFÖLDI, *op.cit.*, 15, 54.

³ MOMMSEN, *Römisches Staatsrecht III*³, 830 f. MOMMSEN here suggests that *ager Gabinus* by Varro was used *technisch exemplificierend* for all territory of the Latin League. This interpretation has for subsequent research obscured the real significance of the *foedus Gabinum*.

isopolity, *ισοπολιτεία* (IV 58, 3). No other Latin city state ever reached the same status as Gabii.

The unique position of Gabii within the framework of the Latin League should be seen against the background of the political development. The isopolity and the singular auspices conceded to the Gabians presuppose negotiations from equal strength and mutual services of the highest importance. When the treaty was concluded the time was past when Etruscan resources had made Rome the dominating factor among the Latin peoples. The decline of Etruscan power and the expulsion of the Etruscan king is thus a *terminus post* for the treaty.¹

¹ We are here faced with serious difficulties with regard to the interpretation of what, by the unanimous verdict of scholarly research, happened in Rome in the late sixth and early fifth centuries B.C. The decline of Etruscan power is obvious, and so is the gradual impoverishment of Rome; a corollary of both these phenomena is the discontinuation of Greek imports in the archaeological finds in Rome (E. GJERSTAD, *Early Rome III*, 462, *Acta Instituti Romani Regni Sueciae*, Series in 4°, XVII: 3, Lund 1960).

GJERSTAD (for instance, *Discussions Concerning Early Rome*, 102, *Opuscula Romana III*, *Acta Instituti Romani Regni Sueciae*, Series in 4°, XXI, 69—102) thinks with reference to the archaeological evidence that Etruscan domination in Rome came to an end about the middle of the fifth century, when the Roman economic recession was manifest; for a modified interpretation of the material, cf. recently P. G. GIEROW, *The Iron Age Culture of Latium I*, 458, 493, *Acta Instituti Romani Regni Sueciae*, Series in 4°, XXIV: 1, Lund 1966. K. HANELL (*Das altrömische eponyme Amt*, *Acta Instituti Romani Regni Sueciae*, Series in 8°, Lund 1946) has with great acumen evaluated the literary sources and arrived at the conclusion that the Roman republic in the proper sense of the word was born roughly at the same time, the time of the decemvirate (206). HANELL maintains that the office of the consuls was created with the centuriate assembly in 449 B.C., and that the eponymous magistrates of earlier date were praetors (184; HANELL presupposes only one eponymous magistrate originally, a contention that subsequently was corrected by GJERSTAD, *Discussions Concerning Early Rome*, 99 n.1, who stated that they must have been two). R. WERNER, *Der Beginn der römischen Republik*, Munich 1963, 240—264, reverts to the traditional view and demonstrates convincingly that at the same time as the king lost his political power, the leadership of the Roman state was entrusted to two consuls, the eponymous magistrates.

I agree with this picture of the general development, though it does not answer all the questions involved. There are particularly two facets of the problem which should be considered, (a) the fall of the kingship, and (b) the character of the decline of Etruscan power in Rome. With regard to the first question, I agree with scholars like HANELL (185 f.) and, more recently, TOYNBEE (*op.cit.*, I 368 f.) that the kingship in the same way as, for instance, in Athens, was ultimately turned into a religious office, the office of the *rex sacrorum*, without political significance or power. But I do not think that the deflation of the position of king was possible under Etruscan domination; only after the expulsion of the last Etruscan king, Tarquin according to tradition, was it possible to degrade the king and turn his office into an exclusively religious one. When, in the sequel, I speak of the expulsion of the last king, or the last Etruscan king, I refer to Tarquinius Superbus, the last foreign king to rule Rome.

As to the latter question, research by ANZIANI, TAMBORINI and SORDI (cf. note 1, above) has shown that close commercial relations were maintained between Rome and Etruria, particularly Caere, for a long time after the expulsion of the last Etruscan king. Many Etruscans must have established themselves in Rome as the *tabulae Caerites* show (TOYNBEE, *op.cit.*, I 423). A study of the earliest names of the *Fasti*, even after the radical revision carried out by

Now, in the Twelve tables (I 5) we have a passage,¹ which has been interpreted as a fragment of a paragraph dealing with the status of certain peoples in Roman territory. With some degree of probability it has been demonstrated that the *For(c)ti* mentioned in the text were identical with the *Gabini* in the same way as the *Sanates* (Ms. *Sanati*) were identical with the *Tiburtes*.² This gives us the year c. 450 B.C. as a *terminus ante* for the treaty. These time limits tally well with the fact that the isopolity between Rome and Gabii in 422 B.C. is demonstrated by the election of a member of the Gabine gens *Antistia* to the office of *tribunus plebis*.³

The aftermath of the expulsion of the Etruscan king from Rome implied the formation of two Latin federations hostile to Rome, each making a bid for the

WERNER (*op.cit.*, 291 f.) with the earliest acceptable entries recorded for 472 B.C., reveals a great many of Etruscan origin (GJERSTAD, Discussions Concerning Early Rome, 99 f., accepts most of the names of the early *Fasti* as genuine, which cannot be correct, cf. WERNER, *loc.cit.*, I would regard the first group of Etruscan magistrates mentioned by Gjerstad as entirely spurious, and the second as no proof at all of the existence of Etruscan kingship in Rome at that time).

Thus it would seem that the expulsion of Tarquinius Superbus implied the end of political kingship, and the end of Etruscan rule in Rome. But there was no contemporaneous political revolution. The romanized families of Etruscan origin stayed on, and similarly Etruscan settlers without Roman citizenship (cf. GIEROW, *op.cit.*, 493).

¹ S. RICCOBONO, *Fontes iuris anteiustiniani* I², Florence 1941, 28: *nexi* [] *forti sanati* []

² A. ROSENBERG, *Zur Geschichte des Latinerbundes*, *Hermes* 54, 113—173, particularly 127—132, cf. further M. LEJEUNE, *Revue des études Latines* 29, 1951 (1952), 43 ff., and WERNER, *op.cit.*, 430 ff. ROSENBERG has studied the *Foreti* and *Manates* known from Plin. NH III 5, 68—70, and connects them very convincingly with the *Forcti* and *Sanates* appearing in the Twelve tables according to Festus, 426, 428 and particularly 474: »Itaque in XII cautum est, ut idem iuris esset Sanatibus quod Forctibus, id est bonis, et qui numquam defecerant a populo Romano,» cf. also HÜLSEN in GRADENWITZ, *Die Gemeindeordinanzen der Tafel von Heraclea*, *Heidelberger Sitzungsberichte* 1916, Abh. 14, 53 f. The combination *Sanates—Tiburtes* is firmly established. Because of the geographical affinity of, on the one hand, the *Sanates* and the *Forcti*, as confirmed by the texts, and on the other, of Tibur and Gabii, ROSENBERG arrives at the conclusion that the *Forcti* corresponded to the *Gabini* in the same way as the *Sanates* did to the *Tiburtes*. The theory behind this is simple (ROSENBERG, 130); peoples and tribes with the passing of time frequently assumed the name of their capital, or were by others called after their capital. In this way we have the *Laurentes Lavinates*, the *Marsi Marruvini* and the *Marsi Antinates*, the *Rutuli Ardeates*, and the *Quirites Romani*.

This interpretation of our knowledge of the Twelve tables adds something to the understanding of our particular subject, the circumstances surrounding the conclusion of the *foedus Gabinum*. By c. 450 B.C. *Tiburtes* and *Forcti* (*Gabini*) were loyal allies of Rome. This suggests that after the battle of Regillus, when Praeneste went over to the Romans, Tibur followed suit, very soon afterwards if not immediately.

³ Liv. IV 42, 1, cf. T. R. S. BROUGHTON, *The Magistrates of the Roman Republic*, New York 1951—61, 69. BELOCH, *Römische Geschichte*, 155 rejects Antistius as *tribunus plebis* in 422 B.C. though earlier, *Der italische Bund unter Roms Hegemonie*, Leipzig 1880, 47, he had accepted the tradition preserved by Livy. In *Römische Geschichte*, however, he primarily rejects the consular tribunates of the Antistii in 419 B.C. and in 379 B.C. and then *ex analogia* excludes the *tribunus plebis* also from the list of magistrates, without specific reasons.

leadership among the Latin peoples and each establishing a centre for the worship of the Latin Diana, the one federation at Corne near Tusculum¹, the other at Nemi, near Aricia.² It should be noted that Roman claims to leadership among the Latin peoples had been underlined, under the Etruscan period, by the formation of a centre for the cult of Diana on the Aventine.³ The Arician federation, embracing the majority of the Latin city states, seems to have remained passive, whereas the Tusculan federation, allied to the Etruscans (probably under Etruscan leadership) and to the last Etruscan king of Rome, Tarquinius Superbus, tried to recapture the territories in the north, liberated when King Tarquin was expelled from Rome.

Gabii must have been in an extremely difficult position at this juncture. Guarding the main road from southern Etruria to Campania, which south of Gabii passed between the Praenestine Hills and the eastern slopes of the Alban Hills, where Tusculum was situated, it actually cut off King Tarquin from his Etruscan motherland and allies. Any offensive would therefore primarily be directed against Gabii, with Rome, guarding the coastal road to Etruria, as a secondary objective. This is the general background of the battle of Lake Regillus, the sequel to the expulsion of King Tarquin.

Livy mentions Lake Regillus in connexion with two different campaigns against Tusculum in the years *a.u.c.* 255/499 B.C. and 294/460 B.C. (II 19 and III 20, 4—6); the battle proper he dates in the former year. In the later instance Lake Regillus occurs in a muddled account of events related to Appius Herdonius' capture of the Capitol. A good deal of Livy's story seems to lack foundation, and the mention of the Tusculans coming to the aid of the Romans appears to have been brought in with the purpose of motivating later Roman action against the *Aequi*, subsequently mentioned as occupants of Tusculum, but also in order to ingratiate the Romans with the Tusculan *gens Mamilia*, as I hope to show below.

Lake Regillus in the latter context occurs in the following circumstances: having been elected consul instead of Publius Valerius, who had been killed

¹ ALFÖLDI, *op.cit.*, 89, cf. Plin. NH XVI 91, 242. ALFÖLDI, however, dates the federal cult of Diana of Corne in the second half of the fifth century, cf. Werner, *op.cit.*, 408. Florus I II, 1: *Omne Latium Mamilio Tusculano duce* must be an exaggeration.

² WERNER, *op.cit.*, 408.

³ ALFÖLDI, *op.cit.*, 85 ff. ALFÖLDI contends that the cult of the Arician Diana precedes the worship of the Aventine Diana. WERNER, *op.cit.*, 408 justly remarks that the shrine of the Arician Diana was rededicated after the expulsion of King Tarquin. The cult on the Aventine *erat confessio caput rerum Romam esse* (Liv. I 45, 3). Note that the sacred grove of Diana, being open for worship to all Latin peoples, was located outside the pomerium (ALFÖLDI, 99).

when trying to recover the Capitol from Appius Herdonius and his followers, Cincinnatus held a moving speech: »We therefore command that all you who took the oath report to morrow, armed, at Lake Regillus» (Liv. III 20,4),¹ but a certain uneasiness prevailed among the people: ». . . a story was about that the augurs had been commanded to present themselves at Lake Regillus, there to inaugurate a place where the auspices could be taken and matters brought before the people . . . » (Liv. III 20, 6).² »The people» is here equivalent to the centuriate assembly, the army. But despite the seeming urgency, nothing really happens until the next year, when Livy reports that the *Aequi* had captured the citadel of Tusculum. Subsequently Lake Regillus plays no part in the story, nor do we hear anything of auspices taken outside the pomerium.

Very likely we have here an instance of Livy's difficulties in reconciling his sources. I propose to return to this question below, having considered the circumstances in which Lake Regillus appears in Livy's text.

Lake Regillus, known from the annalistic tradition in connexion with the war against Tusculum and the Etruscans in an earlier period, could well have been mentioned, separately, in augural records for particular reasons. Only rarely can auspices have been taken outside the pomerium, and this always presupposed exceptional steps, the creation of the fiction that a piece of land was Roman territory, the dedication of a *templum*, a sacred precinct, for the augural rites.³ Knowledge of such a singular event would certainly have been preserved by the augural tradition, and for a date closer to actual chronology than the one given by the annalists. In reality, however, Lake Regillus only once appears connected with a war against Tusculum, during the campaign which Gabians and Romans together sustained after the expulsion of King Tarquin from Rome. At this juncture the auspices must have been taken *ad Regillum lacum*.⁴

The site of Lake Regillus has not been established beyond dispute, though

¹ »Edicimus itaque, omnes qui in verba iurastis crastina die armati ad lacum Regillum adsitis.»

² ». . . quod et augures iussos adesse ad Regillum lacum fama exierat, locumque inaugurari ubi auspiciato cum populi agi posset . . . » In the quotations above I have followed the Loeb translation, but accepted BAYET'S text, III 20, 6, *de proferendo exerc(itu ex)itu* in the preamble to the latter passage, cf. OGILVIE, A Commentary on Livy, Oxford 1965, 431 f. *ad loc.*

³ MOMMSEN, *Römisches Staatsrecht* I³, 102 ff., WISSOWA, RE II, col. 2586 s.v. *Auspicium*.

⁴ Livy must have had very great difficulties in assigning the battle of Lake Regillus to the proper year; he reports it at first for *a.u.c.* 254—55/500—499 B.C. (cf. II 19), then he lets three years pass and remarks: *Hoc demum anno ad Regillum lacum pugnatum apud quosdam* (i.e. Licinius Macer) *invenio* (II 21, 3). Cf. further II 21, 4, quoted below.

Ashby's identification of the lake with Pantano Secco close to Frascati (and Tusculum)¹ has been widely accepted. Ashby's suggestion was to a large extent founded on the inacceptability of the *lacus Gabinus*, the present-day drained, dried-out Lago di Castiglione, on the grounds that Lake Regillus was located in Tusculan territory and that, if the battle had been fought outside the walls of Gabii, this would certainly have been mentioned by our sources.² Livy writes (II 19, 3): *A. Postumius dictator T. Aebutius magister equitum . . . profecti ad lacum Regillum in agro Tusculano agmini hostium occurrerunt . . .*, and having described the battle he concludes (II 20, 13): *Hoc modo ad lacum Regillum pugnatum est*. Neither passage, in my opinion, definitely excludes the interpretation that the Romans encountered their enemies *in agro Tusculano*, though they first had marched to Lake Regillus, where they had encamped. In this case they would have taken the auspices in the camp, in Gabine territory, before the actual battle, which would have been fought in the territory of Tusculum. Consequently the *singularia auspicia* granted to the territory of Gabii would have found their precedent and thus their origin in connexion with the battle and in the war which for all time seems to have cemented the friendship of the two Latin cities of Rome and Gabii. Against this attractive solution speaks (a), the order of words in the former of the two Livian passages: it is more natural that *in agro Tusculano* should be referred to *ad lacum Regillum* than to *occurrerunt* though the less natural explanation can be supported by the assumption that Livy's order of words was chosen for artistic and rhythmic considerations; (b) that the battle is henceforth named the battle *ad lacum Regillum*, but, again, the name may derive its origin from the location of the camp; and (c) that Dionysius (VI 3, 3) explicitly states that the Latins, and not the Romans, were encamped *παρὰ λίμνην Ἐρηγίλλη καλουμένην*. A reference to the epic character of Dionysius' account cannot conclusively discredit this little scrap of topographical information.

Where does this leave us? We are left with the bare evidence that, at the point when Rome expelled King Tarquin, and the Latin city states went about reconstructing their federation, liberated from Etrusco-Roman domination, the threat from Tusculum and its Etruscan allies brought together the two neighbours Rome and Gabii, which together blocked communications be-

¹ TH. ASHBY, The True Site of Lake Regillus, *Classical Review* XII, 1898, 471, with detailed analysis in *Rendiconti Lincei* 1898, Sul vero sito del lago Regillo, 103–126, but see recently L. PARETI, Sulla battaglia del lago Regillo, *Studi Romani* 1959, 18–30, suggesting Prata Porci situated close to Tusculum, i.e. *in agro Tusculano*.

² ASHBY, *Classical Review* 1898, 471.

tween Etruria proper and the Alban Hills. A treaty was signed on equal terms, a *foedus aequum* was concluded granting Gabians and Romans isopolity and, probably because of a precedent during the campaign, according Gabian territory the same special rights as Roman territory. It cannot be proved that Lake Regillus, which gave its name to the decisive battle of the war, is identical with the *lacus Gabinus* and consequently that the auspices exceptionally taken at Lake Regillus, according to Livy, correspond to this precedent.

We should now continue with an attempt to establish the exact date of the treaty with the Gabians and, consequently, of the battle of Regillus. Both are connected with Tarquin's attempt to reduce Gabii and open the way to southern Etruria. The lower time limit can in accordance with the foregoing analysis be given as *c.* 450 B.C., but we can probably establish the date with greater precision. The contents of the *foedus Gabinum* with regard to the unique position granted to the territory of Gabii clearly show that this treaty must precede the *foedus Cassianum* between Rome and the *populi Latini*. Again, the Cassian treaty, another *foedus aequum*, was a defensive alliance born under the pressure of the imminent invasion of the *Aequi* and the *Volsci* about 460 B.C.¹ Rome alone, before the Gabian treaty and before the victory of Lake Regillus, would have counted for very little. The victory strengthened Rome considerably; Livy reports that in the same year Praeneste went over to the Romans (II 19, 2).² The eastern flank of the Latin Confederation was consequently weakened and the approaches of the Latin plain were under Roman control. Again, from the Roman point of view, the forces that could be mustered to meet the new enemies must have appeared weak and insufficient. Hence the *foedus Cassianum*.

I have stressed above that the contents of the *foedus Gabinum* are compatible solely with the political situation in Latium after the expulsion from Rome of Superbus. It is therefore not devoid of interest that both Livy and Dionysius connect the Gabino-Roman war with the last years of regal rule in Rome. In fact, both accounts take us a little further from the regal period — and SCHACHERMAYR from a different point of departure arrived at the conclusion that the *foedus Gabinum* was a treaty with the Roman people as one of the contracting

¹ WERNER, *op.cit.*, 459 f.

² »His consulibus Fidenae obsessae, Crustumeria capta, Praeneste ad Romanos descivit.» The operations against Fidenae and Crustumarium suggest that the Rome-Gabii alliance had to secure the territory north of Gabii in order to prevent possible Etruscan forces from joining the army of Tarquin and Tusculum. Tibur probably followed the example set by Praeneste very soon, cf. n. 2, p. 55, above.

parties.¹ It was a *foedus populi Romani*, as the Augustan coins have it, and not a *foedus regum* as Horace (*Epist.* II 1, 24) defines it, probably influenced by the annalistic tradition. These facts, Superbus' war against Gabii and the FOEDVS PR QVM GABINIS, concluded immediately after the war, as Dionysius records, are not at all irreconcilable in reality if we alter the setting in the political field. The Tarquinian war would thus have been conducted from Tusculum, and not from Rome. Rome would have been the ally of Gabii, and the adversary of Tarquin.

How a war conducted by the Tusculans allied to the Etruscans under Superbus, could in later accounts appear as a Roman campaign conducted by Superbus, is not so difficult to explain. We have certain reasons to believe that the tradition regarding the regal period was first codified by the Tusculan Ti. Coruncanus, *pontifex maximus* in 253 or 252 B.C.² It would seem that he also inserted numerous notes in the historical records, all aiming at stressing the friendship between Tusculum and Rome.³ Thus Tusculum, generally, from the Roman point of view, appeared in a more favourable light than is warranted by historical reality.

The dictator of Tusculum, Octav(i)us Mamilius, was son-in-law of King Tarquin (Liv. I 49, 9; II 15, 7; DH IV 45, 1) and therefore a natural ally of his father-in-law, when the latter had been forced to leave Rome. In order to polish Tusculum's records in Roman eyes, Coruncanus altered the setting of

¹ SCHACHERMAYR, RE, II. Reihe, IV 2, col. 2384, s.v. Tarquinius.

² A. ENMANN, Die älteste Redaktion der röm. Pontifikalannalen, Rhein. Museum 57, 1902, 517—533, cf. particularly 531 f. W. SOLTAU, Die Anfänge der römischen Geschichtsschreibung, Leipzig 1909, is generally speaking in agreement with the principles laid down by ENMANN (179 f.) and with the idea that the oldest pontifical chronicle was conceived by a single writer (227, 231 f.). E. KORNE MANN, Der Priestercodex in der Regia und die Entstehung der altrömischen Pseudogeschichte, Tübingen 1912, takes ENMANN'S main thesis as a point of departure (11), and identifies certain strata of the annalist tradition as originating in the pontifical chronicle. KORNE MANN (36 f.), however, arrives at the conclusion that the oldest conception of this chronicle is about 25 years older than what ENMANN thought. But this does not imply that the hypothesis that Ti. Coruncanus *der Schöpfer der alten Pseudogeschichte sei*, must be abandoned. ENMANN had based his theory on a study of the regal period, while KORNE MANN had focused his attention on the fourth century, down to 340 B.C. The solution is that the codification of the Roman *Pseudogeschichte* must have been gradual; the chroniclers worked backwards in time, and the history up to the Gallic invasion seems to have been their first subject (40 f.). Subsequently, at a later date coinciding with the period suggested by ENMANN, events preceding the Gallic invasion were dealt with (48 f.). Thus Ti. Coruncanus may well have been responsible for this part of the pontifical records. Cf. also C. W. WESTRUP, Introduction to Early Roman Law. Comparative Sociological Studies, IV. Sources and Methods, Book I. Primary Sources, London—Copenhagen 1950, 24; WERNER, *op.cit.*, 219, n. 2. MÜNZER, Römische Adelsparteien und Adelsfamilien, Stuttgart 1920, 66, is opposed to the idea that Tusculum was favoured by the compiler of the pontifical chronicle.

³ Cf. ENMANN, *op.cit.*, 529 ff., and WERNER, *op.cit.*, 414, n. 2.

Tarquin's war against Gabii (and Rome). He made it begin when Superbus was still in power in Rome, and thus Tusculum and Mamilius disappeared from these particular pages of history. A study, particularly of Livy, shows how badly the whole Gabian war fits into the even otherwise extremely confused account of the events after the expulsion of King Tarquin.¹ At the same time Coruncanius inserted the story of L. Mamilius, of whom Cato, another Tusculan, said in his *Origines*: *nam de omni Tusculana civitate soli Lucii Mamilii beneficium gratum fuit*,² who hastens to the aid of Rome, threatened by the insurrection of Appius Herdonius. For this L. Mamilius was awarded Roman citizenship two years later (Liv. III 29, 6). It is significant that this revision of the historical records by Coruncanius was carried out during the first Punic war (Ti. Coruncanius was consul in 280 B.C., was appointed *pontifex maximus* in 253 or 252 B.C. and died in 243 B.C.) when two branches of the *gens Mamilia* rose to leading posts in Rome. L. Mamilius Vitulus was consul in 265 B.C., Q. Mamilius Vitulus in 262 B.C., Q. Mamilius Turrinus was augur in 260 B.C., and C. Mamilius Turrinus consul in 239 B.C.

Coruncanius' *Ehrenrettung* of Tusculum and the Mamilii was not entirely successful. Later historians such as Livy and Dionysius preserved the account of Rome's and Tarquin's war with Gabii, but at the same time, from other sources, obtained the records of Tarquin's attempts to enlist the aid of Tusculum in recovering his position in Rome. Analysing Livy's sources for the years 509—499 B.C. (II 1, 1—II 21, 1) one easily understands his desperate grumble (II 21, 4): »One is involved in so many uncertainties regarding dates by the varying order of the magistrates in different lists that it is impossible to make out which consuls followed which, or what was done in each particular year, when not only events but even authorities are so shrouded in antiquity.»³ It would appear that Livy used Aelius Tubero for II 1, 1—7, 4, Calpurnius Piso for II 7, 5—8, 9, Tubero for 9, 1—15, 7, Piso for 16, 1—18, 4 with certain additions from Valerius Antias for 18, 4 ff., Piso for 19, 1—2, Antias for 19, 3—20, 13, and finally Piso for 21, 1—6; after that he resorts to Licinius Macer.⁴

Coruncanius' conscious efforts to distort the historical records imply that little historical importance can be attached to the accounts of king Tarquin's

¹ SOLTAU, *op.cit.*, 85, noted this without being able to explain the reason for it.

² Cf. H. PETER, *Historicorum Romanorum Reliquiae* I², Cato, *Origines* I, frg. 25 (p. 63).

³ »Tanti errores implicant temporum aliter apud alios ordinatis magistratibus ut nec qui consules secundum quos, nec quid quoque anno actum sit in tanta vetustate non rerum modo sed etiam auctorum digerere possis.»

⁴ WERNER, *op.cit.*, 410, n.l.

Gabian war, and even more so as it has been shown convincingly that the most significant details are borrowed from Greek historians.¹ In this context, solely the chronological element is of importance when we try to assess the date of the *foedus Gabinum*. The analysis above suggests that it roughly coincided with King Tarquin's attempt to recover his position in Rome (and Gabii). Again, this could be connected with the fact that the Gabian treaty was deposited in the temple of Dius Fidius, according to Dionysius a temple dedicated in 466 B.C. (DH IX 60, 8), though it cannot be maintained that the treaty was deposited in the temple immediately after its conclusion.

»This temple», records Dionysius, »had been built by Tarquinius, the last king, but had not received at his hands the dedication customary among the Romans. At this time by order of the senate the name of Postumius was inscribed in the temple.»² Thus Dionysius shows that the general political setting was the same for the temple dedication as for the conclusion of the Gabian treaty. This suggests that, in 466 B.C. some time had passed from King Tarquin's expulsion, which should be dated not later than 468 B.C. Therefore, the date of the Gabian treaty falls in the time span 468—460 B.C.³, 460 B.C. being the approximative time of the Cassian treaty, which must have followed after the *foedus Gabinum*, as I demonstrated above.

The one scrap of chronological evidence not evaluated so far concerns Lake Regillus in conjunction with the augural practices (Liv. III 20, 4—6). I have stressed above that these passages in Livy were very loosely connected with the story of Appius Herdonius and with L. Mamilius and the Tusculans coming to the aid of the Romans. Comparing Livy's text with the account of Dionysius (X 18) we note that the latter, when recording Cincinnatus' speech completely omits Lake Regillus and the auspices to be taken there. Instead he threatens to conduct the army, the unruly plebs, which shortly before had taken the oath as soldiers, on a campaign that would last the whole winter unless the people returned to order. This they did, the consul abandoned his plans, and the soldiers returned to their homes.

Thus, in both cases we have a cancelled military campaign; Livy does not

¹ SCHACHERMAYR, RE, II. Reihe, IV 2, col. 2384, s.v. Tarquinius; SOLTAU, *op.cit.*, 85 f.

² DH IX 60,8: . . . τὸν νεῶν . . . κατασκευασθέντα μὲν ὑπὸ τοῦ τελευταίου βασιλέως Ταρκυνίου, τῆς δὲ νομιζομένης παρὰ Ῥωμαίοις ἀνιερώσεως οὐ τυχόντα ὑπ' ἐκείνου. τότε δὲ τῆ βουλῆ δόξαν ὁ Ποστόμιος ἔλαβεν αὐτοῦ τὴν ἐπιγραφὴν.

³ GJERSTAD, Discussions Concerning Early Rome, 97, in a similar manner tried to evaluate the chronological implications of the *foedus Gabinum*, but, accepting the account of Tarquin's conquest of Gabii, arrived at the wrong conclusions.

explain why things took such a turn, while Dionysius vaguely points to the behaviour of the people as Cincinnatus' reason for abandoning his original design.

It would seem that the sources of both writers contained information difficult to reconcile with the main trend of the story, information concerning auspices taken at Lake Regillus, and a military expedition. Both historians in different ways tried to fit this information into their accounts without being able to make their stories logically coherent.

The character of the basic information entered in the historical records for the year *a.u.c.* 294/460 B.C. seems to guarantee its reliability. It concerns primarily religious practices in exceptional circumstances, auspices taken during a military campaign outside the *ager Romanus, ad Regillum lacum*. Inasmuch as *auspicia* taken in foreign territory in this early period must have been unusual, it is easy to conceive that they were noted in the pontifical records, the basis for the subsequent reconstruction of early Roman history. In the same way the dedication of the temple of Dius Fidius, some years after the expulsion of King Tarquin, had been noted for 466 B.C. Despite later elaborations of the Roman *Pseudogeschichte*, the pontifical notes regarding the *auspicia ad Regillum lacum* maintained their place in the original chronological context, i.e. they were always referred to the same year, 460 B.C., and similarly the temple dedication was always referred to 466 B.C. (with slight variations in accordance with the different chronological systems adopted by different annalists).

The decisive remodelling of the course of events, which later confused both Livy and Dionysius was, very likely, due to the Tusculan Ti. Coruncanianus. Above I have tried to explain how he refashioned Tarquin's military expedition against Gabii. It was disconnected from its original framework of the war decided by the battle of Regillus. In Coruncanianus' account, no doubt not very explicit, there must have remained a concise entry for the year 460 B.C. about the auspices taken at Lake Regillus in connexion with a military expedition. Coruncanianus, it should be remembered, had omitted everything that would have shown the Mamiliii and Tusculum to have been the enemies of Rome. Instead he entered in the pontifical records that L. Mamilius came to the aid of Rome, in conjunction with the note concerning Lake Regillus. For later writers it remained to elaborate his loosely connected notes. We have seen above that they did not succeed very well.

If this interpretation of our sources is correct, the notes in Livy with regard

to Lake Regillus would give us the correct date of the battle, i.e. *a.u.c.* 294/460 B.C. according to Livy's chronology. In the same year the treaty between Rome and Gabii was concluded.

Gabii remained loyal to Rome forever after, in the crucial years of the Gallic invasion (Liv. VI 21, 9) as well as during the Romano-Latin war.¹ The records showing Gabii as a dreadful enemy to Rome must go back to a very remote antiquity (Festus p. 402, 5 ff.)² as certainly does the memory of the execration of the city (Macrob. Sat. III 9, 13).³

It remains to sum up the results of the foregoing study.

The augural classification of territories appears to be sufficient proof of the historicity of the *foedus Gabinum*, mentioned in texts and on coins. The dual political and religious implications of the treaty made it unique in Roman experience. It was concluded after the regal period in Rome in connexion with the war between, on the one hand, Tusculum with its Etruscan allies under the leadership of King Tarquin himself, and, on the other, Rome and Gabii. The decisive battle of this war was named after Lake Regillus. The *foedus Gabinum* must precede in time the *foedus Cassianum*. The Gabian treaty was concluded about 460 B.C.; the Cassian treaty must have followed very soon after that date. In addition this investigation has suggested that a *terminus ante* for the expulsion from Rome of King Tarquin is *c.* 468 B.C. This would in turn support Werner's contention that, what he refers to as *der Beginn der römischen Republik* is to be dated as 472—470 B.C. I would prefer to say,⁴ the termination of the political power of the kings, and the end of Etruscan rule in Rome. But not of Etruscan influence.

The treaty was the first milestone on the way to political leadership in Italy of the sovereign Roman people. The alliance between Gabii and Rome not only brought about the defeat of Tusculum, but also gave Rome control over Fidenae (for a while at least) and Crustumerium; subsequently Praeneste joined Rome (or the alliance) and not much later Tibur followed suit. Thus Rome and its allies cut off the Etruscans both from Latium and from Cam-

¹ TOYNBEE, *op.cit.*, I 129.

² »Suburam Verrius . . . a pago Succusano dictam ait: hoc vero maxime probat eorum auctoritatem, qui aiunt, ita appellatam et regionem Urbis et tribum a stativo praesidio, quod solitum sit succurrere Esquilis, infestantibus eam partem Urbis Gabinis . . .»

³ »In antiquitatibus autem haec oppida inveni devota: (Hi)stonios, Fregellas, Gavios, Veios, Fidenas,» cf. ALFÖLDI, *op.cit.*, 378. I can think of no reason for dating the execration after the conclusion of the *foedus Gabinum*, in connexion with, for instance, the Romano-Latin war in 340—338 B.C.

⁴ Cf. note 1, p. 54, above.

pania. This is the political background of the *foedus Cassianum* concluded in face of the threat of the *Volsci* and the *Aequi*.

The narrative sources were shown to give a badly distorted picture of the historical development. Behind the sources used both by Livy and Dionysius could be discovered an older stratum obviously based on the codification of the Roman historical tradition with regard to the time prior to the Gallic invasion. This codification was clearly biased in favour of Tusculum, and thus supported the contention that the original edition was carried out by Ti. Coruncanius during the first Punic war. King Tarquin's conquest of Gabii, recorded both by Livy and by Dionysius, was demonstrated to reflect an Etrusco-Tusculan campaign against Gabii, obscured by the pro-Tusculan editing of the pontifical chronicle. The confusion of our narrative sources was partly due to their efforts to reconcile the pro-Tusculan records with other accounts of the earliest Roman history, *Pseudogeschichte*.

One way of ascertaining the character of these other records of early Roman history is to examine the sources of the two accounts of the battle of Regillus. Whereas it can be assumed that Livy followed Piso (II 19, 1—2) and Valerius Antias (II 19, 3—20, 13), Dionysius resorted at least to Macer, but also to Cn. Gellius as he himself states (VI 11, 2): *Δικίννιος μὲν γὰρ καὶ οἱ περὶ Γέλλιον*. This suggests that Dionysius here mainly followed Macer, but at times went back to Gellius in search of more detail.

In Gellius we are confronted with a source earlier than the *Annales maximi* of Mucius Scaevola,¹ with the first broad account of early Roman history;² Gellius devoted no less than fifteen books to the period from the origins of Rome to the Gallic invasion. He may well, indiscriminately, have incorporated material from sources of greatly varying type and greatly varying historical value; at least in the work of Gellius, both versions of King Tarquin's campaign against Gabii (the conquest, Livy I 53, 4—54, 10, and the war ending with the battle of Regillus, Livy II 19, 1—20, 3) must have been accepted as genuine. But Gellius may well have had a predecessor in Fabius Pictor. Writing in Greek under the influence of Hellenistic historians, Fabius can, at any rate, be held responsible for the acceptance and the embellishment of the pro-Tusculan version ascribed to Ti. Coruncanius. In an attempt »to provide flesh and blood to an otherwise emaciated fact»³ he inserted in the story of

¹ WERNER, *op.cit.*, 41.

² WERNER, *ibid.*

³ OGILVIE, *op.cit.*, 205.

Tarquin's conquest of Gabii two episodes from Herodotus (III 154 and V 92, 6).¹ Thereby Ti. Coruncanus' amendment of the historical records assumed a different character; its original purpose was obscured, and consequently it was accepted more or less unaltered by posterity.

¹ OGILVIE, *ibid.*, SCHACHERMAYR, *op.cit.*, cols. 2353, 2384.

CONTRIBUTIONS TO LATIN MORPHOLOGY

Iiro Kajanto

I. DEVAS CORNISCAS: DATIVE PLURAL AND GENITIVE SINGULAR OF A-STEMS

A boundary-marker, found in Rome's Trastevere, bears the following brief inscription (CIL I² 975 = VI 96 cf. 30691 = DESSAU 2986 = DEGRASSI, Inscr. Lat. reipubl. 69):

DEVAS
CORNISCAS
SACRVM

The stone is today lost, but the copies made of the inscription are reliable.¹ The form of the letters, as well as the characteristic form *devas* for *divas*, proves that the inscription is from the republican period. *Devas Corniscas* is an obvious reference to the divinities recorded by Festus/Paulus, p. 56, *Corniscarum divarum locus erat trans Tiberim cornicibus dicatus, quod < in > Iunonis tutela esse putabantur.*

The inscription and the passage from Festus/Paulus have given rise to two statements. The first is that since *devas Corniscas* must be a plural, it can only represent the dative; and hence there exists an otherwise unknown dative plural of *a*-stems in *-as*.² Another example of the same form is seen in the inscription, ANABESTAS, cut on a column found on the Palatine (CIL I² 969 = VI 21 = DESSAU 2984 = DEGRASSI 43).³ The second statement asserts that *Corniscae* were deified *cornices*.⁴

¹ Bibliography in CIL VI 96.

² A. HEHL, *Die Formen der lateinischen ersten Deklination in den Inschriften* (diss., Tübingen 1912) 46; F. SOMMER, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre* (Heidelberg 1948) 332/3; LEUMANN—HOFMANN—SZANTYR, *Lateinische Grammatik* 1, 281 (München 1963).

³ Cf. G. WISSOWA, s.v. Anabestae, *RE* 1,2015; STEUDING, s.v. Anabestas, *Roscher's Myth. Lexicon* 1,329.

⁴ E.g. *RE* 4,1633, s.v. Corniscae; K. LATTE, *Römische Religionsgeschichte* (München 1960) 139.

Both statements are challengable. To take *devas Corniscas* for a dative plural leads to difficulties. This explanation presupposes a dative plural of *a*-stems in **-ais*, postulated for the primitive Italic. The form is preserved in Oscan,¹ but in Latin it developed to *-eis* so early that no examples of *-ais* are found in Latin documents. Nevertheless the dative *-as* is usually derived from **-ais* as an analogical phenomenon to the dative singular $-\bar{a} < -\bar{a}i$, amply documented in archaic inscriptions.² This does not bear closer scrutiny, however. The dative singular $-\bar{a}$ was the Sandhi form of $-\bar{a}i$,³ whereas the supposed termination **-ais*, probably $< *-\bar{a}is$, must have had a short diphthong since all long diphthongs shorten before a consonant.⁴ There is no parallel for a development $\bar{a} < \bar{a}i$. It does not help the matter to take *-as* for a Praenestian form as ERNOUT does,⁵ because $\bar{a} < \bar{a}i$ was likewise unparalleled in Praenestian Latin. ERNOUT's argument that *-ais* had here preserved the long diphthong on the analogy of the other cases with the doublets $-\bar{a} / -\bar{a}i$ is untenable. A few scholars think that $-\bar{a}s$ represents an old Indo-European locative plural in $-\bar{a}s(u)$,⁶ but this is equally improbable; the locative plural $-\bar{a}su$ has not been documented in Italic. Again, since *devas Corniscas* cannot be a locative, one would have to postulate a locative functioning as a dative proper and this is not very probable.⁷

Moreover, these explanations have one weakness in common: they do not explain why a primitive or dialectic form should be found on a Roman boundary-stone in a not too remote past.

SOMMER has tried to overcome these difficulties by suggesting that DEVAS CORNISCAS was a cutters' mistake for DEVAIS CORNISCAIS. One manuscript gives the form DÉVAS. SOMMER holds that this may represent an omitted »I» which later was inserted into the wrong place.⁸ It is improbable, however, that both words should have been written incorrectly, only the

¹ R. V. PLANTA, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte* (Strassburg 1897) 2,99.

² MOMMSEN, sub CIL I¹ 814; F. RITSCHL, *Opuscula Philologica IV* (Leipzig 1878) 290; PLANTA, *op. cit.* (fn 1) 100; A. ERNOUT, »Le parler de Préneste d'après les inscriptions», *Mém. sociét. linguist. Paris XIII* (1905/6) 324; LEUMANN—HOFMANN—SZANTYR, *op. cit.* (fn 2, p. 67) 281.

³ F. SOLMSEN, »Zur Geschichte des Dativs in den indogerm. Sprachen», *Zeitschr. f. Vergl. Sprachforsch.* 44 (1911) 204 f.

⁴ SOMMER, *op. cit.* (fn 2, p. 67) § 84.

⁵ *Op. cit.* (fn 2) 324, accepted, e.g., by L. R. PALMER, *The Latin Language* (London 1954) 61.

⁶ J. SCHMIDT, *Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra* (Weimar 1889) 50; SOMMER, *op. cit.* (fn 2, p. 67) 332 f.

⁷ Cf. E. HERMANN, »Kleine Beiträge zur lateinischen Deklination», *Göttinger Nachrichten* 1919, 220.

⁸ *Kritische Erläuterungen zur lateinischen Laut- und Formenlehre* (Heidelberg 1914) 102 f.

first corrected, and the corrected letter put in the wrong place.¹ E was probably only a variant of the letter E.

Anabestas (CIL I ² 969) is far too uncertain to serve as another example of a dative plural in *-as*. The word was cut on »columella ex lapide Albano», and dug out on the Palatine together with No. 970 *Marspiter*, No. 971 *Remureine*, and DESSAU 61, elogium of *Fert[o]r Resius*. The form of the letters suggests the first century A.D.² LOMMATZSCH, ad No. 971, argued that all these tituli were imitations of antiquity and not genuine, while DEGRASSI, Inscr. Lat. reipubl. 447, thinks that they may have been copies of the original ones which for some reason had become unserviceable. However that may be, the divine names recorded in them are somewhat puzzling. *Anabestas* and *Remureine* are not found elsewhere, while *Marspiter* is well-known. Furthermore, the grammatical form of the names is not at all self-evident. It is reasonable to suppose that *Anabestas*, *Marspiter*, and *Remureine* were all in the same case. Now *Marspiter* is very probably a nominative, for Priscianus 6,39 records a genitive *Marspiteris*. It is thus probable that the name, like *Diespiter*, a similar formation, was declined in the normal way. A divine name cut in the nominative on a column which does not bear other writing is enigmatical, but we do not know the whys and wherefores of the stone. *Remureine* is also probably a nominative since it is unlikely to find the vulgar dative/genitive *-n(a)e* on an official Roman stone of that period. The conclusion is thus forced on us that *Anabestas* is a nominative.

Since it is unlikely that *-as* was a dative plural, another interpretation suggests that it must have been a genitive singular.³ Three objections can certainly be raised against this interpretation: first of all, *sacrum* normally required a dative in votive inscriptions; secondly, no examples of a genitive in *-as* have so far been found in inscriptions; and thirdly, Festus/Paulus explicitly states that *Corniscae divae* were a group of deities. I shall discuss all these objections in turn.

In votive inscriptions *sacrum* denoted an object »consecrated to» a divinity, and the name of the deity was naturally in the dative, e.g. *Hercolei sacrom* CIL I ² 607 (ara), *Iovei sacr(um)* 688 (ara), and *Menerva(i) sacru* 365 (lamina aenea). Among the considerable number of tituli sacri in CIL VI there is only one example of *sacrum* with a genitive, 101 *sacrum deum dearum | voto*

¹ Cf. HERMANN, *op. cit.* (fn 7, p. 68) 221.

² LOMMATZSCH, ad No. 971.

³ Cf. B. MAURENBRECHER, *Philologus* 1895, 623 fn 3; HERMANN, *op. cit.* (fn 7, p. 68) 220/21.

suscepto dedicavit | *C. Paetius Rufus* (tabella marmorea). It would thus be warrantable to regard *devas Corniscas* as a dative plural. But there is one point which has not been given sufficient attention: the inscription was found on a boundary-stone, not on a votive offering and the stone was evidently used to mark the sacred enclosure of the deity.¹ Many divinities were not honoured with a temple, but instead a small area, perhaps with an altar, was consecrated to them. Such a place was usually called *sacellum*, cf. Gell. 7, 12 *sacellum est locus parvus deo sacratus cum ara*, and Festus/Paulus p. 319 *sacella dicuntur loca dis sacrata sine tecto*. The term *locus* or *lucus sacer* was used in a similar sense and a number of stones with *locus sacer* (CIL VI 823. 31071), *locun sanctum sacrum* 822, *locu sacru* 31072, have been found in Rome. The name of the divinity was naturally set in the genitive, cf. CIL VI 114 *lucus sacer deae Satrianae*.² The word *sacrum* was also used in the same sense, cf. Plaut. *Curc.* 471 *apud Cloacinae sacrum*. That this was an »enclosure«, not a temple, is evident from Plin. *nat.* 15, 119 *in eo loco, qui nunc signa Veneris Cluacinae habet*. A close parallel to *devas Corniscas sacrum* is CIL VI 30986a (basis quadrata marmorea) *Nympharum sacrum*. | *M. Pompusidius Pudens et Lolliia Primigenia fecerunt* | *k(alendis) Septembr. Tertullo et Sacerdote cos.* (= A.D. 100) *et eum* | *diem feriarum instituerunt omnibus annis*. Since *feriae* were constituted, *sacrum* probably denoted an enclosure, not a single votive offering.³ A few inscriptions also record the fencing of a sacred enclosure, DESSAU 5428 *m[ag.] et flamin(es) Montan(or)um montis Oppi* — — *sacellum claudend(um)* — — *coeraverunt*; cf. 5427. All this makes it possible to explain *devas Corniscas sacrum* as the sacred enclosure of *Diva Cornisca*.

The second objection is more weighty. Although examples of a genitive in *-as* are found in Livius Andronicus, Naevius, Ennius, etc.,⁴ and although *paterfamilias* survived in Classical Latin, the only unequivocal example from epigraphy is an occasional *familias*, CIL I² 582, 12.⁵ All the proper names of the *a*-declension had a genitive *-ai* from the earliest times; one may count 18 genitives in *-ai*, and not a single one in *-as*, among the inscriptions dated to the period before 200 B.C. (CIL I² 1—580). *Devas Corniscas sacrum* cannot be

¹ This was pointed out by WISSOWA, *Roscher's Myth. Lexicon* 1,930: »offenbar zur Begrenzung des Areals dieser Gottheiten»; cf. also E. DE RUGGIERO, *Diz. epigr. ant. Rom.* II 1225; S. M. SAVAGE, *Mem. Amer. Acad. Rome* XVII (1940) 40.

² This was the family deity of the *gens Satria*, RE 2A, 188 (ZWICKER).

³ For *feriae privatae*, cf. WISSOWA, *Religion u. Kultus der Römer* 2 (München 1912) 433 f.

⁴ SOMMER, *op. cit.* (fn 2, p. 67) 325; F. NEUE—C. WAGENER, *Formenlehre der lateinischen Sprache* I³ (Leipzig 1902) 9/16.

⁵ HEHL, *op. cit.* (fn 2, p. 67) 7. *Coera pocolo* CIL I² 442 is more likely a mistake for *Coerai* than for *Coeras*.

very old, as is shown by the form *sacrum* for the more archaic *sacrom*.¹ Yet the nature of the monument helps us to meet this objection. The official language was notoriously more tenacious of archaic forms than the common speech, and the inscription on a boundary-stone marking the enclosure of a divinity of the State Cult was no doubt an official document. Another factor may have been the desire to show clearly that the case was a genitive. *Corniscai*, which at this period represented both the genitive and the dative singular, would have been taken for a dative in connection with *sacrum*. This would have confused the meaning — »a votive offering to Cornisca» instead of »the sacred enclosure of Cornisca».

A reconsideration of the passage from Festus/Paulus is also requisite. His statement that the *locus*, i.e. *sacrum* or *sacellum*, of *Corniscae divae*, was found *trans Tiberim* was right, but there is a considerable difference between Festus/Paulus and our inscription in that the latter records only one *diva Cornisca*. Since the inscription is an authentic contemporaneous document, whereas the literary reference, originally taken from Flaccus (Augustan age), is from the excerpts of Paulus (8th century), the inscription should be given priority.

In my opinion, the etymology of *Cornisca* from *cornix*, though generally accepted,² is wrong, and the plural form found in Festus/Paulus was due to this erroneous identification. Many scholars quote in support of the etymology the following votive inscription from Rome, cut on a small pedestal (CIL I² 976 = VI 30858 = DESSAU 2987 = DEGRASSI 70):

CORONICEI
T. TERENTIVIS L.C.L. DONOM
MERETO DEDET

This is explained as *Cornici*, with an anaptyxis.³ Anaptyxis was, however, extremely rare in Latin in the combination RN.⁴ Moreover, if *Cornisca* really was the name of deified *cornix*, why should a votive offering be consecrated to a *cornix*? Surely this would have seemed ludicrous. *Coronicei* (with a nominative **Coronix*?) must be put down as an unidentifiable divinity. The formative

¹ CIL I² 1—580 (»vetustissima») has four examples of *sacrom*, not a single one of *sacrum*. On the other hand, *donum/donu* gives 8 examples among the »vetustissima», *donom/dono* 18.

² Cf. A. WALDE—J. B. HOFMANN, Lateinisches etymologisches Wörterbuch³ s.v. *cornix*: *Cornisca* < * *cornic-sca*.

³ CH. HÜLSEN, »Miscellanea epigrafica», *Römische Mitteilungen* 1895, 64/5; LATTE, *op. cit.* (fn 4, p. 67) 139.

⁴ A. W. GROOT, Die Anaptyxe im Lateinischen (in: *Forschungen zur griech. u. lat. Grammatik*, edited by P. KRETSCHMER and W. KROLL, 6. Heft) 83.

-usco / *-isco* was found in Osco-Umbrian in ethnics and place-names,¹ e.g. *Falisci*, *Volsci*, and *Pollusca*, *Graviscæ*. It is possible that *Cornisca* is comparable to these and similar names which are found in ancient Italy. I dare not pronounce anything about the etymology of its stem. The derivation suggested by Festus/Paulus has no more value than most ancient etymologies. But since he (or Flaccus) thought that *Cornisca* denoted a deified *cornix*, and since *cornices* usually appeared in a group, he posited an erroneous plural form *Corniscaæ*. The cult of *Cornisca* had probably vanished long before the antiquarians of the Augustan age began to take an interest in ancient divinities.

In summation, the above analyses suggest the following revisions of current notions:

- a. There was no dative plural of *a*-stems in *-as* in Latin
- b. There were no *divæ Corniscaæ*, only *diva Cornisca*
- c. The etymology of *Cornisca* as from *cornix* is probably erroneous.

2. IVNO REGINA MATRONA: NOMINATIVE PLURAL OF A-STEMS

In Pisaurum (modern Pesaro) has been found a number of votive inscriptions (CIL I² 368—81 = DESSAU 2970—83 = DEGRASSI 13—26) which probably date to 184 B.C., the period of its foundation as a Roman colony.² One of the most debated linguistic problems concerning these inscriptions is the alleged nominative plural *matrona*, CIL I² 378:

IVNONE REG
MATRONA
PISAVRESE
DONO DEDROT

and 379:

MATRE
MATVTA
DONO DEDRO
MATRONA
M' CVRIA
POLA LIVIA
DEDA

¹ V. PLANTA, *op. cit.* (fn I, p. 68) 37. 73/4.

² See DEGRASSI, *Inscr. Lat. reipubl.* I pp. 46/7.

In general the word *matrona* is explained as *matronā(s)*,¹ but opinions differ as to its origin. Some argue that it was a relic of the original termination of the nominative plural of *a*-stems, *-ās*, which had been replaced by *-ai* so early that no examples of it can otherwise be found in Latin.² Others hold that it was an Umbrian feature, since in Osco-Umbrian the nominative plural of *a*-stems had retained the original ending *-as*.³

Objections can be raised against both these interpretations. Although the authority of DEVOTO is on the side of the Umbrian interpretation, it is probably wrong. Is it conceivable that Latin colonists, drawn from among the peasants and poorer classes of Rome⁴ and having just arrived in a remote country, had learned so much of the Umbrian language so as to assimilate a case ending? Latin and Osco-Umbrian were mutually unintelligible as is shown by the fact that the Romans needed interpreters to understand Oscan⁵ and naturally also Umbrian. In more general terms, although the Italic dialects may have left traces upon some phonetic peculiarities found in republican inscriptions, it is improbable that the morphological structure of Latin had suffered the influence of Osco-Umbrian. Morphemes were precisely the last things to be borrowed from another language. DEVOTO, who stresses the influence of the substrata upon Latin, has gone too far in the hunt of dialecticisms. The one morphological peculiarity upon which DEVOTO lays much weight, the nominative plural of *o*-stems in *-s* — *libertis, magistreis, hisce ministris*, etc.⁶ — was demonstrably due to the influence of the Latin third declension.⁷

The other alternative, according to which *-as* was a relic of the archaic ending, is likewise very improbable. In contrast to the genitive singular, no certain traces of the termination *-as* have so far been found in the nominative plural. Two passages from the atellanae of Pomponius (Sullan age) are usually cited as literary examples of the termination but on closer scrutiny both are

¹ SOMMER, *op. cit.* (fn 2, p. 67) 329; LEUMANN—HOFMANN—SZANTYR, *op. cit.* (fn 2, p. 67) 1,276.

² K. MEISTER, »Altes Vulgärlatein«, *Indog. Forsch.* XXVI (1909) 82/9; B. GEROLA, »Il nominativo plurale in *-as* nel latino e il plurale romanzo«, *Göteborgs högskolas årsskrift* LVI (1950) 328.

³ G. DEVOTO, »Contributo alla teoria del sostrato osco-umbro«, *Rev. ling. rom.* IX (1933) 233; *Storia della lingua di Roma* (Bologna 1940) 198; V. PISANI, *Grammatica latina*² (Torino 1952) § 320.

⁴ MEISTER, *op. cit.* (fn 2) 76.

⁵ Cf. L. R. PALMER, *The Latin Language* (London 1954) 7, and Liv. 10, 20,8 *gnarosque Oescae linguae exploratum quod agatur mittit* (scil. the Roman general).

⁶ *Storia* (fn 3) 192/3.

⁷ F. SOLMSEN, »Der Infinitiv Praesentis Activi u. die i-Diphthonge usw.«, *Indog. Forsch.* IV (1894) 248.

found unreliable. *Quot laetitiaſ insperatas modo mi inrepsere in sinum*, *Comic. Rom. Fragm.* 141 = Non. Marcell. 500, 32, *laetitiaſ insperatas* no doubt contains the subject, but it is unnecessary to explain it as an archaic nominative plural or even to attribute it to the influence of Oscan². It is much more natural to analyze the sentence as »a contaminated construction in which the first element is an accusative of exclamation.»³ The other example, *Comic. Rom. Fragm.* 151 = Non. Marcell. 84, 1, is uncertain from the point of view of textual criticism. The manuscripts of Nonius give the passage in the form, *ego quaero quod edim has quaerunt quos cacent contrarius est*. This is manifestly corrupt, and L. MÜLLER reads the passage thus: *ego quaero quod edim; heisce quaerunt quod cacent: contrariust*.⁴ Although *has* was restored by W. LINDSAY — *ego quaero quod comedim, has quaerunt quod cacent: contrariumst*⁵ — the reading *has* is probably wrong. The verb *cacare* has an obscene meaning here, documented in another atellana, Novius 6 (in *Comic. Rom. Fragm.*) *quod editis nihil est; si vultis quod cacetis copias*, and explained by a Pompeian inscription, CIL X 8145 *hanc ego | cacavi*, written below a big penis formed from stone, and by Priap. 69 *aestimato | quot pondo est tibi mentulam cacandum*. The expression *cacare* = *mentulam cacare* suggested the vice of *paedicatio*, which was normally practiced between male persons. This justifies the substitution of *heisce* or *his* (Ribbeck, *Comic. Rom. Fragm.*) for *has*.⁶ It is thus improbable that Pomponius had any genuine nominative plural in *-as*. The first examples of a nominative plural in *-as* begin to appear in epigraphy towards the middle of the first century B.C., CIL I² 2685 (Minturnae) *hasc(e) mag(istras) V(eneri?) d(onum) d(ederunt)*, and 2520, a magical tablet from Rome, lines 5 ff. *tradas illunc | feбри quartanae tertianae cottidianae, | quas cum illo luctent*, etc. The inscriptions from Minturnae date from 90—50 B.C., while 2520 is prior to ca. 40 B.C. It was only during the Empire, and especially in its later period, that *-as* became more common.⁷ The above makes it unlikely that its origin and generalization could be attributed to the survival of archaic forms in the Vulgar language and/or to the influence of the Italic dialects.⁸

¹ E. LÖFSTEDT, *Syntactica* 2 (Lund 1933) 333.

² PISANI, *op. cit.* (fn 3, p. 73) § 320.

³ PALMER, *op. cit.* (fn 5, p. 68) 150.

⁴ Teubner, 1888.

⁵ Teubner, 1903.

⁶ LÖFSTEDT, *op. cit.* (fn 1) 333 fn 3 defends the reading *has* also on the ground that a feminine subject is natural in a play called *Prostibulum*, but *prostibulum* denoted a male prostitute, too.

⁷ LÖFSTEDT, *op. cit.* (fn. 1) 329 ff.; HEHL, *op. cit.* (fn 2, p. 67) 37.

⁸ For the latter theory, cf. LÖFSTEDT, *op. cit.* (fn 1) 334, and SOMMER, *Kritische Erläute-*

One further difficulty handicaps the interpretation of *matrona* as *matronā(s)*: the alleged loss of *s* after a long vowel. This is unlikely, since *s* usually vanished only in the termination *-ōs*.¹ If the current explanation of *matrona* were correct, two unusual linguistic phenomena should be found in the same word: a nominative plural in *-as*, whether archaic or adopted from Umbrian, and the loss of final *s* after a long vowel.

Because of these difficulties, other explanations have been suggested. According to ERNOUT, the correct termination of the nominative plural in *-āi* had been shortened here similar to the termination of the dative singular, *-ā(i)*.² However, PETERSEN has pointed out that *-ā* can be the Sandhi form only of the dative singular, not of the nominative plural, as *-ā(i)* is traceable to the Indo-European, whereas the nominative plural *-ai* came into being only in Latin.³ To this one could add that if ERNOUT's explanation were correct, we should have more examples of a nominative plural in *-ā(i)* than the two cases from Pisaurum; dative singulars terminating in *-a* were common throughout archaic epigraphy. The interpretation proposed by PETERSEN is unfortunately no more convincing: the inherited doublets of the dative singular, *-a* and *-ai* (*-ae*) »brachten eine feste Assoziation der beiden Formen hervor, so dass auch als Nominativ pl. sich gelegentlich *matronā* neben gewöhnlichen *matronae* einstellen konnte.« He admits that case syncretism unlikely befalls two cases so opposite in meaning as dative singular and nominative plural, but he argues that *matronā* is explicable as »analogische Lautübertragung«, the passing of a single sound to an area where it originally did not belong.⁴ The theory is very improbable since no parallel cases from Latin can be cited.⁵ PETERSEN offers in support of his argument the fact that *matronā* was found as a nominative plural precisely in North Umbria where the dative singular in *-ā* was common. The statement is unfounded; dative singulars in *-ā* were so evenly distributed that no particular frequency can be established for North Umbria.⁶

rungen (fn 8, p. 68) 102. Criticism of the theories in LEUMANN—HOFMANN—SZANTYR, *Lateinische Grammatik* 2,30 f. (1965).

¹ Cf. CAROLA PROSKAUER, *Das auslautende -s auf den lateinischen Inschriften* (diss., Strassburg 1909).

² *Op. cit.* (fn 2, p. 68) 324.

³ »Der lateinische Nominativ Pluralis MATRONA«, *Zeitschr. f. vergl. Sprachforsch.* 65 (1938) 256.

⁴ *Op. cit.* (fn 3) 256 f.

⁵ PETERSEN, p. 257, quotes the anecdote of Vespasian, who replied to Florus' correction of *plostra* by *plaustra* by calling him Flaurus, but the anecdote is irrelevant here: Flaurus is an example of hyperurbanism.

⁶ HEHL, *op. cit.* (fn 2, p. 67) 29/30.

Since all the attempts to explain *matrona* as a nominative plural have proved unsatisfactory, it is only left to consider it as a form of the singular. As far as I know, no previous scholar has discovered this very obvious solution.

In CIL I² 378 *matrona* is probably an epithet of *Iuno Regina*. Although *Matrona* is not found as an epithet of *Iuno Regina* elsewhere in Latin epigraphy, two passages from Servius reveal that it must have been one, ad Aen. 59 *Cui vincla iugalia curae: quia est Curitis, est Matrona, est Regina*; ad Aen. 8, 84 *Maxima Iuno: variae sunt eius potestates, ut Curitis, Lucina, Matrona, Regina*. Horace also refers to *Matrona Iuno*: *carm.* 3, 4, 59. Notice that in the passages from Servius, *Matrona* and *Regina* were juxtaposed. Hence it is probable that *Iuno Regina* had likewise been called *Iuno Regina Matrona* although only one epigraphical example has come down to us. The form is naturally the dative singular. The dedicators were recorded in the third line — the inhabitants of Pisaurum. Votive inscriptions dedicated by a community were not rare, cf. CIL I² 39 *Diuvei Ardeates*, 391 *Aninus vecus (= vicus) Valetudne donum dant*, 2218 *Seixomniaci Leucitici Polates*, etc. *Pisaurese* stands for *Pisaurenses*. Here we face a difficulty: how do we explain the fact that *Pisaurese* has lost the final *s* after a long vowel, while this explanation was rejected in *matrona*? Although there are sporadic examples of the loss of final *s* after a long vowel, e.g. CIL I² 2442 *Q. A. Aidicio Q.f., T. Rebinio Q.f. aidile moltatico*, where *aidile* should be *aidiles*, the cases are too few to be due to a phonetic law; they are probably cutters' mistakes, etc. Although this explanation could be urged here, too, it is unnecessary. Excellent photographs of the votive stones of Pisaurum have recently been published by DEGRASSI,¹ and No. 17 = CIL I² 378 shows that the stone is broken on the right. On the first line the last letters have vanished and after RE there are possibly »vestigia litterae G». On the second line the space between the final A and the fracture is too wide for any letters to have vanished. On the third line the final E comes so close to the broken margin that an S may well have been lost. This line should thus be written *Pisaure(n)se[s]*.

In CIL I² 379 it is the last word, DEDA, which is of crucial importance. The word was formerly explained as a verbal form, *deda(nt)*,² but this is quite impossible. The verb *dedere* is not found in votive inscriptions. Moreover, why should a verb of dedication be in the subjunctive? It is not very probable, either, that DEDA was the name of the third dedicator.³ Women could not

¹ *Inscriptiones Latinae liberae rei publicae. Imagines* (Berlin 1965).

² RITSCHL, *op. cit.* (fn 2, p. 68) 407.

³ MEISTER, *op. cit.* (fn 2, p. 73) 72.

bear a single cognomen in early republican times, and by its form DEDA cannot be a gentilicium. The right explanation of the word is due to F. BÜCHLER. He saw that *deda* was the same as *dida*, a baby-word signifying »nipple of breast», and also »nurse». ¹ It is the latter meaning which is obvious here. If *deda* denotes »nurse», *matrona* cannot be a plural since nurses were not included in the category of *matronae*. The word *matrona* belongs to *M.' Curia*, and both appellatives, *matrona* and *deda*, were set in a chiasmus. ²

The results of the above analyses may be summed up as follows:

- a. There are no certain examples of a nominative plural in *-ās* prior to the middle of the first century B.C.
- b. *Iuno Regina Matrona* is documented as an object of cult in Pisaurum.

¹ In his comment on CIL I² 379, p. 407; cf. also V. PISANI, *Testi latini arcaici e volgari* (Torino 1950) A 27, p. 19. *Dida* was a rare word, cf. *Thes. l. Lat.* V: 1, 1014. — H. KRAHE, »Zu CIL. I² 379», *Indog. Forsch.* 55 (1937), 121/2, argued that *deda* was an Illyrian word but since the change *e < i* was a common one in the republican Vulgar Latin (in the votive inscriptions from Pisaurum, CIL I² 368 *Apolenei* = *Apolinei*, 373 *No[v]esede(bus)* = *Novesedib(us)*, 377 *Tetio(s)* = *Titio(s)*), it is much more natural to equate *deda* with the Latin *dida*.

² This was pointed out by KRAHE, *op. cit.* (fn 1).

EPISTULA SARAPAMMONIS P.S.I. 1412
PARTICULA AUCTA

Heikki Koskeniemi

Perscrutantibus Florentiae in Instituto papyrologico, quod a HIERONYMO VITELLI nomen ducit, viris doctis copiam chartarum nondum editarum nuper emersit frustulum, quod partem epistulae in volumine XIV Papyrorum Societatis Italianae¹ ordinali numero 1412 publici iuris factae agnoverunt. Quam papyrum cum quondam primus examinavissem edendamque curavissem,² vir doctissimus VITTORIO BARTOLETTI — cuius obitu praematurum nunc gravi luctu affecti dolemus — qua erat comitate, mihi particulam novam misit, ut si vellem corpori epistulae editione facta reddendam curarem.

Frustulum ad corpus epistulae praecedens optime quadrat eademque manu in eo scriptor sine dubio idem, qui superiores lineas exaraverat, de iisdem fere rebus referre pergit. Quae hoc modo adduntur, epistulam septem vel octo lineis ampliolem reddunt. Cum enim e linea 16 antea nihil nisi verba *ταῦτα γὰρ* habuerimus, nunc textus inde usque ad l. 23 extenditur. Nihilo minus epistula etiam parte restituta mutila remanet initio uniuscuiusque lineae novae deficiente. Ab altera parte frustulum, quo suppletur epistula, amplius quidem est praeberetque forsitan plures lineas conscriptas, quarum vestigia etiam nunc in imagine partim videmus, nisi detractae essent de charta fibrae superiores secundum scripturam currentes, quarum naturam horrentium seque charta exsolventium etiam nunc imago in margine sinistra superioris partis ostendit.

Epistula Sarapammonis inter ceteras sescentas eiusdem fere generis hoc eminet, quod in extera terra scripta dataque in Aegyptum pervenit. Oxyrhynchi repertam mentio Antiochiae in linea 8/9 facta a viro peregrinante in Syria conscriptam esse ostendit. Mater Sarapammonis Oxyrhynchi habitat

¹ Papii greci e latini, vol. XIV a cura di V. BARTOLETTI, Firenze 1957.

² Aegyptus 33 1953 322—324, Milano 1954. Quae hic quaeque in volumine P.S.I. XIV p. 117—118 de charta textu aliis rebus commemorata sunt, non est cur hic repetam.

una cum Didyma, de qua parum apparet, quis sit. Patris mentio in l. 18 ita fit, ut eum cum feminis non esse suspicemur. Epistulam quidem habemus eius generis, quae inter homines eiusdem familiae mitti solent.

Cum de certamine agat Sarapammon idemque pecunias haud parvas domum mittat, eum athletae artem factitantem peregre circumvehi conieci. Quod a viris doctis probatum postea v.d. LUIGI MORETTI porro ita explicavit, ut Sarapammonem Olympionicam faciat.¹ Qua in re praecipuo argumento nititur duobus locis, qui in papyris Oxyrhynchi excavatis reperiuntur et in quibus Aurelius Sarapammon quidam Olympionices (P.S.I. 456 [a. 276/282^p]: *Ἀνθηλίου Σαραπάμμωνος Ὀλυμπιονίκου πα[ραδόξου κτλ.]*) vel periodonices (P. Oxy. 1643² [a. 298^p]: [*Ἀνθηλ(ιος) Σαραπ]άμμων ὁ καὶ [Δ]ίδυμος — — — πα[ερι]οδονίκης κράτιστος*) vocatur. Credit nunc MORETTI Sarapammonem nostrum eundem esse atque hunc, cuius nomen in his locis papyrorum occurrit, quod eiusdem nominis sit, quod eodem fere tempore, saeculo III post Chr. n. (quod ad papyrus P.S.I. 1412 attinet, tamen scripturae natura sola tempus, quo conscripta sit, testante) et in eadem civitate Oxyrhynchitarum vixerit, denique quod peregre certaminibus interfuerit. Quin etiam genus certaminis, de quo in epistula narrat Sarapammon, coniectura assecutus eum ad pulverem Olympiorum Antiochensium colligendum properantem facit.

Mea sententia nihil obstat, quominus duos locos P.S.I. 456 et P. Oxy. 1643 ad unum atque eundem Sarapammonem spectare cogitemus, ab Olympionica periodonicam factum. Immo veri simile est non duos athletas eiusdem nominis summam gloriam in arte sua assecutos tam angusto temporis spatio eodem loco exstitisse, sed de uno agi. Sed ut paratus sim ad hanc rationem probandam, ita cautus fuerim, cum de Sarapammone ut ita dixerim tertio (P.S.I. 1412) agitur.

Antequam decidimus, fueritne Sarapammon noster Olympionices an non, aliquae res nobis observandae sunt. In papyro nostra nihil legimus nisi:]παμμων ολυμπι. [.]δια [μου μ]ητρι. Lacunas, quibus deformata est charta, MORETTI ita supplendas esse coniecit: [Σαρα]πάμμων ὀλυμπιο[ν(ίκης) τῆ ἰ]δία [μου μ]ητρι. Primum igitur nomen proprium matris in epistula legi non

¹ L. MORETTI, Note egittologiche, I. Nota a P.S.I. 1412, Aegyptus 38 1958 199—203. De quibusdam rebus palaeographicis se virum d. V. BARTOLETTI litterarum commercio consuluisse narrat.

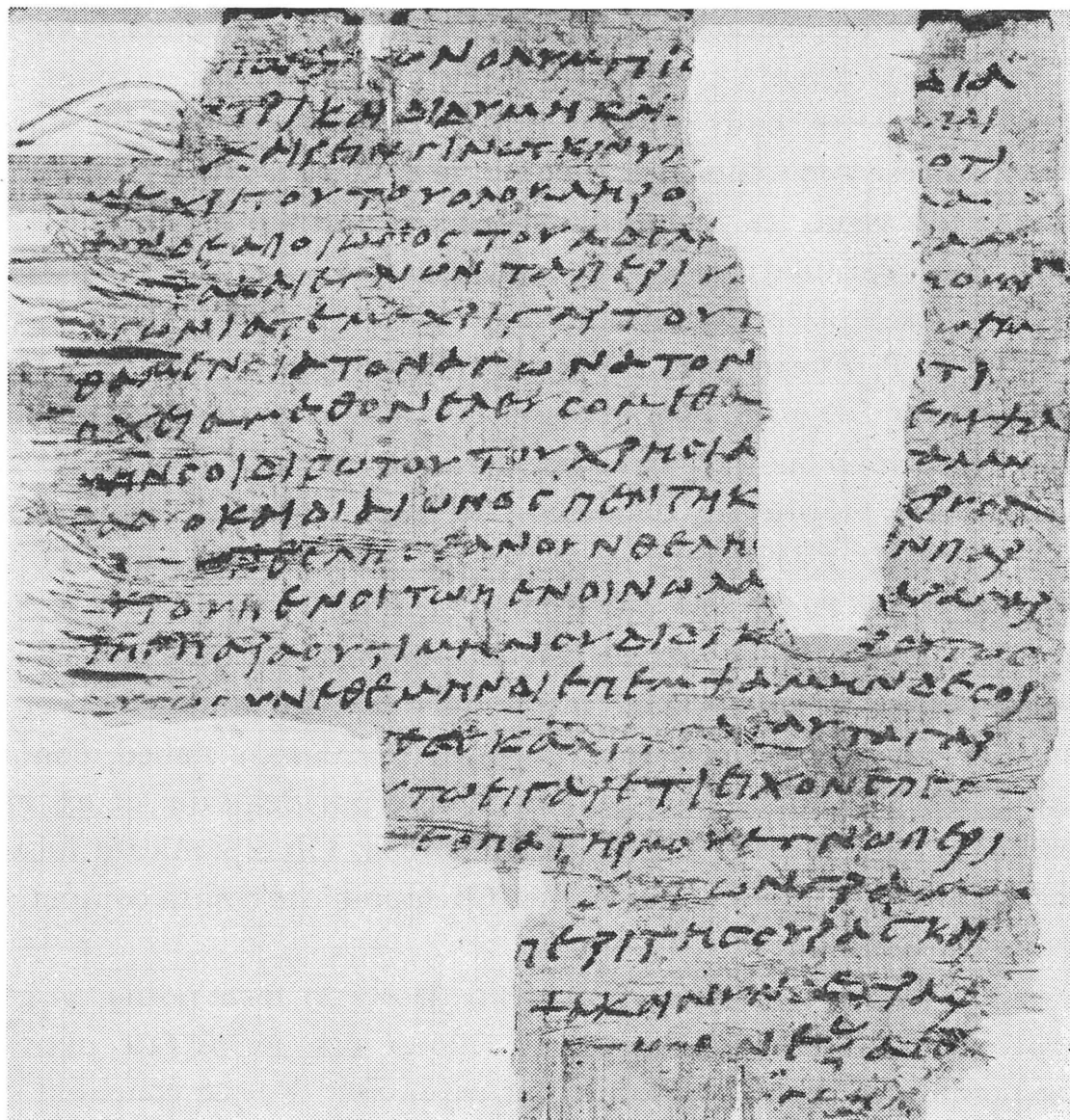
² Haec papyrus mandatum est Sarapammonis ad hominem quendam missum praebetque in extrema charta verba manu ipsius negotium deferentis scripta. Si igitur epistulam nostram P.S.I. 1412 integram haberemus, etsi manu aliena conscriptam tamen secundum consuetudinem manu propria Sarapammonis conclusam, haec duo documenta inter se comparando haud dubie rem diiudicarem.

vult. Quod rarius est, sed non inusitatum. Deinde, quod maioris momenti est, Sarapammonem se ipsum Olympionicam epistulae praescripsisse putat. Tamen notandum est veteres, cum privatas litteras dabant, suo nomini statum ac dignitatem adicere non solitos esse. Quod ut in epistulis publicis a magistratibus missis vulgo usu venit, ita privato litterarum commercio alienissimum est. In maxima copia epistularum privatarum, quantum percurrere potui, non amplius duo exempla mihi innotuerunt, scilicet P. Lond. III 982 (p. 242) [saec. IV^p] et P. Fouad I 80 [IV^p]. Sed illa, in qua legimus [τῷ δ]εσπότη μου καὶ πατρῶνι Ἐρμίνῳ [στρ]ατεύοντι Ἀπόλλων ναολέκτης χαίρειν, a tironem iuvene patrono militari data est caditque epistula ultra genus litterarum familiarium proprie sic dictarum. At haec epistula, verbis κυρία μου μητρὶ καὶ ἀδελφοῖς Ἐὐδαίμων ὁ ἱατρός εἶ πρόαττειν incipiens ab eruditissimo homine conscripta eademque admodum peculiaris nobis alterum exemplum praebet. Praeter has binas litteras privatas, in quibus is qui epistulam dat in praescripto semet ipsum tironem medicumve indicat, nullas repperi neque vero multas eiusdem generis reperiri posse persuasum habeo, confirmarique potius his exceptionibus regulam crediderim. Sequitur ut ex epistula nostra P.S.I. 1412 vix erui possit Sarapammonem Olympionicam fuisse. Itaque si caute lacunam supplebimus, nomen Olympionicae contra consuetudinem repugnans excludemus.

Sed maior vis argumentorum viri docti MORETTI forte posita est in rebus extra epistulam evidentibus. Mirum ei videtur una in civitate plures viros eiusdem nominis palmas in certaminibus captavisse. Itaque concludit de uno agi. Qua in re mea sententia non necesse est eum sequi. Si quo loco quidam viri palmas in certaminibus acceperunt, fieri solet ut ibidem pluribus hac via clarum fieri placeat. Itaque athletarum numerum parvum Oxyrhynchi credere necesse non est. Ab altera parte nomen ipsum Sarapammonis admodum commune Oxyrhynchi fuisse papyri ibi repertae docent. Praesertim cum non sit arte fixum temporis spatium quo conscripta sit P.S.I. 1412 (saec. II—III!), vix iure infitiamur alterum Sarapammonem Oxyrhynchi fuisse posse, quamvis non Olympionicam, at tamen athletam satis strenuum.

His adversariis criticis prolatis negare haudquaquam volui Sarapammonem nostrum Olympionicam fuisse posse. Tamen propter quaedam mea sententia ei rei obstantia id non temere credendum sed rem potius ad incertum revocandam censi.

Quae supra proposui, etiam sine augmento novae particulae nostrae aestimari possunt. Ceterum novum fragmentum chartae non multum lucis ad vitae



condicionem Sarapammonis illustrandam profert. Quaedam res indicantur, de quibus patrem Sarapammonis certiore fieri interest (l. 18—20). Insuper de Syra l. 20 loquitur, femina sine dubio aliqua originis Syrae, sive nomen appellativum sive proprium esse volumus, quod de rebus Syriacis adiectivum Συριακός occurrit. Si verba πεμ]φθέντων γραμ[μάτων cum sententia, cuius ὁ πατήρ subiectum est, ut videtur, cohaerent, novum enuntiatum media in l. 20 verbis *Περὶ τῆς Σύρας* incipiens habemus, quo Sarapammon vim verbis addit declarans, quid Syrae fieri veli. In l. 22 ἀνεξασθ [pro infinitivo futuri intellegere possumus littera *a* ante -σθαι posita non obstante, quod iam aetate Lagidarum in sermone vulgari formae in -ασθαι et -εσθαι desinentes confunduntur.¹ Hoc

¹ Vide E. MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri der Ptolemäerzeit I*: 2² p. 164.

verbo, quod in genere medio vim ferendi vel patiendi habet, Sarapammon suos (vel suas) cohortatur, ut Syram ($\alpha\upsilon\tau\eta\varsigma$), quae ei cordi est, patienter ferant. Imaginari possumus Sarapammonem non solum certamina sed etiam alias res in Syria gessisse. Sed haec iam arbitraria atque incertissima.

In novis lineis Sarapammon tertium se pecunias misisse dicit. Cui hi decem aurei commissi sint, non liquet nomine in lacuna latente. Omnes pecunias a se missas accurate enumerat, ut sui rationem excipiendi habeant. Ion frater qui epistulam Sarapammoni ab Aegypto portaverat (l. 5) cum quinquaginta aureis ab eo datis domum rediturus est. Sotam, per quem duo talenta transiguntur, potius trapezitam fingimus, apud quem depositae hae maiores pecuniae in natura, ut dicunt, accipi possunt. Verba $\pi\alpha\rho\prime\ \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\iota$ l. 13/14 igitur ad Sotam pertinere censeo, qui non ut Ion in itinere esse dicitur.¹ Quamquam Ion vix frater proprie vocatur ita, ut consanguineus fuerit Sarapammonis, non est cur eum negotiatorem faciamus. Minorem pecuniam apportans praesentem matri Sarapammonis facile numerare potuit. De duobus talentis autem et Sarapammoni et matri maior quaestio fuit, ubi et quo modo accipiantur.

— — —

In textu novae particulae constituendo VITTORIO BARTOLETTI, vir chartarum legendarum peritissimus, mihi amice subvenit lectiones quas proposueram ad papyrum conferendo et examinando. Pro quo auxilio gratias ei debitas solum apud alios confiteri dolori est.

Textus

Oxyrhynchus

(cm 13 × 12)

Saec. II—III^p

[Σαρα]πάμμων Ὀλυμπιά[δι τῆ ἰ]δία
 [μου μ]ητροὶ καὶ Διδύμη καλ[.]. πλῆ-
 στα χαίρειν. Γινώσκιν ὑμ[ᾶς θέλω] ὅτι
 μέχρι τούτου ὀλόκληρο[ς εἰμι. ἔ]λα-
 5 βον δὲ ἀπὸ Ἰωνος τοῦ ἀδελφ[οῦ γ]ράμ-
 ματα καὶ ἔγνων τὰ περὶ ὑμ[ῶν. μ]ὴ οὔν
 ἀγωνιάτε. μέχρι γὰρ τούτ[ου οὔ]πω ἤλ-
 θαμεν διὰ τὸν ἀγῶνα τὸν [ἐν Ἀ]ντι-
 οχείᾳ, μεθ' ὃν ἐλευσόμεθα. [διεπ]εμψά-

¹ Aliter cogitat editor P.S.I. XIV p. 118.

10 μην σοι δι(ὰ) Σώτου τοῦ χρησίου[. . . .] τάλαν-
 τα δύο καὶ διὰ Ἰωνος πεντήκ[οντα] χρυσᾶ.
 ἐὰν οὖν θέλης {ἐὰν οὖν θέλης} [ἔστ]ιν παρ'
 αὐτοῦ ἢ ἐν σίτῳ ἢ ἐν οἴνῳ λα[βεῖν· π]αρά γὰρ
 τῆν παρά σου τιμὴν σου διδιδί κα[ὶ γὰρ] οὕτως
 15 αὐτῷ συνεθέμην. διεπεμψάμην δέ σοι
 [διὰ]ν δέκα χρυσᾶ. ταῦτα γὰρ
 [ἔδωκα α]ὐτῷ. εἰ γὰρ ἔτι εἶχον ἐπεμ-
 [ψάμην . . .].ε. ὁ πατήρ μου ἔγνω περὶ
 [. . . .] διὰ τῶν πεμ]φθέντων γραμ-
 20 [μάτων.]. περὶ τῆς Σύρας καὶ
 [πρότερον ἔγρα]ψα καὶ νῦν δὲ γράφω[
 [ὅτι] αὐ]τῆς ἀνέξασθ[.]
 [.] [σηπ]

— — —

1. ολυμπιο[et ολυμπιω[aequè possibilia praeter ολυμπια[2. 1. πλεῖστα
 3. 1. Γινώσκειν 14. 1. bis σοι; 1. sive διδοῖ (= διδοῖ) sive δίδει (= δίδει)
 18. ἐκεῖ]σε? 21. γράφω ultima littera incertissima 22. ο vel θ, post quod sive
 vestigia litterae sive spatium vacuum relictum

VERSIO

Sarapammon Olympiadi matri et Didymae — — — salutem plurimam
 dicit. Certiores vos facio me adhuc salvum esse. Litteris per Ionem acceptis
 res vestras comperi. Ne sollicitae fueritis! Adhuc non advenimus propter cer-
 tamen Antiochense, post quod veniemus. Per Sotam — — — duo talenta tibi
 misi itemque per Ionem quinquaginta aureos. Si vis, aut in grano aut in vino
 apud illum accipies. Quanti apud te constant, dabit; sic enim inter nos con-
 venit. Per — — — decem aureos misi, quos ei mandavi. Si quid amplius ha-
 bebam (ad vos?) misi. Pater meus litteris missis certior factus est — — —.
 De Syra iam antea scripsi et nunc scribo — — —

INDEBTEDNESS TO HECATAEUS IN HERODOTUS II 70—73

S a a r a L i l j a

In the course of an investigation, which I shall publish in the near future, into the style and syntax of the earliest Greek prose fragments, the question arose as to whether chapters 70, 71 and 73 in Book II of Herodotus can be regarded as real quotations from Hecataeus.

We have ancient testimony on the matter: Porphyrius cites an earlier grammarian Polio, who says that Herodotus took II 70, 71 and 73 from Hecataeus *κατὰ λέξιν*, which expression is, however, moderated by *βραχεία παραποιήσας* (Eusebius, *Praep. ev.* X 3). »Dies begründet den Zweifeln Neuerer gegenüber H. DIELS»,¹ whose famous article »Herodot und Hekataios» was published in 1887 (*Hermes* 22, 411—444). In 1924, this subject was discussed at some length by Hermann FRÄNKEL in his article »Eine Stileigenheit der frühgriechischen Literatur». ² FRÄNKEL's view that the three passages in question are »kaum veränderte, wörtliche Entlehnung» from Hecataeus (p. 88) has been endorsed by SNELL and by POHLENZ.³ LEGRAND, too, speaks in connection with those passages of »purs et simples emprunts» (Introd. to Book II of Herodotus, p. 23), and LESKY in his *History of Greek Literature* says that in them »we seem to catch very clearly the tone of Hecataeus' simple, flowing narrative» (p. 220).

JACOBY, in his *RE* article on Hecataeus published in 1912, ascribes to the style what Hermogenes says of the relationship between Hecataeus and Herodotus — *Ἐκαταῖος ὁ Μιλήσιος παρ' οὗ δὴ μάλιστα ὠφέληται ὁ Ἡρόδοτος* (*II. ἰδ.*, p. 411, 12 ff. RABE) — but understands that Porphyrius is thinking rather of »sachliche Abhängigkeit» (*RE* VII, cols. 2675 f.). Nor are Herodotus

¹ The quotation is from SCHMID, *Gesch. d. griech. Lit.* I: 2, p. 628, n. 2; one of the doubters is STEIN (Introd. to his edition of Herodotus, 5th ed., p. XL, n. 3).

² This article (in *Nachrichten v. d. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen*, Phil.-Hist. Kl., 1924, 63—127) will be meant in subsequent references to FRÄNKEL; but see also his *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums*, New York 1951, pp. 446 f.

³ SNELL, »Bericht über Herodot», *Jahresbericht ü. d. Fortschr. d. klass. Altertumswissenschaft* 220, 1929, 1—36, esp. 21 f.; POHLENZ, *Herodot: der erste Geschichtschreiber des Abendlandes*, Leipzig 1937, p. 51.

II 70, 71 and 73 printed as quotations proper in JACOBY's *FGrHist* I A 1 (fr. 324 b), the second edition of which was published as late as 1957. Of those that do not believe that Herodotus took anything word for word from his predecessor, we may mention MYRES, who writes: »There is no reason to suppose either that he had not read Hecataeus, or that he copied from him».¹

FRÄNKEL makes some acute observations on the style of Herodotus II 70, 71 and 73 and comes to the conclusion that these passages are from Hecataeus. But he admits that one important point has been left out of consideration: »Eine eigene Untersuchung über das Vorkommen der einzelnen Besonderheiten bei Herodot habe ich allerdings nicht angestellt» (p. 87, n. 4). For other purposes, I have studied all nine books of Herodotus from a stylistic point of view² and in this I have tried to look out for those characteristics that FRÄNKEL considers to be genuinely Hecataean. Only a few details out of many, to illustrate each characteristic, can be dealt with in this paper, for a minute discussion of the subject would call for an independent investigation — and much more space.

While the possibility of Hecataeus' influence is present throughout Book II of Herodotus as well as in large parts of Books III and IV, the later books, apart from a few mostly short geographical descriptions, supply us with more trustworthy specimens of Herodotus' own style. In Book I, where Hecataeus should perhaps be taken into consideration as a possible source in more passages than is usually done, it may be that we meet Herodotus' style in its earliest phase.³ Further, an important point is that the »normal» style of Herodotus is by no means uniformly homogeneous, for certain stylistic features may be due to the requirements of certain contexts. To take an example, not only are we to distinguish narrative from geographical and ethnological description, but also, among the narratives, accounts of battles, let us say, from simple storytelling. Or, to take another example, in speeches and dialogue some particular device of style may serve to characterize the speaker or speakers.

FRÄNKEL first deals with Herodotus II 70, its opening sentence excluded, and the latter part of II 73, from *πρωτον τῆς σύρονης ὧν πλάσσειν* onward.

¹ MYRES, *Herodotus: Father of History*, Oxford 1953, p. 7.

² This was done, for purposes of comparison, in connection with my above-mentioned study of the earliest Greek prose writers, including Hecataeus, whose style, then, is familiar to me.

³ As is well known, there are still greatly conflicting views as to the gradual development of Herodotus' work.

In these technical descriptions of crocodile-hunting and of the phoenix-bird's manner of enclosing his father in myrrh, he calls attention in the first place to the unnecessary use of pronouns and the superfluous repetition of nouns (pp. 87—89).

As for the repetition of nouns, those examples that FRÄNKEL cites from Hecataeus, οὔρεα . . . ἐπὶ δὲ τοῖσιν οὔρεσιν (fr. 291) and ἔστι νῆσος . . . ἔστι δὲ ἡ νῆσος (fr. 305),¹ are not strictly parallel. In these cases, where a preceding principal clause is followed by another principal clause introduced by δέ, instead of by a dependent relative clause, the repetition serves as an additional connective, but in Herodotus II 70 and 73 we do not find any instance of this kind of repetition. Elsewhere in Herodotus there are a great many instances of the repetition of a noun as an additional connective, most of which occur in geographical descriptions, so that the influence of Hecataeus must be taken into account.² It seems that in his later books Herodotus prefers the paratactic type of sentence structure without the repetition of a noun, such as ἐς τὴν νῆσον . . . ἡ δὲ ἐστι (IX 51),³ but only a thorough investigation could give more definite results on this matter.

Though most of the instances in Herodotus of the repetition of a noun as an additional connective occur in geographical descriptions, there are enough others. For instance, in I 31 Solon tells Croesus how Cleobis and Biton, the second happiest men, εἴλκον τὴν ἄμαξαν, ἐπὶ τῆς ἀμάξης δέ σφι ὠχέετο ἡ μήτηρ, and in I 108 we are told of Astyages' vision, how he dreamt that there grew from his daughter a vine, φῦναι ἄμπελον, τὴν δὲ ἄμπελον ἐπισχεῖν τὴν Ἀσίην πᾶσαν. These two examples from the first book illustrate the fact that Herodotus often employs the repetition of a noun to make his subject more impressive or solemn, especially when he is narrating a vision or a miracle or the like. In another typical example from Book I, where the Pythian priestess repeats with emphasis τρία γὰρ ἔτεα . . . ὕστερον τοῖσι ἔτεσι τούτοισι (I 91), the repetition does not serve as a connective. Such is the case also in VIII 65, where we are told of the miracle that Dicaeus and Demaratus saw: ἰδεῖν δὲ κονιορτόν . . . ἀποθωμάζειν τέ σφεας τὸν κονιορτόν and, after a few words, καὶ πρόκατε φωνῆς ἀκούειν, καὶ οἱ φαίνεσθαι τὴν φωνὴν εἶναι . . .⁴ In the later books of Herodotus

¹ A further example from Hecataeus is οὔρεα· ἐν δὲ τοῖσιν οὔρεσι (fr. 292 a); see JACOBY, *FGrHist* I A 1.

² Note that the above examples from Hecataeus are geographical, too.

³ A few lines further on, the noun is repeated (νῆσος δέ), but then follows again οὐνομα δέ οἱ.

⁴ The narrative use of καὶ in the latter citation is another trait to be noted — whether archaic or popular, compare *infra*, p. 90.

we find considerably fewer instances of this device, one probable reason being that there are fewer similar passages in them.¹

Let us now have a closer look at Herodotus II 70 and 73, where the repetition of a noun, as has been pointed out, never occurs as an additional connective and which certainly are not such solemn passages as have been dealt with in the previous paragraph. In the two instances that we find in II 70, *ἐς μέσον τὸν ποταμόν . . . ἐπὶ τοῦ χεῖλεος τοῦ ποταμοῦ* and *ἐπακούσας δὲ τῆς φωνῆς . . . ἴεται κατὰ τὴν φωνήν*, the repetition serves to make the description of the crocodile-hunting more clear and precise; in II 73 first *ὄρον* and then *πατήρ* are repeated several times each,² but then the technical manoeuvre in this chapter is more complicated.

Does Herodotus employ repetition for the sake of clearness in those books that are not suspected — or are suspected only slightly — of being influenced by Hecataeus? The difficulty lies in the fact that in his later books very few passages can be compared with II 70 and 73. Here are two examples from the last book: Masistius' armour is described with the words *ἐντὸς θώρηκα . . . κατύπερθε δὲ τοῦ θώρηκος*, and then follows *τύπτοντες δὲ ἐς τὸν θώρηκα* (IX 22); after the battle of Plataea one of the sights to be seen among the Persian corpses was *γνάθος καὶ τὸ ἄνω τῆς γνάθου*³ (IX 83). As for the first book, FRÄNKEL points out that there is no repetition of nouns in I 9, which is a passage comparable to II 70 and 73 (pp. 88 f.). I do not find that this passage, where in direct speech Candaules gives Gyges detailed instructions which will enable him to see unobserved the beauty of the queen, is quite parallel. But if we examine the technical description in I 179 of the building of the wall of Babylon, we shall find the use of repeated »leitwords«, the first being *πλίνθος* and the second one *τείχος*: *ἐπλίνθουον . . . ἐλκύσαντες δὲ πλίνθους ἱκανὰς . . . διὰ τριήκοντα δόμων πλίνθου . . . αὐτὸ τὸ τεῖχος . . . ἐπάνω δὲ τοῦ τείχεος . . . πέριξ τοῦ τείχεος*.⁴

There is another point which connects Herodotus I 179 with II 70. In the latter passage there is an instance of the unnecessary use of pronouns in *ἔχων δέλφακα ζώην ταύτην τύπτει*, and in I 179 *ἐλκύσαντες δὲ πλίνθους ἱκανὰς ὥπτησαν*

¹ One of the more conspicuous instances of repetition in Book VII happens to occur in a geographical description: *τοὺς ποταμοὺς τούτους καὶ πρὸς τοῖσι ποταμοῖσι τούτοισι* (129).

² FRÄNKEL appropriately calls a word which is repeated at short intervals a »Leitwort«.

³ This is the MSS' reading; MACAN suggests *γνάθος κατὰ τὸ ἄνω [τῆς γνάθου]*, but the repetition is here natural for the sake of clearness; for the possible *κατά* see STEIN, ad.loc. (in the text he has *καί*).

⁴ At the end of this passage there is one further instance of repetition: *οἰκήματα . . . τὸ μέσον δὲ τῶν οἰκημάτων*.

αὐτάς has the same superfluous addition of a pronoun as object. Such use of pronouns serves to make a technical account more accurate,¹ thus corresponding to the repetition of nouns in similar passages. Another example, from II 73, is *κοιλήναντα τὸ ὦδόν . . . ἐς αὐτὸ ἐντιθέναι*. In fact, *κατασπάσαντες τὰς πεντηκοντέρους ἐσθόμενοι τέκνα κτλ.* (I 164) seems to represent the normal style of Herodotus; *ἐξαρχάσαντα . . . δέλτον . . . γράφειν ἐς αὐτήν* (VIII 135) occurs in a solemn context, where Mys is writing down the words of an oracle.

FRÄNKEL points out that in Herodotus II 70 and 73 the whole is constructed of remarkably small and independent items (p. 88). There is no great difference in this respect between these passages and the account in I 179 of the building of the wall of Babylon. But the geographical description in the latter part of I 179 gives a striking example of the »Hecataean« manner of connecting tiny units loosely together: *ἔστι δὲ ἄλλη πόλις . . . Ἴς οὖνομα αὐτῆς. ἔνθα ἔστι πταμὸς οὐ μέγας. Ἴς καὶ τῷ ποταμῷ τὸ οὖνομα. ἐσβάλλει δὲ οὗτος ἐς τὸν Εὐφράτην ποταμὸν τὸ ῥέεθρον. οὗτος ὦν ὁ Ἴς ποταμὸς κτλ.*² When dealing with the problem of Herodotean sources, PEARSON writes in connection with Hecataeus: »No fragments relating to Babylonia are preserved, so that this region must be excluded entirely from the discussion.»³ Does Herodotus I 179 possibly bear witness to the direct influence of Hecataeus? It can be said for the present that the construction out of small units,⁴ together with the superfluous use of nouns and pronouns, seems to point to that direction.

FRÄNKEL says that in Herodotus I 9, which represents the author's normal style, there is »kein einziger Fall von einem ohne Not gesetzten anaphorischen Pronomen« (p. 88) and, on the other hand, that one of the characteristics of Herodotus is »die ausgiebige Verwendung der vor- und rückweisenden Pronomina« (p. 91). In my opinion there is here a certain inconsistency. I fully understand that when he compares Hecataeus' style with contemporary Attic vases (p. 89, n. 6), FRÄNKEL has in mind the minute description of details, and that the abundant occurrence in Herodotus of forward and backward pointing pronouns serves »den Zusammenhang unbedingt sinnfällig zu machen« (p. 91), but actually the latter use of pronouns seems to me as unnecessary as that

¹ Compare *πλήσαντες πᾶν τὸ πλοῖον τοῦτο ἀπιῖσι*, in I 194, where *τοῦτο* is the MSS' reading; an especially illustrative example is *ἀμαξίδας . . . καταδέοντες* in III 113.

² In the excluded part of this last sentence the repetition of *θρόμβους ἀσφάλτου . . . ἄσφαλτος* is in particular to be noted.

³ PEARSON, *Early Ionian Historians*, Oxford 1939, p. 76.

⁴ Among other passages in which the whole is composed of small items we may mention the description of the Pontic tree (IV 23) and that of bringing up asphalt, salt and oil (VI 119).

found in those pieces which are suspected of Hecataeus' influence. I should think that both these kinds of the superfluous use of pronouns originated in a common stylistic prototype, whether it be defined as belonging to popular speech¹ or as being an archaic feature.² Another thing, then, is that this archaic or popular characteristic may have been consciously developed by Herodotus for artistic purposes.

In Herodotus II 70 there is one further instance of pronouns unnecessarily added: *τοῦτο δὲ ποιήσας . . . μὴ ποιήσας δὲ τοῦτο*. The repetition of pronoun is here accompanied by the repetition of the participle in the negative; these are, moreover, arranged chiasmically. We find a similar instance in I 126, in Cyrus' speech to the Persians, where both a participle and its object, this time an infinitive, are repeated: *βουλομένοισι μὲν ἐμέο πείθεσθαι . . . μὴ βουλομένοισι δὲ ἐμέο πείθεσθαι*. Repetition serves a rhetorical purpose here, and likewise in VIII 60, where Themistocles' passionate appeal to Eurybiades culminates in the words *οἰκότα μὲν νῦν βουλευομένοισι ἀνθρώποισι . . . μὴ δὲ οἰκότα βουλευομένοισι*.³

Next, FRÄNKEL makes a very interesting observation: in Herodotus II 70 the dragging ashore of the crocodile is described by using two different aspects of this action, i.e. first the durative *οἱ δὲ ἔλκουσι* and immediately thereafter, in a frequentative *ἐπεάν* clause, the effective *ἐπεάν δὲ ἐξέλκυσθῆ ἔς γῆν*, instead of the simple *οἱ δὲ ἐξέλκουσι ἔς γῆν*, and in II 73 we find the same variation of the aspect of an action in *πειροᾶσθαι αὐτὸ* (sc. the egg of myrrh) *φορέοντα, ἐπεάν δὲ ἀποπειροθῆ*. FRÄNKEL says that this is a construction »wie Herodot sie wohl nicht kennt» (p. 89). I have found only one exact parallel in Herodotus: *καιομένων δὲ τῶν ἱρῶν τύπτονται πάντες, ἐπεάν δὲ ἀποτύψωνται* (II 40). But there is a more or less similar instance of this phenomenon also in IV 71, which describes the Scythians' manner of burying their kings: *οἱ δὲ σφι ἔπονται ἔς τοὺς πρότερον ἦλθον. ἐπεάν δὲ πάντας περιέλθωσι*.⁴ This latter example resembles those *ἐπεάν* clauses that express

¹ So it is at least from the point of view of modern languages, but »volkstümlich» is, as FRÄNKEL remarks, »ein sehr vieldeutiges Wort» (p. 92, n. 1); for the narrative use of *καί* see *supra*, p. 87, n. 4.

² FRÄNKEL calls attention to the archaic mode of omitting the subject in the *ἐπεάν* clause which opens the description of crocodile-hunting in II 70 (p. 89, n. 2); a parallel is *ἐπεάν θύσῃ* in II 47.

³ Neither of these examples is accentuated by chiasmus, but compare *ἡσυχίην μὴ ἄγειν, ὡς ἄγοντι μὲν οἱ ἡσυχίην* in VIII 108, where Eurybiades' opinion is presented in indirect speech.

⁴ In IV 61, on the other hand, *καὶ οὕτω βοῦς τε ἑωυτὸν ἐξέψει* forms a parenthesis, the narrative proper being taken up with *ἐπεάν δὲ ἐνηθῆ τὰ κρέα*.

a result reached after several successive phases of the activity, such as in II 87, after a detailed description of the second-best method of embalming, *ἐπεὰν δὲ ταῦτα ποιήσωσι*, and in II 96, which deals with boat-building, *ναυπηγεύμενοι τρόπον τοιόνδε . . . ἐπεὰν δὲ τῷ τρόπῳ τούτῳ ναυπηγήσονται*.

Since one of the above citations is from an ethnological passage in Book IV and all the others from technical descriptions in Book II, it is tempting to assume that the change of the aspect of an action in frequentative *ἐπεὰν* clauses comes from Hecataeus, and FRÄNKEL takes this for granted. However, neither such variation of aspect nor a single *ἐπεὰν* clause is found in those fragments of Hecataeus that are preserved, nor is there any instance of the *ἐπεὰν* connection we are dealing with in the other early prose fragments. Only once do we find *ἐπήν* in the Athenian Pherecydes, but this clause is not frequentative: *Ἥλιος . . . δίδωσιν αὐτῶι (sc. Heracles) τὸ δέπας τὸ χρύσειον, ὃ αὐτὸν ἐφόρει . . . ἐπήν δύνῃ κτλ.* (*FGrHist* 3 fr. 18).¹ The difficulty lies in the fact that the fragments of the earliest prose writers are too scanty to allow any convincing conclusions.

It is interesting to note that by far the greatest number of instances of *ἐπεὰν* in frequentative clauses (48 in 104 pages) are found in Book II of Herodotus,² Book IV coming next (36 instances in 95 pages), and the third, a long way behind, being Book III (11 instances in 90 pages); at the other end stand the last two books, which never use the frequentative *ἐπεὰν*.³ Books II and IV of Herodotus, then, form a special group as regards their exceptionally frequent use of *ἐπεὰν* in frequentative clauses in general, and, in particular, in those *ἐπεὰν* clauses that indicate the shift from one aspect of an action to another. It is, of course, possible that this hints at the influence of Hecataeus, though in the extant fragments there is no parallel of either phenomenon. Or should we rather formulate, as in the case of the superfluous use of pronouns, that we may have to do with a characteristic of popular speech or with an archaic feature? A thorough investigation into the history, in prose and poetry, of *ἐπεὰν* (= *ἐπήν*, etc.) might help us to solve this problem.⁴

¹ The Athenian Pherecydes has also *ἐπεί* three times, but it occurs relatively more often in the Syrian Pherecydes, who has *ἐπεί* twice and *ἐπειδή* once; Acusilaus and Heraclitus never use this conjunction in any form.

² The numbers of pages are those of the *Bibliotheca Teubneriana* edition; the occurrences of *ἐπεὰν* are from POWELL, *A Lexicon to Herodotus*, Cambridge 1938.

³ In the sense 'as soon as', on the other hand, *ἐπεὰν* does occur in Books VIII (4 times) and IX (twice), but never in Book II.

⁴ An important point is, of course, that the *ἐπεὰν* connection in question naturally belongs to such descriptions of local customs and processes as abound in the very books II and IV.

In this connection I want to touch upon a peculiarity in Herodotus II 70 which FRÄNKEL does not mention: when the crocodile is drawn ashore, we are told that the hunter κατ' ὦν ἔπλασε αὐτοῦ τοὺς ὀφθαλμούς. KÜHNER and GERTH point out that a tmesis of this type, where ὦν (= οῦν) separates prefix and stem of compound verbs which are in the aorist of habitual action, is most often preceded by an ἐπεάν clause (II: 1, p. 537); such is the case in our passage, where ἐπεάν δὲ ἐξελκυσθῆ ἔς γῆν precedes it. By far the greatest number of instances (thirteen) of this tmesis, which is peculiar to Herodotus, occur in Book II,¹ next, but this time a long way behind, comes Book IV with its two instances, whereas in Books I, III and VII there is only one instance in each.

The fact that in Books III and VII tmesis of the type κατ' ὦν ἔπλασε occurs in a speech, possibly as a device for a special rhetorical effect,² seems to corroborate BECHTEL's view that this phenomenon originates in the usage of lyric poets (Die griech. Dialekte III, p. 265). But most of the other instances occur in prosaic technical descriptions and so rather support STEIN, who speaks of »Nachahmung eines populären Gebrauches» (ad I 194 of Herodotus); this is indicated also by the occurrence of this tmesis in Epicharmus,³ which further shows that it is not purely Ionic. On the other hand, κατ' οῦν ἔβαλεν in the *Frogs* of Aristophanes (1047) is no proof of popular speech, as is generally asserted, for it is Aeschylus who is here speaking mock-solemnly. As for the very frequent use of a tmesis of this type in Book II of Herodotus, ALY says cautiously: »Fast ist man geneigt, an den Mann zu denken, der materiell der Führer gerade durch das II. Buch war, an Hekataios.»⁴ Only it must be stressed, as above in the case of the special kind of ἐπεάν clauses, that there is no parallel in the fragments of Hecataeus, nor do we find any in the other fragments of the earliest Greek prose.

FRÄNKEL compares the connection *πειροᾶσθαι . . . ἐπεάν δὲ ἀποπειρηθῆ* in Herodotus II 73 with *ἐπιφοιτᾶ σφι . . . φοιτᾶν* found in the first part of that chapter (p. 89, n. 3) — he considers this first part to be genuinely Herodotean (p. 90). »Ähnlich, aber nicht gleichartig», says FRÄNKEL; I should specify that *ἐπιφοιτᾶ σφι* has an effective force, whereas *φοιτᾶν δὲ κτλ.*, which is added

¹ The occurrences are from POWELL's Herodotus lexicon.

² Is there any significance in the fact that both speeches are delivered by Persians (Darius in III 82 and Artabanus in VII 10)?

³ BECHTEL, too, points out that tmesis with the habitual aorist occurs in the Hippocratic corpus (*op.cit.*, pp. 266 f.), which for the most part represents the common everyday language.

⁴ ALY, *Volksmärchen, Sage und Novelle bei Herodot und seinen Zeitgenossen*, Göttingen 1921, p. 268.

parenthetically, indicates the action as a whole. In the same way, the firm resolution *τοῖσι ὧν Λακεδαιμονίοισι ἔδοξε αὐτοὺς ἀποκτεῖναι*, in IV 146, is followed by the parenthetical comment *κτείνουσι δὲ τοὺς ἂν κτείνωσι Λακεδαιμόνιοι νυκτός*. In VIII 38 we find the change from the effective *ἀπέκτειναν* to the durative *κτείνοντας* (a few lines further on), whereas *κτείνει . . . ἀποκτείνας δέ* in III 126 shows how difficult — and sometimes impossible — it can be to make a definite distinction between a simple verb and the corresponding prefixed one, as they are so frequently linked together by Herodotus.¹ I think that the author's conscious aiming at variation contributes to this interchange of verb and prefixed form.

The last-mentioned *κτείνει . . . ἀποκτείνας δέ* is an example of the repetition, frequent in Herodotus, in which a predicate verb is repeated by using the corresponding participle: *ἠράσθη . . . ἐρασθεῖς δὲ ἐνόμιζε . . . ταῦτα νομίζων* (I 8). This type of repetition is regarded as a device for connecting two sentences more firmly together, but it may arise partly from a desire to accentuate different aspects of a verbal action, also in cases where the participle is not prefixed. I shall take two examples out of many. In I 60 we are told that Pisistratus' enemies drove him out, *ἐξελάονυσί μιν*, the historic present directing attention to the initial stage of the action; after a parenthesis the narrative is taken up with *οἱ δὲ ἐξελάσαντες Πεισίστρατον*, where the aorist participle indicates that the final point was reached. The other example is from IX 92: *πίστιν τε καὶ ὄρκια ἐποιεῦντο . . . ταῦτα δὲ ποιήσαντες*.²

The distinction between different aspects of an action in Herodotus II 73 comes out clearly also in the variation of *φέρω* and *φορέω*, to which FRÄNKEL refers (p. 89, n. 4): the phoenix moulds an egg of myrrh *ὅσον τε δυνατός ἐστι φέρειν*, the effective aspect implying that the bird must be able to carry the egg to its destination (Egypt), whereas *φορέω* in the phrase *πειρᾶσθαι αὐτὸ φορέοντα* indicates the initial phase of carrying, i.e., lifting. Another instance of such variation is found in the story of the Indian ants³ (III 102): the durative *ἀναφορέουσι τὴν ψάμμον* is distinguished from the effective *ἢ δὲ ψάμμος ἢ ἀναφερομένη*.⁴ In this passage the possibility of Hecataeus' influence

¹ Here are some such combinations: *ἔσαπικνέεσθαι* — *ἀπικομένους* (I 1), *ἐξηρίθμεον* — *ἀριθμέοντες* (II 143; cf. VII 60), *ἀπεπνθάνετο* — *πνθόμενος* (III 154), *ἀπιόντας* — *ιόντες* (VI 34), *προσήσαν* — *ιοῦσι* (IX 100).

² I presuppose that both the historic present and the narrative imperfect here have an ingressive force; for some interesting observations on this so-far unsolved question, see KOLLER, »Praesens historicum und erzählendes Imperfekt», *Museum Helveticum* 8, 1951, 63—99.

³ Or marmots, or whatever animals are here meant by *μύρμηκες*.

⁴ All MSS have *ἀναφερομένη*, but they vary between *ἀναφορέουσι* and *ἀναφέρουσι*.

must be taken into account, but such is not the case in VI 61, a Lacedaemonian story of how Ariston married a third wife. Here we are told, in the popular fairy-tale style, how the nurse carried the child every day — *ἐφόρειε* — to the shrine of Helen, and how one day a woman appeared to her and asked her what she was bearing — *φέρει* — in her arms, the answer being *ὡς παιδίον φορέει*.¹

Let us once more return to the passage *πειρᾶσθαι . . . ἐπεὶ δὲ ἀποπειρηθῆ* (II 73), where attention is first directed to the test which is going on and then to the final point of activity. FRÄNKEL cites *ταριχεύουσι ἡμέρας ἑβδομήκοντα . . . ἐπεὶ δὲ παρέλθωσι αἱ ἑβδομήκοντα* from II 86 as a parallel and continues: »dagegen I 46,1, wo Hekataios nicht in Betracht kommt, *ἐπὶ δύο ἔτεα — μετὰ δέ* (ohne die umständliche Wiederholung).»² I have not found any other example in Herodotus of the repetition of a time definition in an *ἐπεὶ* clause,³ though those *ἐπεὶ* clauses in II 87 and 96 that have been dealt with (see *supra*, p. 91) are comparable. On the other hand, the detailed repetition of the type *ἐπὶ ἔτεα πέντε — ἕκτω δὲ ἔτει* (III 59) is common enough,⁴ another type being *δύο ἐτέων διεξελθόντων τρίτῳ ἔτει* (IV 42). And in VI 126, after *ἔς ἐξηκοστὴν ἡμέραν*, the time definition *ἐν ἐνιαυτῷ* is made more precise by means of the repetition *ἀπὸ τῆς ἐξηκοστῆς . . . ἡμέρης*.

One further point in Herodotus II 73 is picked out by FRÄNKEL: *πρῶτον, μετὰ δέ, οὕτω δὴ* describe the bird's gradual method of proceeding (p. 89). A striking parallel is found in the account of the most perfect manner of embalming (II 86): *πρῶτα μὲν, μετὰ δέ, ἔπειτα, ταῦτα δὲ ποιήσαντες*, and — after *ἐπεὶ δὲ παρέλθωσι αἱ ἑβδομήκοντα*, which was mentioned in the previous paragraph — *ἐνθεῦτεν*.⁵ Another illustrative example is from a geographical description in IV 100: *ἀποκλήεται ἡ Σκυθικὴ ὑπὸ πρῶτων Ἀγαθύρσων, μετὰ δέ — ἔπειτα δέ — τελευταίων δὲ Μελαγχλαίων*. In these passages the possibility of Hecataeus' influence is present, but the list in Book IX of the five great victories that Tisamenus helped the Spartans to

¹ Book I gives two further examples: *διαφορέει — φέρουσι* (88), *παραφορέεται — παραφέρουσι* (133).

² The quotation is from FRÄNKEL, p. 89, n. 5, which ends with »eine genaue Untersuchung habe ich nicht angestellt.»

³ True, we have noticed that Herodotus uses this conjunction infrequently in most of his books (see *supra*, p. 91).

⁴ Also in Book VII: *ἐπὶ τρία ἔτεα — τετάρτῳ δὲ ἔτει* (1).

⁵ After *ἐνθεῦτεν* note further *ποιεῦνται . . . ποιησάμενοι δέ* (for which see *supra*, p. 93); *ταῦτα δὲ ποιήσαντες* in this list corresponds to *ἐπεὶ δὲ ταῦτα ποιήσωσι* in II 87 (for which see *supra*, p. 91).

win shows that precision of this kind was not strange to Herodotus: *εἷς μὲν καὶ πρῶτος* (sc. *ἀγών*) — *ἐπὶ δέ* — *μετὰ δέ* — *ἐπὶ δέ* — *ὔστατος* (IX 35).

Lastly, FRÄNKEL makes some good observations on the description of the hippopotamus in Herodotus II 71 (p. 90). This piece does in fact deviate more conspicuously than II 70 and 73 from the normal Herodotean style. Only it must be added that a reliable comparison cannot be made, since all those passages in Herodotus where an animal is equally minutely described are suspected of being influenced by Hecataeus.¹ A striking parallel is the description of the ibis in II 76: *μέλαινα δεινῶς πᾶσα, σκέλεα δὲ φορέει γεράνου, πρόσωπον δὲ ἐς τὰ μάλιστα ἐπίγρυσον, μέγαθος ὅσον κρέξ*. This list of characteristics is made up of tiny items equivalent to those found in II 71; *φορέει* belongs, though not necessarily, to *πρόσωπον*, but no longer to *μέγαθος*. In II 71, on the other hand, I would rather connect both *οὐρὴν ἵππου καὶ φωνήν* and *μέγαθος* with *ἔχον* and consider *χαυλιόδοντας φαῖνον* to be parenthetical.²

It is time to draw conclusions and answer the question of whether Herodotus II 70, 71 and 73 can be regarded as direct quotations from Hecataeus. We have seen that most of the peculiarities that characterize these technical descriptions occur elsewhere in Herodotus but less frequently, and sometimes, as in the case of repetition, in especially solemn passages which have to do with visions, miracles and the like. Book II as a whole differs from the author's »normal» style, among other things in the frequent use of *ἐπεάν* clauses, some of which express a shift from one aspect of a verbal action to another, and in the frequent occurrence of tmesis of the type *κατ' ὄν ἐπλασε*. Unfortunately, these two characteristics never occur in those fragments by Hecataeus or by any other early prose writer that are preserved.

One or two exceptional features would not prove anything; the essential point is that in Herodotus II 70, 71 and 73 there are so many peculiarities within a small space. Another important thing is that we have ancient testimony on the matter. Of course, all ancient information is not reliable — in our case some doubts may arise from the fact that Eusebius cites Porphyrius, who cites Polio, of whom we know nothing — but since this testimony is supported by a number of stylistic peculiarities, we are more ready to believe it. What,

¹ POHLENZ points out that Herodotus himself is chiefly interested in animals only »weil sie für die Lebenshaltung des Menschen Bedeutung haben» (*op.cit.*, p. 51).

² Also *ὄπλαι βοός* is parenthetical; *ἔχον . . . μέγαθος* can be compared with *μύρμηκες μεγάθηα ἔχοντες* (III 102).

then, does *βραχέα παραποιήσας* mean? If it means that Herodotus skilfully moulded the joins in his own fashion,¹ we have the right to consider the technical descriptions themselves as quotations (*κατὰ λέξιν*) from Hecataeus. But *βραχέα παραποιήσας* may mean that Herodotus has also made some changes in Hecataeus' descriptions. Accordingly, it is safest not to regard them as word for word quotations, especially if one is dealing with an investigation of minute details of style, such as the order of words.

I am, however, optimistic enough to think that a very thorough stylistic analysis of the work of Herodotus, chiefly intended to illustrate the many different elements of the complete whole and their possible sources, might also throw more light upon this special question.

¹ His way of moulding the joins is very well characterized by FRÄNKEL (pp. 90—92).

DIE SCHRIFT VOM ERHABENEN UND IHR VERFASSER

Georg Luck

Die Schrift vom Erhabenen ist eines der wertvollsten Zeugnisse des antiken Kunstverständnisses. Neben Aristoteles' Dichtkunst, Horazens Brief an die Pisonen wird stets auch dieses »goldene Büchlein« seinen Platz behalten. Nach der Lektüre notiert der englische Historiker GIBBON in sein Tagebuch: »Das neunte Kapitel ist eins der schönsten Denkmäler des Altertums . . . Ich bin beinah un schlüssig, was schöner sei, Homers Götterkampf oder Longins an Terentianus gerichtete Worte zu diesem Thema.« Die Kühnheit der Konzeption, die Unabhängigkeit des Urteils, der Schwung der Darstellung, die Feinheit der Interpretation — alles verrät einen bedeutenden Kopf.

Umso lästiger ist die Unsicherheit in der Verfasserfrage, die schon über 150 Jahre herrscht. Es war BENJAMIN WEISKE, ein sonst fast vergessener Philologe, der 1809 den Longin edierte und ihm die Schrift vom Erhabenen absprach. Im Lauf des letzten Jahrhunderts wurde die Frage mehrmals aufgenommen und ausgiebig erörtert, z.B. von E. WINKLER (Diss. Halle 1870) und L. MARTENS (Diss. Bonn 1877). Beide erklären, Longin, der Neuplatoniker des 3. Jahrhunderts, könne unmöglich der Autor sein. MARTENS setzte die Schrift in die Zeit des Tiberius (*op. cit.*, p. 22—33). »Zwischen 20 und 50«, entschied WILAMOWITZ (Griech. Lesebuch, Bd. I, p. 378); »um 40«, meinte er dann anderswo (»Griech. Lit.« in: Kultur der Gegenwart, 3. Aufl., p. 223). Zu einem dieser Ansätze bekennen sich heute wohl die meisten Philologen; ja, es ist vor kurzem der Versuch gemacht worden, die geistige Umwelt des Verfassers innerhalb des 1. Jahrh. n. Chr. zu bestimmen. Ich möchte zu zeigen versuchen, dass alle diese Ueberlegungen in der Luft hängen und dass nichts uns berechtigt, die Schrift dem Neuplatoniker Longinos wegzunehmen. Dieser bedeutende Denker, der uns als Persönlichkeit gut fassbar ist, hat ein Recht darauf,

¹ Die Gedanken dieses Aufsatzes wurden im Dez. 1964 an der Univ. Innsbruck und im April 1966 an der Univ. Helsinki vorgetragen.

an die Stelle des schattenhaften Anonymus oder »Pseudo-Longinos« zu treten. Die Geschichte des Problems beweist, welchen Schaden das kritiklose Nachsprechen der von Autoritäten geäußerten Meinungen stiftet.

1899 erschien im *Hermes* ein Aufsatz von G. KAIBEL, der die Frage prüfte und zur Befriedigung der Zeitgenossen löste. In seiner überscharfsinnigen Abhandlung erklärte Kaibel, der Neuplatoniker Longinos, den er stark übertreibend als kleinlichen, langweiligen Pedanten, als Schulfuchs ohne Sinn für Poesie, ohne Empfindung für das Schöne hinstellte, könne unmöglich dieses »reizvolle und eigenartige, gedankenreiche und sprachgewaltige« Buch geschrieben haben. Das ist die bekannte, in solchen Untersuchungen beliebte Methode, durch die ein Autor X kräftig abgewertet und ein Text Y nicht minder kräftig aufgewertet wird, bis die Kluft zwischen beiden schier unüberbrückbar wird. Dass KAIBEL dem Philosophen Longinos, der ein origineller Denker und eine interessante Persönlichkeit war, durch seine harte und einseitige Beurteilung Unrecht getan hat, steht ausser Frage. Longinos, den man im Altertum (bewundernd, nicht sarkastisch) eine »wandelnde Bibliothek und ein lebendes Museum« genannt hat, genoss bei seinen Schülern und Freunden als Mensch und als Schriftsteller hohes Ansehen. Er wagte es, als Minister der Kaiserin Zenobia der römischen Macht zu trotzen und ging mutig in den Tod. Von den zahlreichen Büchern, die er verfasst hat, ist wenig auf uns gekommen, aber dieses wenige weist ihn als klugen, eigenwilligen, feinfühligem Kritiker und glänzenden Stilisten aus.

Leider — man muss schon sagen: leider — fand KAIBELS Aufsatz grosse Beachtung. Er verdunkelte fast ganz eine verdienstvolle, kurz zuvor in den *Wiener Studien* (1898) erschienene Arbeit von F. MARX, die auf Grund eines reichen Materials Longin als den Verfasser der Schrift zu bestätigen suchte und diese aus dem 1. Jahrh. wieder ins 3. Jahrh. n. Chr. setzte. In der Beurteilung seines Materials war MARX nicht immer glücklich, und KAIBEL konnte ihm sachliche und methodische Fehler nachweisen. WILAMOWITZ und NORDEN traten KAIBELS Ansicht bei, allerdings ohne wesentliche neue Gesichtspunkte beizufügen.

Dabei ist es geblieben. Niemand hat gewagt, der Autorität dieser Gelehrten zu widersprechen, und eine kritische Prüfung aller Prämissen, die zu dem so oft wiederholten Urteil führten, fehlt bis heute. Vor kurzem ist eine kommentierte Ausgabe der Schrift mit ausführlicher Einleitung erschienen (D. A. RUSSELL, Oxford U. P., 1964), fast gleichzeitig ausgewählte Interpretationen von WINFRIED BÜHLER (Göttingen, 1964). RUSSELL bemüht sich um die Frage der

Verfasserschaft. Er gibt sogar zu, dass gewichtige Gründe gegen die vorherrschende Meinung zu sprechen scheinen, aber er kann sich trotzdem nicht entschliessen, an ihr zu rütteln. Man gewinnt den Eindruck, dass der gewissenhafte englische Forscher sich dreht und windet, um das nicht auszusprechen, was er eigentlich aussprechen möchte und auf Grund seines Materials aussprechen müsste. Statt dessen fingiert er einen schattenhaften Verfasser L, den er von Longinos sorgfältig trennt. Eine wirklich überzeugende Darlegung des Problems findet man auch hier nicht, aber die wichtigsten Gesichtspunkte sind in der Einleitung berührt, und manches wird in dem sehr nützlichen und willkommenen Kommentar berührt. BÜHLER geht auf die Datierung und den Verfasser nicht ein, sondern scheint es für ausgemacht zu halten, dass die Schrift ins 1. Jahrh. n. Chr. gehört, das heisst, nicht von Longinos sein kann. Darin, dass sie dieser philologischen Grundfrage ausweicht, sehe ich eine Schwäche der sonst vorzüglichen Arbeit. Ohne weitere Begründung spricht jetzt H. GÄRTNER in seiner fördernden Besprechung der RUSSELLSchen Ausgabe (*Göttingische Gelehrte Anzeigen* 218, 1966, S. 42) von dem »fälschlich unter dem Namen 'Dionysios (oder) Longinos' überlieferten Traktat . . . , der jetzt allgemein nach sprachlichen und inhaltlichen Kriterien der frühen Kaiserzeit zugewiesen wird, ohne dass man einen Verfasser zu benennen wüsste.»

Ich glaube, es ist Zeit, die entscheidende Frage erneut zu stellen: Stammt die Schrift vom Erhabenen von Longinos oder nicht? Die Frage lässt sich lösen: 1. durch den Nachweis, dass kein Grund besteht, von der guten Ueberlieferung abzuweichen, die das Werk Longinos gibt; 2. durch eindeutige Entsprechungen zwischen der Schrift und andern, unter Longinos' Namen überlieferten Schriften, deren Echtheit unbestritten ist; 3. durch die Beziehungen zum Neuplatonismus. Diesen letzten Gesichtspunkt halte ich für aussichtsreich, berühre ihn aber nur am Rand, weil hier noch zu wenig Vorarbeit geleistet ist.

Unser Problem hängt eng mit einer reizvollen Entdeckung der neuern Philologiegeschichte zusammen. Wir besitzen von Longinos noch Teile eines andern literaturwissenschaftlichen Werks. Es ist nicht allgemein bekannt, dass dieser leider unvollständige Abriss der Rhetorik erst 1765 von DAVID RUHNKEN entdeckt wurde. Im Artikel 'Ruhnken' der 11. Auflage der *Encyclopaedia Britannica* (Bd. 23, 1911, p. 823) schrieb JAMES REID: »A discovery famous in its time was that in the text of the work of Apsines on rhetoric a large piece of a work by Longinus was embedded. Modern views of the writings attributed to Longinus have lessened the interest of this discovery without lessening its merit.» Damit ist das Wesentliche gesagt. Wenn wir uns die Umstände jener

Entdeckung vergegenwärtigen, fällt überraschend neues Licht auf unser Problem.

Als RUHNKEN im Jahr 1765 den Rhetor Apsines in der Aldina las, fiel ihm auf, dass mitten in einem grösseren Zusammenhang plötzlich der Stil wechselte. Bei näherer Prüfung schien sich zu zeigen, dass ein Stück aus einem andern Autor in den Traktat des Apsines geraten war. Es gelang RUHNKEN, die Abgrenzungen dieses fremden Stücks ungefähr festzulegen; nach ihm haben sie zwei deutsche Gelehrte, SPENDEL und FINCKH, mit grösserer Genauigkeit gezogen. Vierzig Jahre nach RUHNKENS Tod, im Jahr 1838, wurde eine Pariser Handschrift bekannt, in der das von RUHNKEN, SPENDEL und FINCKH für fremd gehaltene und nunmehr genau lokalisierte Stück fehlte. Damit war RUHNKENS Hypothese glänzend bestätigt. Es zeigte sich, dass Apsines eine doppelte Ueberlieferung hat; die eine, vertreten durch die lange übersehene Pariser Handschrift, verlief normal; die andere, vertreten durch alle andern Handschriften, geht auf einen Hyparchetypus zurück, vermutlich einen Sammelband rhetorischer Traktate, in dem beim Binden eine Lage von Blättern an die falsche Stelle geraten war.

Nicht weniger wichtig als diese Entdeckung RUHNKENS ist eine zweite. Er hat ein Stück aus einem Autor wiedergewonnen, von dem er zunächst nur weiss, dass er nicht Apsines war. Bei genauer Prüfung des Stils fühlt sich RUHNKEN stark an die Schrift vom Erhabenen erinnert, die damals noch von allen Gelehrten mit der Ueberlieferung dem Neuplatoniker Longinos zugesprochen wurde. Somit weist RUHNKEN allein auf Grund seines Stilgefühls das Fragment dem Longinos zu, ohne allerdings diese Vermutung sofort zu publizieren. Einige Zeit später findet er im Hermogenes-Kommentar des byzantinischen Humanisten Maximos Planudes (*Rhet. Gr.* V p. 451, 14 W.) und in den Hermogenes-Scholien des byzantinischen Rhetors Johannes Sikeliota (*Rhet. Gr.* VI, p. 119, 23) ein Stück jenes Fragments unter dem Namen des Longinos zitiert. Damit bestätigt sich für RUHNKEN auch seine zweite Hypothese: was er lediglich aus stilistischen Gründen vermutet hatte, war nun durch die indirekte Ueberlieferung zur Gewissheit geworden.

Soweit die Geschichte von RUHNKENS beiden Hypothesen, wie man sie in WYTTENBACHS *Vita Ruhnkenii* und (mit einigen Berichtigungen und Ergänzungen) in BAKES Vorrede zu seiner aus RUHNKENS Nachlass besorgten Ausgabe des Apsines und des Longinus (1849) lesen kann. Gelten diese Ergebnisse heute noch? Sie sind von niemandem bezweifelt worden, nur der Weg, auf dem RUHNKEN dazu gelangte, ist in Vergessenheit geraten. Die von ihm

vorausgesetzte und durch zwei Zeugnisse bekräftigte Identität der beiden Autoren wird heute ohne Kenntnis der Zusammenhänge und, wie ich gleich beifügen möchte, ohne zureichende Gründe, verneint.

Es ist ein undankbares Geschäft, gegen eine Meinung, die sich in den Köpfen der Gelehrten festgesetzt hat, aufzutreten; denn was von bedeutenden Forschern vorgetragen, geschrieben, gedruckt worden ist, kann doch unmöglich falsch sein.

Wir wollen trotzdem die Argumente prüfen, die gewöhnlich angeführt werden. Keins davon hat auch nur die geringste Beweiskraft.

Mit dem T i t e l hat die Unsicherheit begonnen. Im cod. Parisinus 2036 (10. Jahrh.), der Haupthandschrift, lautet der Titel, der über dem Traktat steht *Διονυσίου Λογγίνου περὶ ὕψους*. Der Codex, der ursprünglich 240 Blätter stark war, enthält noch einen Teil der aristotelischen *Physica Problemata* (er bietet für dieses Werk bekanntlich den besten Text) und hat ein Inhaltsverzeichnis; dort lautet der Titel der Titel unserer Schrift *Διονυσίου ἢ Λογγίνου*. Genau so verhält es sich in dem von P abhängigen cod. Parisinus 985 (15. Jahrh.). Wiederum steht über dem Traktat (fol. 222 v) *Διονυσίου Λογγίνου*. Wiederum enthält der Codex auch andere Texte, diesmal neben den aristotelischen *Physica Problemata* auch ein Stück aus dem *Plutos* des Aristophanes, drei Schriften Galens usw. und wiederum gibt sein Inhaltsverzeichnis den Titel der Schrift in der Form *Διονυσίου ἢ Λογγίνου* an. Dieses Wörtchen ἢ, das eine so nachhaltige Wirkung auf die Forschung ausgeübt hat, erscheint also in den beiden genannten Pariser Handschriften jeweils n u r im Inhaltsverzeichnis des Sammelbands, n i c h t in dem über dem Traktat stehenden Titel. Die einzige Handschrift, die das ἢ auch im Titel hat, ist der Vatican. 285 (15. Jahrh.), aber dieser Codex ist offenbar eine Abschrift des Parisin. 985 (L. MARTENS, Diss. Bonn 1877), und zwar als Ganzes, denn er enthält etwa dieselben Stücke wie jener; ausserdem scheint ἢ hier eine nachträgliche Einfügung zu sein (RUSSELL, Einl., p. xxiii, n. 1), könnte also aus dem Inhaltsverzeichnis der nicht viel älteren Pariser Handschrift stammen. Wir stellen fest: als überlieferte Form des Titels hat zu gelten *Διονυσίου Λογγίνου*. Demgegenüber kommt den Inhaltsverzeichnissen von Sammelhandschriften, von denen nicht einmal feststeht, wann sie angefertigt worden sind, nicht die geringste Bedeutung zu. Nur das einzelne Werk, nicht eine mehr oder weniger sinnvoll angelegte Sammlung verschiedenartiger Texte kann Träger einer Ueberlieferung sein.

Dieses ἢ, das zuerst von WEISKE (1809) als Indiz für die Unechtheit der

Schrift verwendet wurde, hat also den Charakter einer Konjektur, die nicht von vornherein falsch zu sein braucht. Ein Beispiel soll dies zeigen. Der Epitaphios für Bion trägt im cod. Vindobon. 311 (nach H. HUNGER bei W. BÜHLER, Ausg. von Moschos' *Europa*, p. 2, 1 ins Ende des 15. Jahrh. zu datieren) den Titel *Μόσχου [ῆ] Θεοκρίτου*; das ῆ ist nach den Herausgebern eine Zufügung von zweiter Hand. Die Verderbnis scheint alt zu sein, denn im *Γένος* Theokrits (Schol. p. 1 WEND.) gelten Theokrit und Moschos als dieselbe Person. Nun gehört das Gedicht vermutlich weder Theokrit noch Moschos, sondern einem Autor sullanischer Zeit; aber das ist für unsere Frage unwesentlich. Entscheidend ist, dass ῆ als Konjektur erwiesen ist, und zwar als falsche; denn weder mit noch ohne ῆ ist der Titel richtig.

Dasselbe hat KAIBEL (p. 111) von dem Titel *Διονυσίου ῆ Λογγίνου* behauptet, von dem wir schon sagten, dass er gar nicht als überliefert gelten darf. Er meint, ein solcher Doppeltitel sei nur dann denkbar, wenn der eigentliche Verfasser unbekannt war. Aber hier liegen die Dinge anders. Wenn ῆ Konjektur ist, dann muss eine Namensform Dionysios Longinos möglich sein. Der Neuplatoniker heisst Cassius Longinos (Phot., *Lexikon* s. v. *σέρφοι*; Suda, *Lexikon*, Prooem. 1, 7; s. v. *Λογγῖνος*), aber BOYD (*Class. Quart.* 1957, p. 46) hat nachgewiesen, dass ein Name wie Cassius Dionysius Longinus in Analogie zu Namen wie Cassius Dionysius Uticensis und C. Apollonius Priscus spätestens nach dem 2. Jahrh. möglich war.

Es trifft zu, dass Longinos mehrmals neben Dionysios von Halikarnass genannt wird (Eunap., *Vit. Soph.* 4, 1, 3 p. 6 GIANGRANDE; *Anecd. Oxon.* III p. 159 CRAM.; Lachares, ed. GRAEVEN, *Hermes* 1895, p. 292; vgl. BOYD a.O.), aber diese Zeugnisse erklären höchstens, wie jemand auf den Einfall kam, zwischen die beiden Namensformen ῆ einzuschieben.

Der Titel beweist also nichts gegen die Echtheit. Wie steht es mit dem *Addressaten*? Die Schrift ist an einen Mann gerichtet, dessen Name schlecht überliefert ist. Er lautet in P (*de subl.* 1, 1) im Vokativ *Ποστούμει Φλωρεντιανέ*. Die meisten Herausgeber lesen nach Aldus *Ποστούμει Τερεντιανέ*, aber damit ist die Korruptel nicht erklärt. Besser scheint mir SCHURZFLEISCHS, von MARX und andern übernommene Aenderung zu *Ποστούμει Φλ. Τερεντιανέ* zu sein, wobei *Φλ.* Abkürzung von *Φλάουι* wäre. (Was in P über dem λ von *φλω-* sichtbar ist, scheint ein Punkt zu sein, kein Akzent, wie RUSSELL meint). RUSSELL hält es für ausgeschlossen, dass in einem literarischen Text *Φλάουι* auf diese Weise abgekürzt wurde, doch schon MARX, p. 182 hat Beispiele aus der Josephus-Ueberlieferung gesammelt. Ausserdem ist die Familie der Flavii

Postumii gut bezeugt. Aus *CIL* VI 1416 (= 2940 Dessau) kennen wir einen T. Flavius Postumius Varus, dessen Grabschrift (*CLE* I, p. 59, 106 B.) zum Teil in Versform abgefasst ist (*vixi beatus diis amicis litteris*). Ein T. Flavius Postumius Titianus war 295 Proconsul von Africa, 301 Konsul. Der Urgrossvater dieser beiden Männer war der gefeierte Redner M. Postumius Festus, ein Freund des Rhetors Fronto. (Longinos war ein Neffe des Fronto von Emesa, geboren in der Vaterstadt seines Onkels). Der Name T. Vibius Postumius Terentianus erscheint auf zwei in Rom gefundenen Wasserleitungsrohren vom Ende des 2. oder Anfang des 3. Jahrh. n. Chr. (LAMBERTZ, *RE* 22, 954). Es bestehen also nicht die geringsten Bedenken gegen die Annahme freundschaftlicher Beziehungen zwischen einem Cassius Dionysius Longinus und einem Flavius Postumius Terentianus.

V o r a u s s e t z u n g der Schrift vom Erhabenen ist eine Abhandlung ähnlichen Inhalts, die Caecilius von Caleacte zum Verfasser hatte, gegen die der Autor von *de subl.* gelegentlich polemisiert und der er wahrscheinlich seine Beispiele entnimmt (ziemlich sicher auch das Genesiszitat 9, 9). Caecilius gilt gewöhnlich als Zeitgenosse des Dionysios von Halikarnass; die dürftigen Fragmente seiner Schrift hat E. OFENLOCH (1907) gesammelt. Dass ein meist als unbedeutend bezeichnetes Werk der frühen Kaiserzeit im 3. Jahrh. n. Chr. noch gelesen wurde, mag verwundern, aber die Nachwirkung lässt sich in diesem Fall klar verfolgen: Im 2. Jahrh. wird es vom Rhetor Alexandros Numeniu venutzt; im 3. von Longinos (das hat MARX, S. 203 an Hand der Exzerpte pp. 213—6 Sp.-H. nachgewiesen) und seinem Schüler Porphyrios, ferner von Apsines und Tiberius; im 5. Jahrh. von Syrianos (*Schol. ad Hermog. Stas.* 2, 11, 9 RABE: dass der 'Sophist' mit dem Neuplatoniker dieses Namens identisch ist, kann als sicher gelten, vgl. PRAECHTER, *RE* 4 A, 1732); ja, noch im 6. Jahrh. n. Chr. verwendet Phoibammon diesen Traktat der frühen Kaiserzeit (BRZOSKA, *RE* 3, 1177; STEGEMANN, *ibid.* 20, 337. Es fällt übrigens auf, dass nicht weniger als drei Neuplatoniker in dieser Reihe vertreten sind: Longinos, sein Schüler Porphyrios und Syrianos; dies scheint mir ein klarer Beweis dafür, dass man sich in der Schule Plotins mit dem Begriff des 'Erhabenen' in der Kunst befasst hat. Die Annahme, dass Caecilius noch im 3. Jahrh. gelesen und diskutiert wurde, bereitet also nicht die geringsten Schwierigkeiten.

Was die i n d i r e k t e B e z e u g u n g der Schrift vom Erhabenen betrifft, so herrschen auch hier unklare Vorstellungen. Sie fehlt im Werkverzeichnis des Longinos in der Suda, aber dieses ist ohnehin unvollständig, und

der geläufige Zusatz »... und vieles andere« kann auch unsern Traktat einschliessen.

Möglicherweise kannte der Rhetor Johannes Sikeliota, der aus Longinos' *Ars rhetorica* zitiert (s. o.) auch die Schrift vom Erhabenen als ein Werk des Longinos. Er zitiert in seinem Hermogeneskommentar (*Rhet. Gr.* VI, p. 211, 12 W.) die Stelle aus der Genesis (1, 3), die auch *de subl.* 9, 9 zitiert wird und bemerkt dazu: »Ihn (Moses) verehren nicht nur die Christen, sondern auch die besten unter den Heiden, Longinos und Demetrios von Phaleron . . .« Leider sagt er nicht, an welche Schrift Longins er hier denkt. Die Möglichkeit, dass Longin in einer andern Schrift dieselbe Stelle aus der Genesis anführte und kommentierte, ist also nicht ganz auszuschliessen. Aber wir wissen nun, dass Longin die Stelle kannte und bewunderte, und das ist ein Indiz, das man nicht ohne weiteres ignorieren darf.

Zwei andere Zeugnisse sind leider auch nicht ganz eindeutig. Johannes Sikeliota behandelt in seinem Hermogenes-Kommentar (*Rhet. Gr.* VI, p. 225 W.) auch den bombastischen Stil (*τὸ στομφῶδες*), und zwar im gleichen Sinn wie der Verfasser *de subl.* 3, 1. Er benützt auch dasselbe Beispiel wie der Autor, eine Stelle aus Aischylos' Oreithyia-Drama (Fr. 281 N.). Wiederum beruft sich Johannes ausdrücklich auf Longinos, zitiert diesmal sogar die Schrift, die er meint: Longins »Philologische Gespräche«. (Ohne Angabe der Quelle schreibt auch ein anonymer Hermogenes-Kommentator, *Rhet. Gr.* VII, p. 963, 12 W., wie es scheint, Longinos aus). Also wieder kein absolut schlüssiger Beweis, aber es ist doch merkwürdig, dass dasselbe Beispiel, dieselbe Art der Kommentierung nochmals in *de subl.* wiederkehrt. Angenommen, der byzantinische Rhetor ist keinem Gedächtnisfehler zum Opfer gefallen (er zitiert aus dem 21. Buch der »Philologischen Gespräche«, während das Werk nach einem andern Zeugnis, Lachares, ed. GRAEVEN, *Hermes* 1895, p. 292 nur zehn Bücher gehabt haben soll), so ergibt sich als wahrscheinlichste Erklärung, dass Longin dasselbe Thema anhand derselben Beispiele mehr als einmal behandelt hat. Das ist in der Antike bei dieser Art von Schriftstellerei ganz geläufig. Einmal zitiert der Verfasser *de subl.* 9, 2 *γέγραφα πού καὶ ἑτέρῳτι τὸ τοιοῦτον*, aus einer andern Schrift; er hat sich also nicht nur einmal mit dem Problem des Erhabenen beschäftigt. Die Erklärung von WILAMOWITZ (*Hermes* 1876, p. 334), Longinos habe in den »Philologischen Gesprächen« unsern Autor benützt, sieht mehr nach einer Verlegenheitslösung aus und ist, soviel ich sehe, von niemandem aufgenommen worden.

KAIBEL hat sich (S. 112—5) bemüht, das Zeugnis des Johannes Sikeliota,

das seine These gefährdet, zu entwerten. Er hat eine gewisse Aehnlichkeit zwischen der von Johannes zitierten Longinos-Stelle und einem Aristophanes-Scholion (*Wolken*, V. 1367) beobachtet und schliesst daraus, Longinos habe das Scholion benützt. Aber erstens ist die Aehnlichkeit nicht sehr gross, und zweitens ist es viel wahrscheinlicher, dass der Scholiast von Longinos abhängt, stammt doch solche verwässerte Gelehrsamkeit letztlich aus Sammelwerken wie Longins »Philologischen Gesprächen«. (Es gibt übrigens, wie W. BÜHLER —vgl. seinen Index s. v. 'Scholia' — gut gezeigt hat, auffällige Berührungen zwischen *de subl.* und den Homer-Scholien). Soll man wirklich den geistvollen, originellen Verfasser *de subl.* von den Scholien abhängen lassen? Höchstens könnte man an einen guten alexandrinischen Kommentar als gemeinsame Quelle denken.

Ein weiterer Einwand KAIBELS richtet sich gegen Johannes' Zitierweise. Während der Autor *de subl.* 3, 1 die Verse aus der *Oreithyia* wörtlich zitiert, sagt Johannes οὐ . . . φέρω ἐπὶ μνήμης τὰ ἰαμβικὰ ἐπιλαθόμενος. Es war ein ganz verzweifelter Einfall KAIBELS, zu behaupten, hier rede nicht der zitierende Johannes, sondern der zitierte Longinos, also könne die Schrift vom Erhabenen nicht von Longinos sein, denn dort seien die Verse zitiert. Mit solchen Argumenten wird operiert —, nur um das Zeugnis zu entkräften! Natürlich darf man von dem byzantinischen Rhetor nicht erwarten, dass er das Drama kannte; wohl aber kannte er die Verse, die *de subl.* 3, 1 zitiert sind, und die hatte er, wie er sagt, bei Longinos gelesen. Er hat aber Longinos im Augenblick nicht zur Hand und zitiert nach dem Gedächtnis (so könnte sich auch die falsche Buchangabe erklären). Dass Longin dem Leser »weismachen« wollte, er habe die Verse gelesen, aber wieder vergessen, ist eine so absurde Vorstellung, dass man sich wundert, wie Kaibel darauf verfiel.

Wir halten fest: Die Zeugnisse des Johannes Sikeliota sind zwar kein absolut schlüssiges Argument für Longinos; sie können aber auch nicht dazu benützt werden, ihm die Schrift abzusprechen. Da die Beweislast bei den Gegnern der Echtheit liegt und wir die Ueberlieferung des Titels als authentisch erkannt haben, spricht auch die indirekte Bezeugung zu unsern Gunsten.

Ich gehe nun zu einigen Argumenten über, die an sich geringe Beweiskraft besitzen, die aber oft erörtert worden sind. Das *Genesiszitat* (9, 9) wäre natürlich schon bei einem Autor des 1. Jahrh. n. Chr. möglich, ohne dass dieser selber Jude ist. MARX hat (p. 180) daran erinnert, dass die Neuplatoniker sich mit jüdischer Literatur beschäftigten. Numenios untersuchte die Genesis. und Longins Schüler Porphyrios zitiert mehrmals aus den Büchern Mosis.

Der »verunglückte K o l o s s« (36, 3) lässt sich nicht mit Sicherheit datieren. Nach einer Vermutung von G. BUCHENAU (Marburg 1849) soll damit die überlebensgrosse Nero-Statue des Bildhauers Zenodot gemeint sein, deren Guss misslang; andere Hypothesen (vgl. noch WILAMOWITZ, *Strena Helbigiana*, 1900, 334—6) lasse ich beiseite.

Auf einem Missverständnis scheint RUSSELLS Hinweis (p. xxv) auf den *Weltfrieden* zu beruhen: »the mention of world peace is inconceivable in a writer of the third century.« Aber 44, 6 steht nichts von einem tatsächlich bestehenden Weltfrieden, im Gegenteil, es herrscht Krieg, ἀπεριόριστος οὐτοσὶ πόλεμος, und was der Verfasser im Gespräch vorbringt, ist ein Versuch, sich damit abzufinden.

Die Schrift endet mit der Klage über den *Niedergang* der »Beredsamkeit«, das heisst, der Literatur (44). Diese Klage ertönt auch in Tacitus' *Dialogus de oratoribus*, auch bei Seneca und Philo. Schon aus diesem Grund, hat man gesagt, gehöre die Schrift ins 1. Jahrh. Aber diese Gedanken sind in jedem Jahrhundert möglich; ähnliches hat RUSSELL (p. xxviii f; zu 41, 2) auch bei Demetrios (287), Theon, *Progymn.* (zu Beginn), Dion Chrysost. (32, 68), Aristeides (*Or.* 34 K.) gefunden. Aus der thematischen Uebereinstimmung, die sich auf allgemeine Gedanken beschränkt darf man keine chronologischen Folgerungen ziehen. Die Klage über den Niedergang der Literatur, der Kultur überhaupt, ist seit Poseidonios ein Topos, der in allen möglichen Formen, zu allen Zeiten auftauchen kann. Warum konnte nicht noch im 3. Jahrh. n. Chr. ein Grieche die Frage stellen, ob ein Zusammenhang zwischen dem Verfall der 'Beredsamkeit', das heisst, der Literatur überhaupt und dem Verlust der politischen Freiheit bestehe? Zumal wenn dieser Grieche in Athen gelebt und gelehrt hat, wenn Begeisterung für Thukydides und Platon, Sehnsucht nach der alten Polis ihn erfüllt, wenn für ihn die Literatur sozusagen eine Frage des Charakters ist (*de subl.* 7)? Das alles passt auf den historischen Longinos, der, auch im politischen Bereich Klassizist, für sein Ideal in den Tod ging.

Doch schon meldet sich die philologische Hyperkritik: Zu schön, um wahr zu sein. Gerade weil Longin als romantische Gestalt in die Geschichte einging, habe man ihm die Schrift angedichtet. Das Scheinargument erledigt sich von selbst, wenn man überlegt, dass die Ueberlieferung einwandfrei ist und dass diejenigen, die sie bezweifeln, die Beweislast tragen.

Kein einziges der bisher vorgebrachten Argumente beweist zwingend die Unechtheit. Bestehen Gründe, die konkret für ihre Echtheit sprechen? Die

Antwort lautet: Ja, es gibt klare Beziehungen zwischen *de subl.* und andern, unter Longinos' Namen überlieferten Werken. Dazu gehört vor allem die schon erwähnte *Ars rhet.*, die leider bei PRICKARD nicht vollständig abgedruckt ist. Es fehlt bei ihm der Abschnitt *π. προσωποποιίας* (pp. 543—9 W.), ein Teil des Abschnittes *π. ἐλέου* (pp. 550—3 W.), es fehlt vor allem das brillante Kapitel *π. μνήμης* (pp. 570—8 W.) ein Hohelied auf die Kunst des Erinnerns, voller scharfsinniger Gedanken und schöner Bilder, das uns erkennen lässt, welch hinreissender Lehrer Longin gewesen sein muss und das einen Kommentar verdienen würde (F. MOREL hat es unter dem Namen des Apsines Griechisch und Lateinisch, mit Anmerkungen herausgegeben, Paris 1618; vgl. auch AULITZKY, *RE* 13, 1412 f). Dies und anderes fehlt bei PRICKARD. Dafür hat er eine Epitome der *Ars rhet.* nach einer in Moskau befindlichen Handschrift beigegeben, sowie Exzerpte ἐκ τῶν Λογγίνου aus einem Laurentianus. Das Material füllt ein Oxford-Bändchen von knapp 80 Seiten. Umso erstaunlicher, dass sich tatsächlich Beziehungen zu *de subl.* finden, abgesehen von rein sprachlichen Anklängen, wie MARX sie gesammelt hat.

De subl. 13, 2 spricht der Autor von der recht verstandenen Nachahmung der Klassiker als einem Weg zum grossen Stil: »Denn viele lassen sich vom Hauch eines andern begeistern, in derselben Weise, wie man es von der Pythia berichtet, wenn sie sich dem Dreifuss nähert, wo die Erdspalte ist, die, wie man sagt, einen göttlichen Hauch ausatmet (ἀναπνέον Manutius, ἀναπνεῖν P; vgl. Bühler, p. 92 f) und sich dort hinstellt, schwanger von der überirdischen Kraft und sogleich infolge des Anhauchs ihre Weissagung singt; so strömen wie aus heiligen Schlünden gewisse Ausflüsse aus der grossen Natur der Alten in die Seelen derjenigen, die ihnen nacheifern; von ihnen werden auch solche, die nicht ausgesprochen ekstatisch veranlagt sind, begeistert, und an der Grösse anderer erwärmt sich ihre eigene Verzückung.« Die wichtigsten Begriffe dieses Abschnitts sind: *θεοφορεῖσθαι*, *πνεῦμα*, *ἀναπνεῖν*, *ἄτμος ἐνθεος*, *ἐπίπνοια*, *ἐπιπνεῖσθαι*, *συνενθουσιᾶν*. Sie spielen bei Longin keine geringe Rolle. In dem grossartigen Traktat über die Erinnerung spricht er vom guten Gedächtnis, das erlangt werden kann »durch eine vernünftige Lebensweise, durch glückliche Veranlagung und durch göttlichen Anhauch« (*θεῶν ἐπιπνοία*) (*Rhet. Gr.* IX, p. 573 W. = I p. 200 Sp.). Bei Euseb. *Praep. Ev.* 15, 21 spricht Longin von den Dichtern, »die infolge des Anhauchs der Muses . . . Erhabeneres gesprochen haben«, (*οἱ . . . ἐξ ἐπιπνοίας τῶν Μουσῶν . . . σεμνότερα εἰρήμασι*). Plotin verbindet (*Enn.* 3, 1, 13) wie der Autor *de subl.* die beiden Begriffe *ἐνθουσιασμός* und *ἐπίπνοια*, während Porphyrios, *De abstin.*

4, 6 (p. 237, 4 N.) *ἐπίπνοια* mit *θεία γνῶσις* verknüpft. Man könnte von einer neuplatonischen Inspirationstheorie sprechen, die *de subl.* 13, 2 angedeutet ist.

Unter den *de subl.* 13, 3 angeführten klassischen Autoren, die als *Ῥωμαϊκώτατοι* gelten, weil Homer ihren Genius geweckt und genährt hat, ragt Platon hervor; für den Verfasser ist es Platon mehr noch als Herodot, Stesichoros und Archilochos, der »aus jenem Strom Homers in sich selbst unzählige Seitenkanäle abgeleitet hat.« Dass auch für Longin der eigentliche Homernachfolger Platon war, ergibt sich aus der Moskauer Epitome (F 15 PRICK. = p. 214, 27—8 SP.-H.) *ὁ πρῶτος ἄριστα πρὸς τὴν πεζὴν λέξιν τὸν Ῥωμαϊκὸν ὄγκον μετενεγκὼν Πλάτων ἐστίν.* Angesichts der vielen Zeugnisse (BÜHLER, p. 94 f), die Herodot diesen Rang zusprechen, ist diese Aeusserung nicht selbstverständlich, obwohl sie keineswegs allein steht (BÜHLER, p. 96 f); sie erscheint unter anderm wieder im neuplatonischen Bereich, bei Proklos, *In rem publ.* 2, 3; *In Alcib.* Fr. 6 WEST., ferner bei Hermias, *In Phaedr.* 227 a; 241 c usw., ausserdem bei Ps.-Heraklit, *Quaest. Hom.* 17 und 18 (hier sogar dasselbe Bild vom Ableiten; die Schrift berührt sich überhaupt an manchen Stellen merkwürdig eng mit *de subl.*; vgl. BÜHLER, pp. 33; 141).

Es besteht auch eine auffällige Uebereinstimmung zwischen *de subl.* 22, 4 und Longins *Ars rhet.* p. 560 W. (= p. 88, 14 ff SP.-H.). Der Verfasser behandelt das Hyperbaton bei Demosthenes: der Redner gebrauche diese Figur häufig und mit solcher Kühnheit, dass die Zuhörer schon fürchteten, er habe den Faden verloren; doch dann finde er ihn wieder und beende glücklich (*εὐκαίρως*) das Satzgefüge. Mit dem ganzen Abschnitt vergleiche man die Warnung der *Ars rhet.* a. o. *εἰ δὲ ὑπερβαίνοις ἀκαίρως ἀπαρτῶν τὸν λόγον μιᾶς λέξεως καὶ μετατιθεῖς τὴν ἀκολουθίαν, πρὸς ὀργὴν ἤξεις.*

Auf andere Punkte der rhetorischen Theorie, in denen die Schrift *de subl.* und Longins *Ars rhet.* sich treffen, gehe ich nicht näher ein. So empfehlen beide (*de subl.* 39, 4; vgl. Exzerpte aus Longin F 2 ed. PRICK.; über ihre Bedeutung MARX, p. 198, 1; AULITZKY, *RE* 13, 1414) unter den Prosarhythmen besonders den Daktylos; doch das ist in der Stillehre seit Aristoteles fast obligat.

Diese und ähnliche Entsprechungen soll man nicht überbewerten. Andererseits muss ausdrücklich gesagt werden, dass trotz KAIBEL (pp. 118 f) auch keine Widersprüche bestehen. In den Exzerpten (G 28—30 PRICK.) heisst es nach Longin, die Rhetorik habe die Aufgabe, das Kleine gross und das Grosse klein, das Neue alt und das Alte neu zu machen. Das ist bekanntlich die Definition, die Isokrates an den Anfang des Panegyrikos stellte (*Or.*, 4, 8). Der Autor

zitiert sie mit leichtem Spott, *de subl.* 38, 2. Nun ist klar, dass Longin in dem Lehrvortrag, der den Exzerpten zugrunde liegt, nicht Isokrates' Definition als seine eigene ausgegeben hat. Der Epitomator hat also den Originaltext so stark verkürzt, dass nur diese Definition, die gerade nicht von Longin stammt, übrig geblieben ist. Was Longin selbst dazu bemerkte, lässt sich nicht mehr ermitteln. Auch zwischen *de subl.* 8, 1 und *Ars rhet.* p. 567 W. besteht, wie schon BAKE erkannt hat, nur scheinbar ein Widerspruch. Der Autor unterscheidet zwar die Wort- von den Sinnfiguren, während Longinos auf die Klasse der Sinnfiguren verzichtet; tatsächlich behandelt aber auch der Autor *de subl.* 16 ff nur die Wortfiguren.

Einen wichtigen Abschnitt der *Ars rhet.* bildet die allgemeine Einleitung zur Stillehre, p. 558 f W. Wer sie aufmerksam durchgeht und dann einige Seiten aus *de subl.* liest, wird, auch wenn er noch Zweifel hat, sich mehr und mehr mit der Möglichkeit befreunden, dass der Autor mit Longin identisch ist. Nicht nur sachlich, auch stilistisch ist eine erstaunliche Verwandtschaft zu beobachten, die allerdings nicht immer leicht zu beschreiben ist. Wenn vom Autor gesagt worden ist, er falle oft selbst in den Stil, den er gerade charakterisieren wolle, so gilt das in hohem Masse auch für Longin.

Der Abschnitt verdient es, übersetzt und besprochen zu werden.

»Nicht der unwichtigste Teil der Darstellung der Redekunst ist die Lehre vom Ausdruck (*λέξις*). Denn die Enthymeme und alle Teile der Rede erscheinen den Zuhörern jeweils so wie die stilistische Ausarbeitung ist. Denn wie ein Feuer der Gedanken und der Argumente (*φῶς γὰρ ὡσπερ τῶν ἐννοημάτων τε καὶ ἐπιχειρημάτων*) ist eine solche Rede, die den Richtern die Wahrscheinlichkeit der Beweisführung veranschaulicht . . .»

Dieser letzte Satz ist mit *de subl.* 30, 1 verglichen worden: »denn wahrlich ein eigentliches Licht des Sinns sind die schönen Worte . . .«, *φῶς γὰρ τῶ ὄντι ἴδιον τοῦ νοῦ τὰ καλὰ ὀνόματα* (wobei *νοῦς* gleichbedeutend mit *ἡ τοῦ λόγου νόησις* am Anfang des Kap. steht). Diese schöne Parallele hat man entwerten wollen, indem man sie wegen Plutarch, *De recta rat. aud.* 5 zum Topos deklarierte, *ὡς γὰρ τὸ φῶς τῶν βλέπόντων, καὶ ὁ λόγος τῶν ἀκουόντων ἀγαθόν ἐστίν, ἃν βούλωνται δέχεσθαι* wobei man übersah, dass bei Plutarch das Wesentliche fehlt, nämlich die Auffassung des kunstvollen Stils als Licht des Gedankens: Plutarch vergleicht das Sehen des Lichts mit dem Hören des Worts, während für Longin und den Autor das W o r t sein besonderes Licht ausstrahlt.

» . . . Man darf ihn (den Ausdruck) also nicht vernachlässigen, sondern

muss so genau wie möglich auf ihn achten, indem man diejenigen Redner als Vorbilder benützt, die sich dieses Teils am besten bedient und die Aussage besonders schön und vielgestaltig ausgearbeitet haben. Denn nichts wird übrig bleiben von dem Witz und dem Scharfsinn, den man auf die Beurteilung, die Einteilung und die Ueberlegung des Gedachten und auf die Schlüsse im einzelnen verwandt hat, wenn man die Gedanken nicht durch die treffendste Ausdrucksweise zusammenspannt und durch die Auswahl und Anordnung der Wörter und durch die Fülle der Verben die am besten passenden Rhythmen braucht . . .»

Den Ausdruck 'zusammenspannen' verwendet der Autor *de subl.* 18, 1, wo er über die Wirkung von kurzen, gezielten Fragen spricht. Von der 'Auswahl' der passenden Wörter spricht er im gleichen Sinn in dem kurzen allgemeinen Stilkapitel 30, 1, *ἡ τῶν κυρίων καὶ μεγαλοπρεπῶν ὀνομάτων ἐκλογή*, «. . . Denn vieles bezaubert den Zuhörer, abgesehen vom Gedanken, der sachlichen Anordnung und der Ueberzeugungskraft des Ethos . . .»

Damit halte man wieder *de subl.* 30, 1 zusammen, wo der oben schon teilweise zitierte Satz folgendermassen weitergeht: . . . (sc. *ἡ ἐκλογή*) *θαυμαστῶς ἄγει καὶ κατακηλεῖ τοὺς ἀκούοντας* »sie (die Wortwahl) bewegt und bezaubert auf wunderbare Weise die Zuhörer.« Die Formulierung erinnert aber auch an *de subl.* 15, 9: »Was also vermag die rednerische Anschaulichkeit? Sie vermag vielleicht dem Stil auch in anderer Hinsicht zusätzlich viel Schlagkräftiges und Leidenschaftliches zu geben, wenn sie aber durchweg mit sachlichen Beweisführungen vermischt ist, so überzeugt sie den Hörer nicht nur, sondern sie unterjocht sich ihn«, Hier erinnert der Ausdruck *πραγματικαὶ ἐπιχειρήσεις* noch an den von Longin (*Ars rhet.* p. 558 W., s. o.) verwandten Begriff *πραγματικὴ κατασκευή*.

Longin fährt fort: ». . . Denn das Musikalische und Wohlgeordnete des sprachlichen Ausdrucks ist allen eingeboren, auch den Herdentieren, nicht nur den Wesen, die in einer Gesellschaftsordnung leben, vernunftbegabt sind (vgl. *de subl.* 36, 3 *φύσει δὲ λογικὸν ὁ ἄνθρωπος*) und Sinn für Ordnung besitzen. Wenn man also das Musikalische, Harmonische und Rhythmische, das Ausgewogene und Abgemessene so genau wie möglich ausarbeitet und sorgfältig feilt, dort Glieder wegnimmt, hier hinzufügt, wobei man das Erforderliche nach dem rechten Augenblick, dem Bedürfnis, der Schönheit bemisst, dann wird der Stil wahrhaft überzeugend und beredt . . .»

Dazu darf man *de subl.* 30, 1 stellen, die Fortsetzung des schon oben angeführten Satzes, ». . . dass sie (die Wortwahl) dem Stil zugleich Grösse und

Schönheit, Patina (*εὐπίνεια*), Gewicht, Kraft, Nachdruck, dazu einen gewissen Glanz (*γάνωσις*) verleiht, wie bei schönen Statuen, indem sie ihn durch sich zum Blühen bringt und dem Inhalt gleichsam eine sprachbegabte Seele einverleibt . . . »

Der eben behandelte Abschnitt aus Longins *Ars rhet.* nimmt in der Oxford-Ausgabe nicht einmal eine Druckseite ein. Dennoch erlaubt er mannigfache Vergleiche mit der Schrift vom Erhabenen. Dabei verhalten sich die beiden Texte zueinander nicht wie Vorbild und Nachahmung; sie geben vielmehr Gedanken wieder, die sich aus denselben Grundvorstellungen entwickelt haben. Wenn im einen gewisse Dinge zurücktreten, so erklärt sich das aus der verschiedenen Anlage. Der eine Text ist ein Abriss der Rhetorik für Anfänger, der andere eine Spezialuntersuchung für einen ziemlich fortgeschrittenen Freund und Schüler, mit dem der Verfasser bisher das massgebende Werk über den Gegenstand schon gelesen und besprochen hatte (I, 1; 2; 4; 30, 1).

Sollte jemand noch nicht überzeugt sein, so möge er einen Blick auf eine andere Stelle werfen, *Ars rhet.* p. 560. Dort findet sich ein Satz, wie er in seinem Bau, in der Wahl der Worte, in der Verknüpfung der Bilder für den Stil der Schrift vom Erhabenen nicht charakteristischer sein könnte: *οὐ γὰρ ψυχαγωγῆσεις μὴ γοητεύων μετὰ τινος χάριτος καὶ ἡδονῆς μεταβολῆ τε καὶ ποικιλία τῶν ὀνομάτων*, »denn du kannst ihn (den Zuhörer) nicht gewinnen, wenn du ihn nicht mit einer gewissen Anmut und Lieblichkeit, durch den Wechsel, die Mannigfaltigkeit der Worte, bezauberst.« Ganz ähnlich der Verfasser *de subl.* 23, 1 . . . *μεταβολαί . . . πᾶν ἀγωνιστικά, . . . κόσμον τε καὶ παντὸς ὕψους . . . συνεργά. τί δὲ αἱ . . . ἐναλλάξεις, πῶς ποτε καταποικίλλουσι . . . τὰ ἐρμηνευτικά;*

Noch manches liesse sich vergleichen. Zum Beispiel erinnert *Ars rhet.* p. 561 über die Autoren, die ganz gewöhnliche Wörter aus der Umgangssprache verwenden, ihnen aber durch den Wohlklang, die Kadenz, den Rhythmus des Satzes einen gewissen Nachdruck zu geben wissen (*εὐρρυθμία, σύνθεσις, εὐφωνία*) an *de subl.* 40, 2, wo der Verfasser von Dichtern wie Euripides und Aristophanes spricht, die, ohne eigentlich erhaben zu sein, und obwohl sie manchmal Wörter aus der Umgangssprache verwenden, ihnen durch den Rhythmus Eleganz und Grösse verleihen.

Es gibt kein einziges stilistisches Indiz, das Longin als Verfasser der Schrift vom Erhabenen mit Sicherheit ausschliessen würde. RUSSELL meint, p. xxv, n. 1, möglicherweise eins gefunden zu haben. Er hat beobachtet, dass sich der Autor *de subl.* der Formel *πάντες* (oder *ἅπαντες*) *ἐξῆς* bedient, während

Longinos, Fr. VII Τουρ πάντες ἐφεξῆς hat. Aber die Form ἐφεξῆς kennt auch der Autor *de subl.* 16, 1; der Beweis ist also nicht zwingend. Dafür will ich die Wendungen, die Longin mit dem Autor gemeinsam hat, ὡς ἀμέλει, ταῦτα καὶ τὰ παραπλήσια, τοσοῦτον προειπόντες, ὡς ἐν τύπῳ περιλαβεῖν, u.a.m. auch nicht überbewerten. Selbst MARX, der sie gesammelt hat, gibt p. 200 zu, dass sie, für sich genommen, die Identität niemals erweisen können. Andererseits muss KAIBELS Versuch, pp. 120 ff, die Schrift stilistisch ins 1. Jahrh. n. Chr. einzuordnen, als gescheitert gelten; sein Material ist viel zu dürftig. Schliesslich ist es unrichtig, wenn RUSSELL behauptet, in der *Ars rhet.* fehle es fast völlig an Metaphern und Sentenzen; dabei ist er so ehrlich, zuzugeben: »it is, indeed, not possible to say for certain that the fragments of the *ars rhetorica* could not have been written by L . . .» (seine Chiffre für den Verfasser *de subl.*).

Wenig ist bisher getan worden, um die Schrift vom Erhabenen nach neuplatonischen Gedanken zu untersuchen. Einiges Material hat MARX gesammelt, doch ist nicht alles überzeugend. Auffällig scheint mir *de subl.* 7, 2 φύσει γὰρ πῶς ὑπὸ τάληθοῦς ὕψους ἐπαίρεται . . . ἡμῶν ἢ ψυχῆ, als Gegenstück zu Plotin, *Enn.* 6, 7, 22 ἡ ψυχῆ . . . αἴρεται φύσει ἄνω αἰρομένη ὑπὸ τοῦ δόντος τὸν ἔρωτα. Die Einführung des Genesis-Zitats *de subl.* 9, 9 τὴν τοῦ θείου δύναμιν κατὰ τὴν ἀξίαν ἐχώρησε (sc. Moses), berührt sich im Gedanken und im Wortlaut eng mit Porphyrios *ad Marcell.* 21 χώρημα γὰρ ἡ ψυχῆ, ὥσπερ μεμάθηκας, ἢ θεῶν ἢ δαιμόνων (vgl. Plotin, *Enn.* 3, 6, 18, 8). Hier müsste die Forschung vor allem ansetzen; ein guter Kenner des Neuplatonismus könnte hier wahrscheinlich viele Bezüge aufdecken. Der Verfasser der Schrift vom Erhabenen ist keinen starren Dogmen und keiner Schulterminologie verpflichtet, aber er hat eine persönliche Weltanschauung, in der die Literatur, die Kunst, das Phänomen des Schönen ihren Platz haben.

Es ist schade, dass man diese Gesichtspunkte vernachlässigt hat, nur weil man die Datierung ins 1. Jahrh. n. Chr. für richtig hielt. Fragen wir uns, wie sich dieser Irrtum so lange halten konnte.

Neben dem Autoritätsglauben, der in der Wissenschaft noch nie Gutes gestiftet hat, spielten andere Motive mit. Für die meisten Philologen ist das 1. Jahrh. n. Chr. eine viel 'interessantere' Periode als das 3. Jahrh. Es liegt der augusteischen Klassik näher; man weiss mehr darüber; es hat einige bedeutende Schriftsteller hervorgebracht, Seneca und Philon von Alexandrien zum Beispiel, zu deren Werk sich eine Verbindung zeihen lässt. Nicht zuletzt war es die Macht des Geheimnisvollen, die auf Irrwege lockte. Je

stärker man sich mit dem Werk beschäftigte, umso mehr bewunderte man es, und mit der Bewunderung wuchs die Abneigung gegen einen Mann des 3. Jahrh., dessen Name überliefert, dessen Leben in Umrissen bekannt war. Lieber gab man es dem grossen Unbekannten, der durch dies eine Werk aus dem Dunkel heraustritt, das ihn umgibt, um gleich wieder darin zu verschwinden. Wenn das Werk ins Mythische wächst, verschlingt es seinen Schöpfer, und die Phantasie der Philologen kann sich frei entfalten. Und hat sich erst einmal das Präfix »Pseudo-« an den Namen eines antiken Autors, geheftet, bleibt es lange kleben.

LE DÉBUT DE L'HYMNOLOGIE LATINE EN L'HONNEUR DES SAINTS

D a g N o r b e r g

Depuis un demi-siècle environ, l'hymnologie latine se trouve accessible au monde savant dans les 55 volumes des *Analecta Hymnica*, où les pères jésuites allemands BLUME et DREVES, aidés par l'Anglais BANNISTER, ont publié les fruits des recherches intensives auxquelles ils ont consacré leur vie. Jusqu'ici, cette publication énorme n'a pas attiré l'attention de beaucoup de philologues, bien qu'un bon nombre de problèmes d'ordre critique, linguistique, métrique ou littéraire attendent leur solution. Plusieurs de ces problèmes intéressent directement la philologie classique, entre autres la question de savoir s'il y a des rapports entre la poésie antique et les hymnes en l'honneur des saints et de quelle manière ces hymnes se sont développées.

C'est à une époque très reculée qu'on a commencé à composer des hymnes en l'honneur des saints pour les chanter à l'office de l'église. Le quatrième concile de Tolède de l'an 633 nous rapporte que saint Hilaire et saint Ambroise sont les auteurs d'hymnes «à la louange de Dieu et des apôtres et sur les victoires des martyrs». De ces mots il ne ressort pas si les évêques de Tolède ont pensé qu'Hilaire et Ambroise ont tous les deux chanté les victoires des martyrs. En tout cas, aucune hymne de ce genre n'a été transmise à la postérité sous le nom d'Hilaire ou ne peut, pour d'autres raisons, être attribuée à la main de celui-ci. D'autre part, il est assez certain qu'Ambroise a écrit des hymnes pour la sainte Agnès, pour le jour de saint Pierre et saint Paul, pour les martyrs milanais Victor, Nabor et Félix, pour la saint Laurent, et pour la découverte des saints Gervais et Protais. Vraisemblablement, il a encore composé une hymne en l'honneur de tous les martyrs en général.¹

Dans l'histoire de la littérature latine, l'hymne de saint Ambroise ouvre une nouvelle époque. Depuis les jours de Catulle et d'Horace, le genre lyrique était demeuré muet. On cultivait encore la poésie en hexamètre mais dans un style maniéré, estimé seulement par ceux dont le goût était formé dans les

¹ Voir *Analecta Hymnica*, L, p. 4 et s.

écoles des rhéteurs. A cette époque de décadence du style, Ambroise a créé une poésie lyrique à laquelle la simplicité, la concentration et la sérénité majestueuse donnent un caractère de valeur intemporelle. L'auteur devait en partie son succès au fait que son texte se trouvait en rapport étroit avec la musique. Le pape Célestin nous apprend qu'Ambroise faisait chanter ses hymnes par tout le peuple à l'unisson. De là la simplicité et la clarté que nous pouvons constater dans la versification, la langue, le style et le contenu. De plus, le chant ambrosien avait un but pastoral. C'est pourquoi il s'inspirait surtout de la liturgie et de l'Écriture sainte. Il connaissait très bien la poésie classique mais celle-ci ne joue qu'un rôle secondaire dans ses hymnes. C'est dans la Bible qu'il a trouvé les accords puissants que nous admirons.

Dans les hymnes ambrosiennes en l'honneur des saints il y a quelques traits particuliers que nous devons souligner ici. Deux fois ces hymnes commencent par la mention du jour de fête: «Aujourd'hui c'est l'anniversaire de la sainte vierge Agnès quand son âme a gagné le ciel» et «La passion des apôtres a consacré ce jour-ci» sont des phrases que nous retrouvons maintes fois dans des hymnes plus tardives et dans des sermons. Saint Augustin par exemple a repris les mots d'Ambroise dans un discours sur les apôtres.

Le lieu de la passion et la tombe des saints sont des motifs qui dans la poésie d'Ambroise n'ont pas encore obtenu beaucoup de place. Il souligne cependant que les martyrs Victor, Nabor et Félix appartiennent à Milan par leur passion, bien qu'ils soient Africains de naissance. Et Ambroise est le premier poète chrétien qui, à propos de saint Pierre et de saint Paul, emploie l'expression *Roma nobilis*, expression qui revient plusieurs fois plus tard, et parle de la capitale du monde comme le siège élu du maître des païens.

Le mot *fides* sert de *leitmotiv* dans la poésie d'Ambroise. Dans les deuxième et troisième strophes de l'hymne à sainte Agnès, la foi des hommes et la foi de la jeune fille forment ainsi un couple antithétique: «chez les hommes la foi chancelait» mais «la foi qui ne connaissait pas de liens ouvrit les portes de la maison». De même, c'est la foi de l'Église qui a rempli les trois soldats Victor, Nabor et Félix, venus d'Afrique au Nord de l'Italie. Ils avaient juré fidélité à l'empereur, maintenant ils ont appris à être fidèles au Christ: les soldats de Dieu n'ont pas besoin d'armes de fer, celui qui possède la foi est assez armé car la foi est le bouclier de l'homme. On peut encore comparer l'hymne de saint Paul qui, selon Ambroise, possédait la même *fides* que saint Pierre, ou le portrait de saint Laurent auquel «une foi romaine» donne la couronne de martyr et la place la plus proche des apôtres.

L'hymne ambrosienne ne comprenait que huit strophes. Le peu d'étendue de celle-ci ne permettait pas une description détaillée de la vie ou de la passion des martyrs. Ambroise préfère peindre quelques tableaux isolés mais qui suffisent pour illustrer la foi des saints. Il a par exemple composé trois tableaux de ce genre dans l'hymne à sainte Agnès. Dans le premier, nous voyons comment Agnès fut amenée devant le juge. «On aurait pu croire», dit Ambroise, «qu'elle allait à son mariage, puis elle fut emmenée, le visage radieux.» Dans le second, elle refuse de sacrifier sur l'autel païen et s'écrie: «Frappez ici, ici, pour que mon sang, coulant abondamment, éteigne le feu.» L'hymne se termine par le troisième tableau où nous la voyons tomber et mourir: «Quel spectacle splendide elle offrait lorsqu'elle fut abattue! Car elle se couvrait toute entière de ses vêtements et songeait à sa pudeur, pour que nul ne la vît dévoilée. Dans la mort vivait sa pudeur, et elle avait couvert son visage de sa main, le genou ployé elle toucha la terre et elle tomba d'une chute pudique.»

L'hymne *in natali omnium martyrum* a une forme différente. Ici, Ambroise commence par une exhortation à chanter et à louer les dons éternels du Christ et les victoires des saints. Il peint la lutte de ceux-ci en phrases générales: ils étaient les soldats du ciel, *caelestis aulae milites*, qui, mis au martyre, méprisaient la souffrance du corps, inébranlables dans leur foi. La dernière strophe est une prière: «Rédempteur, nous te prions d'écouter les prières de tes humbles serviteurs et de nous joindre aux martyrs dans tous les siècles.» A une époque plus tardive on a souvent imité la disposition de cette hymne comme nous allons le voir.

Peu de temps après Ambroise, la littérature latine fut enrichie d'une espèce d'hymnes qui était épique plutôt que lyrique. Ce fut Prudence qui créa ce nouveau type dont les traits caractéristiques ont été analysés à fond par plusieurs savants. Ses hymnes ne furent pas composées pour être chantées à l'église mais pour être lues en particulier. Cela explique leur forme, leur style et leur contenu. Ainsi, l'étendue de ses chants est frappante: L'hymne à saint Laurent comprend 584 vers, celle à saint Romain non moins de 1.140. Prudence a emprunté à Horace et aux autres poètes païens les mètres variés qu'il emploie avec une habileté étonnante. Son style est plein de réminiscences d'Horace, de Virgile, de Lucain, de Stace, de Sénèque et d'autres poètes classiques, c'est leur langue et non pas celle de la Bible qui est son modèle. Mais Prudence aime aussi la rhétorique. Au milieu des tourments, les martyrs font de longs discours bien tournés, leurs bourreaux sont déchaînés mais n'oublient jamais de répondre avec la même élégance maniérée, la lutte entre le martyr et son

juge a souvent la forme d'un duel rhétorique. Le poète raconte la vie et la passion des saints avec une richesse de détails qu'il a empruntés aux actes des martyrs et aux autres sources littéraires. Virtuosité rhétorique et prolixité caractérisent le récit de Prudence.

Ce récit est encadré d'une brève introduction et d'une conclusion. Dans l'introduction le poète parle quelquefois du jour de la fête. Ainsi l'hymne de saint Vincent commence par la prière: «Rends heureux pour nous ton jour de triomphe» et dans l'hymne de saint Pierre et de saint Paul nous lisons: «La fête du triomphe des apôtres revient pour nous.» Mais c'est surtout le lieu du martyre qui attire l'attention de Prudence. *Felix terra Hibera* s'écrie-t-il par exemple dans le premier chant: «C'est une terre espagnole, heureuse dans tout le monde, qui brille de cette gloire.» Et un autre poème commence par les mots *Felix Tarraco*: «L'heureuse Tarragone, ô Fructueux, élève avec orgueil sa tête que font étinceler vos feux.» Cette formule se trouve déjà plusieurs fois dans la littérature païenne mais il semble que ce soit à la poésie qui fête le jour de naissance d'un ami que Prudence l'ait empruntée. Il y a ainsi une ressemblance frappante entre les mots de Prudence et ceux de Stace qui adresse à son ami Lucain, à l'occasion de la fête de celui-ci, les vers *Felix heu nimis et beata tellus*: «Heureuse terre, trop heureuse, hélas! et trop fortunée, qui, à la marge des flots de l'Océan, observes la course descendante d'Hypérion . . . tu as le droit de porter Lucain au compte de l'humanité.»

Les hymnes de Prudence se terminent la plupart du temps par une prière, adressée au martyr, ou par une exhortation à prier. Mais il est typique de son style non-liturgique qu'il peut y ajouter la mention de sa propre personne. Il s'adresse par exemple ainsi à saint Laurent: «O toi qui es l'honneur du Christ, écoute un poète rustique, qui avoue les fautes de son coeur et reconnaît ses péchés . . . Ecoute avec bienveillance les supplications de Prudence, coupable envers le Christ; il est l'esclave de son corps: dégage-le des chaînes du siècle.»

Selon Quintilien, on pouvait faire l'éloge d'un homme de deux manières: ou bien on parlait de sa vie et de ses oeuvres, ou bien on louait ses vertus, sa prouesse, sa justice, sa modération etc. Nous avons vu que Prudence a choisi la première de ces possibilités. Les Irlandais ont choisi la deuxième dans leurs hymnes dont nous traiterons maintenant.

L'hymnologie irlandaise commence au milieu du V^e siècle par le chant composé par Secundinus en l'honneur de saint Patrick.¹ La tradition nous

¹ *Analecta Hymnica*, LI, p. 340 et s.

raconte que l'auteur avait écrit cette hymne quand Patrick était encore vivant. En effet, il parle toujours de Patrick au présent sauf quand il s'agit de la vie au paradis où il emploie le futur. C'est peut-être la raison pour laquelle Secundinus a préféré louer le caractère de son ami et non pas sa vie qui n'était pas encore finie. Patrick est décrit comme le rocher de la foi, l'apôtre des Irlandais païens, égal à saint Pierre et à saint Paul. Il est appelé, entre autres, *fidelis, insignis, humilis, impiger, kastus*, un bon pasteur qui était un exemple de ses ouailles, qui prêchait par ses oeuvres autant que par ses paroles. Même la forme extérieure de l'hymne de Secundinus se distingue d'une manière remarquable de celles d'Ambroise et de Prudence. C'est un chant abécédaire, dont les premières lettres de chaque strophe reproduisent l'alphabet. Les strophes se composent de 4 vers de 15 syllabes, une imitation rythmique du septénaire trochaïque.

Nous ne connaissons pas exactement les sources de Secundinus. Il semble qu'il ait imité la versification de certaines hymnes que les missionnaires avaient importées d'Angleterre ou de Gaule. A Poitiers, saint Hilaire avait ainsi écrit des hymnes abécédaires en septénaires trochaïques. Mais l'idée de décrire dans une hymne le caractère d'un saint appartient peut-être à Secundinus lui-même. Dans les biographies des saints, il y avait souvent une partie que les auteurs avaient consacrée à la description de la qualité de leur héros selon les règles de la rhétorique. Et dans la poésie funéraire on s'était depuis longtemps contenté de parler du caractère du défunt dans un style concis. Nous retrouvons par exemple les mêmes expressions qu'a employées Secundinus dans les épitaphes des évêques publiées par Diehl.¹ Toutefois, le poète irlandais n'avait pas besoin de recourir directement à la rhétorique pour trouver des exemples dont il pouvait s'inspirer.

Les trois types d'hymne que nous avons essayé d'analyser se développent d'abord indépendamment l'un des autres. Pour les Irlandais la poésie de Secundinus avait une importance capitale. On suivait d'une manière presque servile son modèle même pour les mots et les phrases. Dans les fondations irlandaises sur le continent, on chantait aussi des hymnes de ce type. A Bobbio par exemple, un moine inconnu a écrit une poésie en l'honneur de son abbé Bobulenus, mort en 654 environ.² Il a comblé son héros des mêmes épithètes et des mêmes louanges que nous avons trouvés chez Secundinus, mais de sa vie il n'a presque rien dit. Cela n'a pas plu aux historiens modernes qui préfèrent

¹ E. DIEHL, *Inscriptiones Latinae Christianae veteres*, I—III, Berlin, 1925—31.

² *Mon. Germ., Script. rer. Merov.*, IV, p. 153 et s.

des renseignements exacts et ils ont pensé que le chant remonte à une époque très tardive et éloignée du VII^e siècle, c'est-à-dire à une époque où la vie de Bobulenus s'était effacée de la mémoire des moines de Bobbio. Nous croyons au contraire que ce chant a été écrit peu de temps après la mort de l'abbé quand l'influence irlandaise était encore prépondérante à Bobbio.

Nous ne pouvons pas ici traiter l'influence de Prudence qui, avant l'époque de Charlemagne, se fait sentir surtout dans l'hymnologie espagnole mais dont il y a aussi des traces chez Ennode et chez saint Bède le Vénérable. Au lieu de cela, nous allons consacrer quelques mots au développement du type ambrosien.

A Milan, le rhéteur et poète Ennode était diacre un siècle environ après la mort d'Ambroise. Ennode a composé des hymnes sur les saints Cyprien, Etienne, Euphémie, Nazaire, Martin, Denis et Ambroise,¹ et il est évident qu'il a essayé de suppléer l'hymnaire d'Ambroise dont il suit le modèle de très près. Mais les dons d'Ennode étaient en tout très inférieurs. Il n'a pas trouvé les accords puissants de son précurseur, il n'a pas composé ses hymnes sur un motif central, il n'a pas réussi à peindre des tableaux aux contours fermes et aux couleurs claires, la grandeur et la majesté de l'hymne d'Ambroise manquent chez lui. D'autre part, le style d'Ennode est imprégné de la rhétorique de l'époque impériale. On y trouve des personnifications, des apostrophes, des antithèses, des jeux de mots, des enjambements hardis, figures qui sont étrangères au style d'Ambroise et qu'une assemblée ne pouvait plus comprendre. C'est pourquoi l'église milanaise n'a pas admis les hymnes d'Ennode. On a préféré d'autres poésies écrites d'après le modèle d'Ambroise mais dans un style beaucoup plus simple et plus naïf, ce qui correspondait au goût de l'époque. Parmi ces poésies, celle qui fête saint Ambroise est la plus intéressante parce que l'auteur nous fait savoir par un acrostiche que son nom est Maximianus.² Celui-ci commence par exhorter tous les fidèles à chanter la louange d'Ambroise. Ensuite, il raconte comment Ambroise fut élu évêque avant qu'il fût baptisé. Fonctionnaire civil, il était entré dans une église pour calmer les esprits tumultueux quand, subitement, tous se sont écriés: «Qu'Ambroise soit notre évêque!» Puis le poète s'arrête surtout sur sa lutte contre les Ariens et prie «que ces hérétiques soient réfutés». Cela nous aide à dater l'époque de Maximien. L'arianisme n'était pas d'actualité en Italie après la conversion

¹ *Analecta Hymnica*, L, p. 61 et s.

² *Ibidem*, LI, p. 160 et s.

des Lombards. Maximien semble donc appartenir à la fin du VI^e ou au VII^e siècle. Cela s'accorde parfaitement avec sa versification qu'on peut situer avec beaucoup de vraisemblance à la même époque.

Contemporain de Maximien était Jonas de Suse qui au milieu du VII^e siècle composa une hymne ambrosienne à saint Colomban.¹ Dans la première strophe, Jonas reprend un thème d'Ambroise que nous connaissons: «Le jour célèbre brille, solennel dans nos siècles, quand saint Colomban est monté au ciel en triomphe.» Après quoi le poète énumère les miracles que le saint a faits pendant sa vie. Chez Jonas, ainsi que chez Maximien et dans les hymnes anonymes de la même époque, c'est la naïveté du récit qui frappe nos oreilles. On n'arrivait plus à approfondir la pensée ou à trouver le ton lyrique et élevé d'Ambroise, bien que la poésie de celui-ci fût toujours l'idéal qu'on essayait de suivre. On ne voulait et ne pouvait plus comme Ennode étaler sa connaissance de la rhétorique. L'éducation antique avait disparu, le goût avait changé, on trouvait les faits miraculeux des saints plus compréhensibles que l'esprit qui les avait animés.

Mais la réforme de Charlemagne a stimulé les poètes à faire de nouveaux efforts. On a recommencé à étudier la poésie classique et à en cultiver le goût chez les auteurs païens. Dans l'hymnologie on s'intéressait à cause de cela de plus en plus aux chants de Prudence. Une analyse détaillée des hymnes de cette époque montre son influence croissante pour ce qui est du contenu, de la langue et de la versification.

Prudence a par exemple donné le modèle des hymnes en mètre saphique. Un de ses chants commence par les mots *Christe servorum regimen tuorum* et nous reconnaissons cet accord dans un bon nombre d'hymnes de l'époque carolingienne: *Christe sanctorum decus angelorum*, *Christe sanctorum decus atque virtus*, *Christe rex regum deus angelorum*, *Christe rex regum dominator magne*, etc.² Les premiers mots sont toujours les plus difficiles, et pour plus de sûreté, on se ralliait à un modèle de bonne réputation. Prudence a en outre écrit un chant en sénaires iambiques. Paulin d'Aquilée les a imités rythmiquement, entre autres, dans ses hymnes aux saints Pierre et Paul et à l'apôtre d'Aquilée saint Marc.³ On se sentait attiré même par les mètres les plus difficiles. Le trimètre dactylique hypercatalectique que Prudence emploie dans son chant *Germiné*

¹ *Mon. Germ., Script. rer. Merov.*, IV, p. 111 et s.

² Cf. Prud., *Cath.*, 7, 1, *Analecta Hymnica*, L, p. 197, XIV, p. 63, LI, p. 171, XIV, p. 38.

³ Cf. Prud., *Perist.*, 10, et *Analecta Hymnica*, L, p. 141 et s.

nobilis Eulalia a ainsi été imité plusieurs fois à l'époque de Charlemagne, par exemple dans l'hymne *Martyris ecce dies Agathae*.¹

Prudence a un goût excessif pour les détails horribles et sa description du martyr des saints a laissé plusieurs traces. On parle par exemple souvent en phrases stéréotypes, empruntées à Prudence, de la fureur des juges: *Ira commotus tyrannus fremens ut leo dentibus, Ignescit ira saeviens Grassatur furor praesulis, Ira exarsit praesidis* sont quelques-unes des expressions que nous rencontrons.² Après la rage vient la stupeur: *Stupet tyrannus, fervidus quod non valebat vincere*, dit-on par exemple dans une hymne à saint Vincent en imitant Prudence.³

C'est aussi à Prudence qu'on a emprunté la manière de louer l'endroit où se trouve la tombe d'un martyr. *O Roma felix* chanta Paulin d'Aquilée, *Gaude felix Burgundia* se lit dans une hymne à saint Maurice, *O quam felix Parisius civitas qua tanti martyris sepulta noscuntur ossa* dans une séquence en l'honneur de saint Denis.⁴

A l'époque carolingienne, le nombre des hymnes en l'honneur d'un saint s'est accru considérablement et il est très intéressant de voir comment on commençait à employer de plus en plus un schéma fixe pour la composition. Ambroise en avait donné le modèle dans son hymne *in communi martyrum*. Le début des hymnes est une exhortation à célébrer par ses chants le saint ou à fêter son jour de naissance. Ensuite, on dispose la description de la vie du saint de la façon suivante: il méprisa les plaisirs de ce monde, les représentants du monde le tourmentèrent mais il resta inébranlable et gagna la vie éternelle. La dernière strophe est souvent une prière adressée au Christ ou au martyr. Les poètes aiment ajouter quelques mots concernant la condition sociale des saints. Ils étaient, à quelques exemples près, d'origine noble. Saint Wandrille par exemple était *ex stirpe valde nobili*, saint Mauront *nobilis prosapia, nobilior sed gratia*, de saint Nicolas on dit: «Celui-ci appartenait à une famille illustre, mais par ses moeurs il illustre sa famille.» Cette tournure qui se retrouve maintes fois dans les vies des saints a déjà été employée par Prudence: «Eulalie, vierge sacrée, noble par sa naissance, plus noble encore par la manière dont elle est morte.»⁵

Il est aussi coutume d'ajouter une strophe introduite par l'interjection

¹ Cf. Prud., *Perist.*, 3 et *Analecta Hymnica*, LI, p. 156 et s.

² *Analecta Hymnica*, XIV, p. 34: 9; p. 57: 3; p. 102: 3.

³ *Analecta Hymnica*, XLIII, p. 307: 6; cf. Prud., *Perist.*, 5,309 et 10,961.

⁴ *Analecta Hymnica*, L, p. 142: 7; XIV, p. 116: 13; LIII, p. 235: 16.

⁵ *Analecta Hymnica*, XXIII, p. 291: 3; XIX, p. 217: 2; XIV, p. 19: 2; Prud., *Perist.*, 3,1.

ô, du type *O praeferenda gloria, o beata victoria*, ou *O magnum decus ecclesiae, o sacerdotum gloria*.¹

Nous voulons surtout attirer l'attention sur l'emploi anaphorique d'un pronom démonstratif. Dans une hymne à sainte Agnès nous lisons ainsi: »Celle-ci dédaigna les menaces du juge, elle méprisa le martyr du corps, celle-ci rendit la vie au fils débauché du duc quand il était mort, celle-ci arrêta les jeunes hommes dépravés en montrant le messenger de Dieu.» De saint Colomban on dit dans un autre poème: *Hic . . . columbinae vitae fuit . . . Hic terram cum Abraham reliquit . . . Hic cum Iohanne regis incestum increpare non metuit. Huic pastum dat Deus . . . Huic caelum obsequi est paratum . . . Hic feras mansuefacit . . . Hic persecutiones . . . perpetitur* etc.² Le pronom démonstratif est la plupart du temps *hic* mais on emploie aussi *iste*, *ille* et *is*. C'est là un usage qui semble exiger une explication spéciale. Il s'agit en réalité d'un trait stylistique qui remonte à l'Antiquité classique. Dans les hymnes païens on avait la coutume de louer le dieu en l'apostrophant plusieurs fois à la deuxième personne. Horace s'adresse par exemple à Bacchus dans une ode bien connue de la manière suivante: »Tu te soumets les fleuves, et la mer des barbares, et, sur des sommets retirés, humide de vin, tu attaches, sans dommage, dans un noeud de vipères les cheveux des Bistonides; tu as su, lorsque la cohorte impie des Géants, par une route escarpée, escaladait le royaume de ton père, faire reculer Rhétus», etc. *Tu flectis amnis, tu mare barbarum, tu separatis uvidus in iugis*, etc., *tu . . . Rhoetum retorsisti . . .*

La langue chrétienne ne se distingue pas à cet égard de la langue païenne. Dans l'hymne *Deus aeterni luminis* qui remonte au V^e ou au VI^e³ siècle nous trouvons par exemple les mots: »tu règnes au ciel . . . tu disposes de la lumière, tu es le créateur du monde, tu es assis sur le trône» etc. Les poètes s'adressent parfois aussi aux saints de cette manière. Ainsi dans une hymne en l'honneur de saint Cyriaque:⁴ »Tu brilles au ciel, auréolé de sang, joint à la troupe des martyrs, toi, le plus saint des chrétiens. Tu triomphe de la force du diable et des souffrances de la chair, confiant dans la puissance de Dieu.» Mais comme les hymnes en l'honneur d'un saint le plus souvent sont adressées au Christ, le poète doit parler du saint à la troisième personne et employer un pronom démonstratif au lieu de *tu*.

¹ *Analecta Hymnica*, XIV, p. 28: 4 et p. 61: 3.

² *Analecta Hymnica*, XIV, p. 51: 3 et s., W. VON DEN STEINEN, *Notker der Dichter und seine geistige Welt*, Editionsband, Bern, 1948, p. 130.

³ *Analecta Hymnica*, LI, p. 12: 2 et s.

⁴ *Analecta Hymnica*, XIV, p. 112: 4 et s.

La poésie funéraire nous offre des parallèles de cet usage. Dans les épitaphes, les auteurs s'adressent souvent aux défunts. A l'évêque Thomas de Pavie, on dit ainsi:¹

Tu casto labio verba promebas,
 Tu patientiam patiendo pie docebas,
 Te semper sobrium, te cernebamus modestum,
 Tu tribulantium eras consolatio verax.

Mais il arrive aussi qu'on parle du défunt à la troisième personne. De l'évêque Agrippinus de Como on a écrit de cette façon:² »Celui-ci abandonne sa patrie et ses chers parents pour travailler à l'étranger pour la sainte foi, celui-ci s'est fatigué pour la doctrine des Pères de telle manière que personne ne peut le raconter, celui-ci travailla humblement pour Dieu, quoiqu'il eut pu être un haut dignitaire de ce monde, celui-ci méprisa toutes les richesses de la terre pour recevoir la récompense du ciel» etc.

Le schéma de disposition que nous avons essayé de décrire était si fixe qu'on pouvait l'employer même pour la composition de chants profanes. Quand, en 814, l'empereur Louis le Pieux voulut visiter Orléans, l'évêque Théodulphe, le plus célèbre poète de l'époque, se vit obligé d'écrire un poème en son honneur.³ Dans cette situation, il était naturel pour lui de suivre la disposition des hymnes. »Le jour de naissance de notre saint brille» était le début usuel de celles-ci. Théodulphe commence par les mots: »L'empereur pieux et clément est ici, lui dont la splendeur brille dans le monde et dont la bonté excelle entre tous par le don du Christ.» Deux des strophes suivantes sont introduites par le démonstratif *hic*: »Celui-ci est la gloire et le père de l'Eglise qu'il recrée et reconforte, enseigne et fortifie par la doctrine. Celui-ci arrête, puissant par ses armes, les païens orgueilleux, celui-ci, victorieux, met leurs têtes sous le joug en triomphe.» Une autre strophe commence à la manière des hymnes, par l'interjection *o*: *O decus regni* etc., et le poète invite l'assemblée à chanter la louange de l'empereur et à prier pour le bonheur de celui-ci et de sa famille.

Il est typique de l'homme médiéval qu'il ne se gênait pas de parodier le schéma des hymnes. C'est par exemple le cas dans le célèbre chant sur l'abbé Adam d'Angers qui dérive de l'époque carolingienne.⁴ Le refrain de ce chant est

¹ *Mon. Germ., PAC*, IV, p. 722.

² A. SILVAGNI, *Monumenta epigraphica christiana saeculo XIII antiquiora*, vol. II, fasc. II, Comum, 1943, tab. VIII,1.

³ *Analecta Hymnica*, L, p. 164 et s.

⁴ *Mon. Germ., PAC*, IV, p. 591.

Eia, eia, eia laudes,
eia laudes dicamus Libero.

Il saute aux yeux que ces mots constituent une parodie de la phrase *Laudes dicamus Domino*, employée souvent dans la liturgie. C'est ce que PAUL LEHMANN a souligné dans son livre *Die Parodie im Mittelalter*. Le ton du chant est léger, et LEHMANN pense qu'il peut, en général, être considéré comme une parodie d'un panégyrique ou d'une épitaphe. C'est se méprendre sur la composition du chant. Sa disposition montre que l'auteur anonyme a plutôt pensé aux hymnes en l'honneur des saints quand il a écrit ce poème. Dans la première strophe il fait connaître, selon la coutume des hymnes, le nom de son héros et le lieu de son activité. «En Angers on dit qu'il y a un abbé qui porte le nom du premier homme. On raconte qu'il boit plus de vin que tous les Angevins.» Les trois strophes suivantes contiennent une description de la vie vertueuse d'Adam et elles commencent toutes par le démonstratif *iste*: *Iste malit vinum omni tempore . . . Iste gerit corpus imputribile . . . Iste cupa non curat de calice vinum bonum bibere suaviter . . .* » Celui-ci préfère toujours du vin, aucun jour et aucune nuit ne passent sans qu'il titube pris de boisson comme un arbre agité des vents. Celui-ci porte un corps imputrescible embaumé de vin comme d'aloès, et il imbibe sa peau de vin, comme on saupoudre le corps de myrrhe. Celui-ci ne boit pas de bon vin dans une coupe mais dans des cruches et des pots énormes.» Dans la dernière strophe le poète met en relief la chance unique pour la ville d'Angers de posséder un tel patron: «Si la ville d'Angers perd cet homme, elle n'acquerra jamais plus un patron qui puisse toujours boire comme une éponge. Songez, Messieurs, à ces faits.»

THE ORIGIN OF THE STORY ABOUT THE FIRST MARATHON-RUNNER

Jaakko Suolahti

I

In his researches a historian has frequently to deal with highly exaggerated, coloured, and one-sided sources. He can decide upon the value of these sources only by comparing them with more reliable information, but on the other hand by revealing the origin, the author, and the motive of an unreliable source he can often gain valuable information from it.

The classical scholar above all has to sift his sources with great care. The Greeks and the Romans included Clio, the goddess of history, among the seven muses.¹ The historian could therefore embroider his writings in order to heighten the aesthetic or moral effect. As is well-known, speeches of famous persons and even many historical documents have been invented by the author himself or have been very freely revised by him.² This was done to describe the character of the hero or a certain situation, the author giving a subjective account of what he thought the hero would have said at that memorable moment. Moreover, when we consider that most historians of ancient times wrote with a strong patriotic or political bias, it is easy to understand why the sources of these times are full of exaggerated, coloured, and contradictory reports. From our point of view Herodotus, for example, grossly distorted historical truth by greatly exaggerating the size of Xerxes's army.³ But this served well his own purpose, which was to enliven the work and to rouse the patriotism among the Hellenes.

The classical scholar especially has to deal with different anecdotes, the literature of antiquity being full of them. He is quite aware of the unreliability of his sources. The Greek and Roman historians and moralists composed

¹ Hesiod, *Theogonia* 77; Pindar, *Nemeia* 3.83.

² A. SHOTWELL, *The History of History* I. New York 1939, p. 161; J. W. THOMPSON, *A History of Historical Writing*. New York 1942, pp. 21, 31.

³ K. J. BELOCH, *Griechische Geschichte* II: 2, 2. Aufl. Strassburg 1916, pp. 70—73; Herodotus 7.60; 7.87; 7.185; 7.228.

them as freely as they did speeches to describe character, to enliven their writings or to warn and instruct. Several extensive collections of anecdotes from ancient times have been preserved to us¹, for the people of those days delighted in them as much as we do to-day. The unreliability of those anecdotes is revealed to the scholar by their somewhat varying forms and incidents in different collections. He cannot, however, reject them outright, because those anecdotes are often our only sources of information about famous persons and events. And if they happen to be true, they illustrate excellently the character of the person concerned. Let us think e.g. of the famous words of Cato the elder: »Ceterum censeo Carthaginem esse delendam«, which formed for many years the customary ending of all his speeches.

For this reason, a reassessment of the historical reliability and origin of at least the most famous anecdotes is of every importance. Should the anecdote turn out to be an invention, the result of this analysis is nevertheless not a negative one. Careful investigation of the date and purpose of an invented anecdote throws light upon opinions and principles of that time as well as upon the changes they underwent later.

Although classical scholars have by now for some two hundred years sifted the available anecdotes, historical reference books still contain a great number of quite groundless evidence. Psychologically it is easy to understand why many of the most famous and vivid details have escaped criticism. Once a plausible and effective detail has found its way on to the pages of history, it seems extremely difficult to obliterate it. It gets a firm hold on the mind of every student during his schooldays and some reference books serve only to confirm his belief. By following the development of such a detail or anecdote from one book to another through several centuries, the scholar may to his surprise find it to be of rather late origin. Sometimes it may be consciously distorted, but quite often it is only the product of an imagination with no special purpose of its own or, indeed, is a mere misunderstanding. For example the picture of the so called nobility, which has prevailed until recent times, may be considered a misunderstanding. According to this, the descendants of all the highest magistrates, such as consuls and praetors and curule aediles belonged to the highest Roman aristocracy. Historical evidence gives no support to this opinion, for M. GELZER proved in 1912 that all

¹ TH. BIRT, *Kritik und Hermeneutik nebst Abriss des antiken Buchwesens* (Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft 1.3). München 1913, pp. 172—175, 35.

the *nobiles* in question were consuls or their descendants.¹ The Danish scholar ADAM AFZELIUS did, in fact, show that the mistaken idea, still found in several general surveys, is due to an incidental statement made by SIGONIUS in the 16th century.²

Again, the well-known story of Alexander the Great weeping, because he had no more new worlds to conquer, is only a product of imagination serving no special purpose. Probably it is first found in the Alexander-legends of the Middle Ages, which contain many other imaginative details. Until recent years the story was nevertheless believed to be based on contemporary, or at least ancient sources. Though W. TARN³ in 1948 proved it to be purely fictitious, it has been included in handbooks and schoolbooks.

One could go on enumerating famous fictions still surviving on the pages of history, such as Caesar's well-known words »*Alea iacta est*» or the stories about the unrestrained drinking and debauchery of most emperors, Julian the Apostate's last words on his deathbed: »You have won, Galilean» etc. But one of the most famous, the story of the first Marathon-race seems up to now have escaped the analysis of the scholars. Its reliability has been in doubt, but its origin has not been explained in greater detail.⁴

II

Who would not know the story of the first Marathon-runner, who brought to Athens the message of the Greeks' victory on the Marathon field in 490 B.C., then falling dead to the ground. Reference-books sometimes call him Pheidippides, sometimes Philippides, while they also give a number of contradicting details. One of them tells us that a little earlier he had run to Sparta and back again to inform them of the invasion of the Persians and to ask for instant help. On his return he only just had time to take part in the battle before leaving for his last famous run. The painter Polygnotus, who lived about 450 B.C., is supposed by some to have painted a mural dealing with the

¹ M. GELZER, *Die Nobilität der römischen Republik*. Leipzig, 1912, pp. 21—32.

² A. AFZELIUS, *Den romerske Nobilitets Omfang*. København, 1935, pp. 12—16:

³ W. W. TARN, *Alexander the Great II*. Cambridge, 1948, pp. 262—263;

⁴ Last B. BILINSKI, *L'antico oplite corridore di Maratona, leggenda o realtà* (Accademia Polacca di Scienze e Lettere. Biblioteca di Roma. Conferenze 8. Roma 1960), who builds his traditional picture of the Marathon runner on the alleged local historians. Cf. *Ath.* 38, 1960, pp. 154—156; *REA* 62, 1960, pp. 513 s.; *AC* 29, 1960, p. 531; *RPh* 25, 1961, p. 123; *GIF* 14, 1961, p. 185; *CR* 11, 1961, p. 176; *RBPh* 39, 1961, p. 215; *AAHG* 15, 1962, p. 91; *Mnem.* 15, 1962, p. 430.

event in the Stoa Poecile, a portico situated on the northern side of the Agora in Athens. And finally two reference books hint discreetly at the uncertainty of traditional tales.¹ Apparently subsequent and present day Marathon-races have overshadowed the original race to such an extent that no further accurate research-work has been carried on. And the first race has simply come to be regarded as an indisputable fact.

A mere glance at ancient sources shows how questionable is the authenticity of the story. The father of history, Herodotus, who gave comprehensive contemporary accounts of the Persian wars, does not know anything about it. The name Pheidippides admittedly does occur in his writings for the first time.² He ran from Athens to Sparta and back again, a distance of 228 kilometres in two days, carrying a request for help. In the Arcadian mountains he is said to have met the forest god Pan, who promised to help the Athenians in battle. But after this Herodotus does not mention Pheidippides again, so it is obvious that he was not familiar with the story of the Marathon-runner. As he was inclined to enliven his works with various anecdotes, often of rather disputable origin, he surely would not have left this dainty morsel unused, if it had been known at that time. Besides, Herodotus obtained his information mainly from Athenian or pro-Athenian sources,³ and it is hardly likely that he would not have heard about Pheidippides's second run, if it had been known in Athens. Thus it seems extremely unlikely that the story about the first Marathon-runner comes from the same period as the battle itself or was based on fact.

Other sources combine to confirm this impression. Pheidippides's run to Sparta and back is mentioned for instance in the Miltiades-biography by Cornelius Nepos at the beginning of the Christian era.⁴ It is found in Pausanias's comprehensive guide-book of Greece in the 2nd century A.D.⁵ as well as in others.⁶ As for the Marathon-race, with one exception it remains unknown for centuries.

¹ Dictionnaire encyclopedique Quillet L-O. Paris, 1937, p. 2814; Enciclopedia Italiana XXII. Roma 1934, pp. 207—208; The Encyclopaedia Britannica XIV. 14 Ed. London 1929, p. 858; The Encyclopedia Americana XVIII. New York, 1951, p. 263; Nordisk Familjebok XIII. Stockholm, 1930, p. 834; Iso tietosanakirja VIII Helsinki 1935, p. 652; Meyers Lexicon VII. 7. Aufl. Leipzig 1927, p. 1668.

² 6. 105—106.

³ JACOBY, Herodotos (Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft. (RE) II Supplementband. Stuttgart 1913, pp. 205—520), p. 241.

⁴ 4. 3. (Philippus).

⁵ 1. 28. 4; 8. 54. 6 (Philippides).

⁶ Solinus Collectanea rerum memorabilium 1. 98 (Philippides); Pollux, Onomasticon 3. 148 (Philippides); Scholia ad Aeschinem 2. 130; Scholia ad Aristidem, p. 51, 215 FROMMEL.

The statement in the reference books that Polygnotus had painted the event in the Stoa Poecile is based on an obvious error. According to the extant records the paintings represented different phases of the actual battle, such as the attack of the Athenian-Plataean army, and the rout and slaughter of the Persians. And even of these Polygnotus painted only a selection.¹

It is specially noticeable that not even Pliny the elder (29—79) mentions anything about the Marathon-runner in his great encyclopaedia written in the first century A.D. Naturally he knows of Pheidippides's run to Sparta² and he mentions a number of earlier and contemporary runners and their records, such as Amystis of Lacedaemon and Philonides who had been in the service of Alexander the Great. Both ran from Elis to Sicyon, a distance of 240 kilometres, the former in one day, the latter in nine hours. But the contemporaries of Plinius excelled in such feats, and in A.D. 59 a boy of 8 ran a course of 111 kilometres starting at midday and finishing in the evening. He also mentions a man who ran 237 kilometres in a short time.³ As is apparent from these stories, Plinius did not trouble to sift the information which he was constantly gathering from literature.⁴ As he was a widely read man, it seems almost certain that the Marathon-race was not yet mentioned in the literary sources of his time.

Plutarch, who lived a little later (46—120) and wrote biographies of famous men such as Aristides and Themistocles, both of whom took part in the battle of Marathon, does not say anything about the Marathon-race either, though he had studied extensively the works of the best early historians. Instead he tells about Plataean Euchidas,⁵ who after the battle of Plataea in 479 B.C. ran from the battle-field to Delphi and back again, a distance of some 200 kilometres, to fetch the Holy Fire for the purification rites. »But after having greeted his fellow citizens», Plutarch continues, »and handed them the Fire, he at once fell down and drew his last breath». The Plataeans buried him in the sanctuary of Eucleia Artemis, and put the following inscription on his grave: »Having run to Pythos (i.e. Delphi) Euchidas returned on the same day». This information is hardly based on fact, because there is no evidence about it in the earlier sources. On the other hand Plutarch can not have invented it him-

¹ HOBEIN, Stoa (RE IV A, 1932 pp. 1—47), pp. 18—19; Pliny, *Naturales Historiae* 35. 10. 76.

² *Naturales Historiae* 7. 20. 84 (Philippides).

³ Also Solinus 1. 98; Pausanias 6. 16. 5; Plinius, 2. 71. 181.

⁴ M. SCHANZ—C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian II* (Handbuch der Altertumswissenschaft VIII. 2). München 1935 pp. 772—777.

⁵ Plutarch, *Aristides* 20. 4—8.

self, and he may have found it in some local history. From the description of Herodotus it was already apparent that in the different states which had taken part in the battles different traditions had grown about the course of events. Details were invented and added or they were coloured by local patriotism. Herodotus tells us inter alia that many city-states, which had taken no part in the battle, built burial mounds for their fictitious deceased heroes; the Aeginians did this ten years later.¹

The inscription mentioned by Plutarch and the story connected with it were, of course, easily produced in this atmosphere. Many similar forged inscriptions are known from antiquity, and it is often difficult for the modern scholar to distinguish them from the real thing.² The people of Antiquity, such as Plutarch and the writers before him could naturally also mistake the forged inscriptions for real ones. Besides, Plutarch had no reason to investigate thoroughly the reliability of his sources. He used the story as a moral example in knowing that his readers would only pay attention to its effect and not to its truth.³

Plutarch's description seems to have given rise to the story of the Marathon-runner, though the Plataean Euchidas mentioned by Plutarch apparently had nothing to do with it. Philippides's famous run from Marathon to Athens is mentioned for the first time by Lucian (120—180), the philosopher, satirist, and writer of fiction, who was born at the time of Plutarch's death. His description makes us think of Plutarch's Euchidas. In this short essay »On those who fell while presenting a message of greeting» there is a sentence which runs as follows:⁴ »Having brought the message of victory from Marathon, Philippides, the day's runner, is said to have told the archonts, who were worried about the outcome of the battle: 'Be greeted, we have won', and delivering this message and salutation he fell to the ground and drew his last breath».

If we compare this impressive description with those of Herodotus and Plutarch we find many similarities both in style and content. For example the term »the day's runner», i.e. a professional runner⁵ who carried a message

¹ Herodotus 7. 85.

² J. SUOLAHTI, Piirtokirjoitukset Rooman historian lähteinä (Hist. Aik. 48, 1950, pp. 95—106), p. 97.

³ W. v. CHRIST — W. SCHMIDT — O. STÄHLIN, Geschichte der griechischen Literatur II (Handbuch der Altertumswissenschaft VII: 2: 1) München 1920, p. 524.

⁴ Lucian, Pro lapsu in salutando 3.

⁵ JUTHNER, Hemerodromos (RE VIII, 1913, p. 232—233); BUSSEMAKER, Hemerodromoi (Ch. DAREMBERG — E. SAGLIO, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines III, 1900), p. 71.

for a whole day, is met with in Herodotus and in most of those who took the story about Pheidippides from his writings. Lucian has apparently combined Herodotus's and Plutarch's stories purposely to get a more effective example. Lucian, who is also known as the inventor of Münchhausen's prototype in direct »True Stories«, did not of course pay any attention to the truthfulness of his examples.¹ It is possible, however, that Lucian did not use Plutarch as his source, but took the story from some later writer based on Plutarch, because he knew the runner as Philippides instead of Pheidippides.

Lucian was an entertaining writer and his works have been very popular both in his own times and later. His fascinating story about the first Marathon-runner was not forgotten, and was known even to the Byzantine writers. But, above all the people of the 17th century who were particularly fond of anecdotes seem to have found delight in it. It was not yet widely known, however, since the comprehensive encyclopaedias of the 18th century do not know it. But at the beginning of the 19th century it finds its way into art. In 1834 the French sculptor Cortot created his famous statue of Philippides (»Le Soldat de Marathon«), which stands in the garden of the Tuilleries in Paris. This work of art has extended the knowledge of this story of the first Marathon-race, as hundreds of Frenchmen as well as tourists see that famous statue every day.

With the re-establishment of the Olympic Games at the end of the last century, Philippides's run was brought to everybody's notice. It was used as a pattern for the most glorious contest, the Marathon-race, in the new Olympic Games, though the scholars had long had their doubts about the authenticity of the story of the first Marathon-race. And when a Greek peasant Louis had won the first Marathon-race in 1896, nothing remained to shake the belief in the tradition. The story has been included in reference books² and school-books, and through these it has become common knowledge. No doubt it has served to increase the interest in international athletic contests and has inspired patriotic enthusiasm.

Lucian's story of the first Marathon-runner, who never existed, is a good example of how a complete fictitious event, if it is effective enough, becomes common knowledge in favourable circumstances, through its appeal to people's feelings and their idea of the time concerned. Once it has found its way on to the pages of history, it is as effective as if it had actually taken place.

¹ W. v. CHRIST—W. SCHMIDT—O. STÄHLIN, *Geschichte der griechischen Literatur* II: 2 (Handbuch der Altertumswissenschaft VII: 2: 2) München, 1924 pp. 710—745.

² Printed in encyclopaedias in the twenties of this century.

ZUR TEXTKRITIK DES *APOLOGETICUS* OROSII

J. S v e n n u n g

Während die Handschriften zum Hauptwerk des Orosius, den *Historiae*, sehr zahlreich und sehr alt sind, ist der Text des *Liber apologeticus* desselben Autors auf wenige und spätere Handschriften gegründet. Es dürfte deshalb nicht unwillkommen sein, zur Feststellung des mehrmals unsicheren Textes einige neue handschriftliche Zeugen vorzubringen.

Besonders in den Bibliotheken Frankreichs stecken noch mehrere Hss., die den Gelehrten unbekannt, jedenfalls von ihnen nicht benutzt zu sein scheinen, wie

Paris, Bibliothèque Nationale:

- Cod. 16332 (f. 44), saec. XI (unten B genannt)
» 1808 » XIII (T)
» 1886 » » (I)
» 113 » XI (Fragment)
» Nouv. acq. lat. 1602, s. XII (hier D)
(= Cod. Ashburnham Libr. 86)¹

Paris, Bibliothèque Mazarine 574, s. XV (K)

- » » *de l'Arsenal* 347, s. XII (E)
» » » 2891 (L)

Avranches, Cod. 51, s. XI (A)

Vitry-le-François, Cod. 46, s. XII (Z)

Cambrai, Cod. 445 » » (H)

Mehrere dieser Handschriften habe ich nur teilweise kollationiert, aber Cod. Paris. 16332 und Nouv. acq. 1602 und ebenso die Handschrift von Av-

¹ Diese Hs war KARL ZANGEMEISTER bekannt, s. seine praef. XXXV: Pauli Orosii Historiarum adversum paganos libri VII. Accedit eiusdem Liber Apologeticus. (Corpus script. eccles. Latin. V, Wien 1882.)

ranches vollständig. Die erstgenannte, B, ist deshalb wichtig, weil sie eine Sondertradition aufweist, indem sie die in allen anderen mir bekannten Hss. fälschlich eingeschobene Partie aus Augustinus (*De natura et gratia contra Pelagium*, nach Kap. 32,2) nicht hat. Auch durch ihre Lesarten zeigt sie, dass sie der ältesten Hs., Σ (s. IX—X) bei ZANGEMEISTER in seiner äusserst gewissenhaften Edition 1882, ebenbürtig und öfters besser als diese ist. Cod. B und C stehen einander sehr nahe, aber keiner ist eine Abschrift des anderen; sie gehen, wie es scheint, durch mehr als ein Zwischenglied, auf eine gemeinsame Vorlage zurück. Meistens werden die Lesarten des Σ (bzw. Σ^2) durch B (A) gestützt.

Im folgenden gebe ich in grösster Kürze einige Proben von Stellen, wo durch oben genannte Hss., besonders den Cod. Paris. 16332, die Lesarten einer Revision unterzogen oder sonst beleuchtet werden können.

Über früher benutzte Hss. zum Apol. s. ZANGEMEISTERS Ausgabe praef. p. XXXIII ff., meine Orosiana (Diss. Uppsala 1922), S. 167 f., wo gezeigt wird, dass die zweite Hand des Σ meistens die bessere Überlieferung hat.

1,4 (p. 604,7 der ZANGEMEISTERSCHEN Edition): *patres enim et qui iam quieverunt martyres et confessores, Cyprianus, Hilarius . . . , multa iam aduersus hanc nefariam haeresim . . . ediderunt*. ZANGEMEISTER verzeichnet *confessores* nur aus Σ , alle übrigen Hss. haben die Entstellung *concordes*. Jetzt bieten auch BA *confessores*, wie sie auch 1,3 p. 604,2 mit *mihi necessitas est, iniuriam manifestare, quam passus sum, ut cunctis pateat, qui fecerunt* den Σ stützen (die übrigen Hss. lassen *ut* aus). Besonders interessiert uns aber der Satz, mit dem das Buch beginnt: 1,1 *Possibilitatis non est neque praesumptionis meae, sed . . . necessitatis, ut ego nunc uidear* (p. 603,1). Hier fehlt *non* nach *Possibilitatis* (Orosiana 97 A.2) in allen Hss. ausser Σ , wozu jetzt stützend (mit bewahrtem *non*) hinzukommen BA (und I²; D hat: *Non praesumptionis meae est, beatissimi* usw.).

2,2 (p. 605,5) *contendere auctore* (in dieser Reihenfolge) BA = Σ .

2,5 (p. 605,19) *stat etiam . . . Goliath . . . capite, manu ac per totum insuper corpus plurimo uestitus, habens post se armigerum suum*. Diese Lesart gibt der Apparatus criticus des ZANGEMEISTER für alle Hss. an, ausser für die zweite Hand des Σ , welche hat: *plurimo aere ferroque uestitus* (wozu ZANG.: »ex coniect. ut uid.; cf. lin. 20«, und Z. 20 steht: *cuncta tamen aeris ac ferri suffragia subministrat* vom *armiger*) und für Ψ , welche Hs. *plurimo apparatu* schreibt. Aber die letztgenannte Hs. ist, wie ich gezeigt habe (Orosiana 167), sehr oft interpoliert, während

Σ^2 (wie gesagt) uns die besten Lesarten schenkt. Nun finden wir, dass B mit Σ^2 übereinstimmt; ihre La. *aere ferroque uestitus* wird durch die gute Klausel ausserdem bestätigt (ZANGEMEISTER schreibt mit einem wenig methodischen Kompromiss: *plurimo aere uestitus*). (A hat eine Partie des Textes weggelassen).

3,4 f. (p. 607,8) *exposui coronae uestrae . . . Caelestium . . . ex Africa profugisse; contra librum uero Pelagii beatum Augustinum, discipulis ipsius Pelagii prodeuntibus ac petentibus, plenissime r e s p o n d i s s e. extare etiam in manibus meis epistulam . . . , quam nuper ad Siciliam ordinasset, in qua multas quaestiones haereticorum retudit.* Nach den übrigen Hss. druckt ZANG. hier *respondere*, die obige La. der B Σ passt aber besser im Zusammenhang, vgl. 4,1 Z. 17 *interrogastis, an haec, quibus Augustinus . . . r e s p o n d i s s e t, se docuisse cognosceret*; 4,5 p. 608,13 *hoc Augustinus . . . scriptis suis, sicut audistis, exhorruit*, dagegen spricht endlich kaum p. 608,14 *hoc in ipsius nunc Pelagii scriptis sua responsione condemnat*.

4,3 (p. 608,5) *tunc idem episcopus nobis omnibus ait: »haec, quae leguntur, in alios dicta. Sunt autem de Pelagio suggerenda, putatis. Si in ipsum ergo Pelagium quid dicatis, expromite.»* Die von ZANGEMEISTER eingesehenen Hss. haben Interpunktion nach *alios* und nach *Pelagio*, ebenso BA; *suggerenda* haben Σ^2 B; die übrigen *suggerendum* (= ZANG.); *putatis* haben Σ BA, die übr. *putas*. ZANG. schreibt *in alios dicta sunt, dicta autem de P. suggerendum putatis*. Ich möchte, mit Beibehaltung der La. der $\Sigma^{(2)}$ B, die obige Interpunktion anwenden: »Das hier Vorgetragene ist gegen andere gerichtet. Da Sie aber meinen, dass jetzt Anklagepunkte betreffs Pelagius eingegeben werden sollen, sollen Sie äussern, was Sie gegen Pelagius sagen wollen.« Dass *dicta*, wie ZANG. meint, nach *sunt* ausgefallen wäre, scheint mir weniger glaubhaft, eher könnte *sunt* ausgefallen sein. Aber eben zwei *sunt* nach einander sind dem stilistisch ziemlich sorgfältigen Orosius kaum zuzutrauen. Ich nehme deshalb Ellipse von *sunt* nach *dicta* an, und parataktisches *putatis*, wozu vgl. 18,3, p. 631,9 (vgl. auch Z. 11) *si forte poscatur rationem de fide reddere, putasne, nullam in disserendo patietur infensam?* (Vgl. Glotta 22,190.¹ S. auch unten zu 19,3, p. 633,12 betreffs der Koordination.)

6,1 (p. 610,3) *Domnus exduce*. Diese Form gibt ZANGEMEISTER dem Namen sowohl hier als auch 7,6 (p. 612,17); aber die Hss., auch B (*dominus*; andere mit Kürzung *dñs* DT usw.), sprechen für *Dominus* ohne Synkope; da nicht nur

¹ J. B. HOFMANN & A. SZANTYR, Lat. Syntax u. Stilistik (München 1965), S. 528 f.

Handschriften, sondern auch Inschriften die nichtsynkopierte Form aufweisen (s. Thesauri Onomasticon s.v., p. 214,81 f.), muss diese auch hier beidemal beibehalten werden.

7,2 (p. 611,15) *quando aut quomodo aut quo audiente aut cuiusmodi illud est dictum, quod blasphemiae possit adscribi?* Die Worte *aut quomodo* nahm ZANGEMEISTER nicht auf, weil sie nur in Σ zu finden waren; jetzt werden sie auch durch BA gestützt.

7,1—3 (p. 612,1) *cum . . . ad obsequium Iohannis episcopi cucurrissem, statim ab eo notam falsi criminis . . . accepi. ait enim mihi: »quare ad me uenis, homo qui blasphemasti?» . . . (3) quamquam hanc inconuenientiam miserae falsitatis r u m i n a n s saepius crebra expositione non tam me probasse quam alium uidear prodidisse.* Hier hat B allein die La. *ruminans*, wie ZANG. emendiert hat, alle die anderen *ruminare*. (Vielleicht ist auch die La. *incontinentiam* in Σ usw. = BA aufzunehmen — C ZANG. schreibt *inconuenientiam* nach $\Phi X = D$ — und zwar im Sinne von *intemperantia* 'Masslosigkeit'.)

8,2 (p. 613,8 ff.) *quippe cum mirari iam nemo debeat c o n q u a e r i et existere falsos testes . . . : hoc sanguis Stephani c l a m a t, hoc dominicae crucis uexilla significant, hoc etiam nunc excitata per eos manifestat i n i u r i a.* ZANGEMEISTER druckt *conquiri*, aber alle Hss. haben *conqueri* ($e = ae$), und Rekomposition ist ja eine öfters vorkommende Erscheinung (STOLZ-LEUMANN'S Gramm. [München 1928] S. 81; zu *conquaerere* vgl. Thesaurus IV 355, 9 f. inschriftl. Belege). Nur B hat *clamat*, was mit dem folg. *significant* (von einer noch früheren Begebenheit) zusammenpasst und eine noch bessere Klausel gibt als das Imperf. Das letzte Wort, *iniuria*, hat nur Σ^2 (dafür *persecutio* IH: Interpolation!) und BA, sonst ist es weggefallen; es ist aber notwendig und gibt eine gute Klausel.

8,5 (p. 614,2 ff.) *satisfactum . . . uolo . . . uulgo . . . rumorique propterea, ne, dum episcopum mentiri posse non crederet, t a l i i n n o c e n t e credulitate peccaret.* B und D sind die einzigen Hss., die *peccaret* (Z. 6) haben, und bestätigen so die Emendation ZANGEMEISTERS; alle anderen haben *peccare* (durch eine Art Haplographie, es folgt: *et inde* usw.), B allein hat *tali innocente cr.* («durch eine solche unschuldige Leichtgläubigkeit»), die anderen schwanken: *ali* (mit *crederet* zusammengeschrieben) Σ post ras., ceteri *alia*; *crudelitate* Σ post ras., YA; *-em ceteri fere omnes*; ZANG. liest *alia innocentem* (so alle ausser B) *credulitate peccaret*, was aber einen schlechteren Sinn als die Lesung des B zu geben scheint.

11,8 (p. 619,13). Die La., welche ZANG. in den Text setzt, *quoquo* (so Ψ), wird durch BD gestützt: *tamen quoquo modo per hominem posse promittas, Dominum exprobras. (quo ceteri)*. Ebenso 13,1, p. 621,9, stimmt B allein mit Σ^2 (post ras.) überein: *omni* statt *omnia* (D *ad omnia*); 14,1, p. 622,21, *familia* mit Σ p.r. usw. (dann *maiore domus credente*, wo die meisten *maior d. credenti* haben).

15,6 (p. 625,2) *quis, rogo, iste liber est, quem de manu uiuentis in saecula (= Dei) nullus potens fuit accipere nisi qui ingreditur sine macula?* Diese von mir in Orosiana 81 f. empfohlene Lesart des Σ (ZANG., nach den meisten Hss., streicht *potens*) wird durch BA gestützt (D *nulluis fuit*). Ähnlich verhält es sich 17,13, p. 630,16, *quantae sunt* BAD (Orosiana 167 f.), und 18,6, p. 632,9, haben BD *iudicem* (A *-cet*).

19,1 (p. 633,7) haben ABH *Nunc autem adiutorium adicio. nihil difficile assero. An . . .*, was für die Konjektur ZANGEMEISTERS *N. a. a. Dei, cui nihil d., a.* zu sprechen scheint. (*Dei cui* fehlt in den Hss.) Sodann hat Σ u. a. Hss. (s. den Apparat) = BA folgendes 19,3 (Z. 11): *mea semper haec est . . . sententia: Deus adiutorium suum . . . uniuersis in hoc mundo gentibus . . . subministrat, non, ut tu adseris cum discipulo tuo Caelestio, . . . in soli naturali bono . . ., sed speciatim per tempora . . . et cunctis et singulis ministrare*. Das letzte *ministrare* steht durch Attraktion von *adseris* im Nebensatze statt *ministrat* (vgl. H. SJÖGREN, *Commentationes Tullianae* [Uppsala 1910] 134 ff., *Hermae Pastor* S. 7,4 und bei anderen Autoren). Dieser Inf. hat aber bewirkt, dass die Emendatoren das vorhergehende *sumministrat* in *sumministrare* abänderten und auch *deus* in *deum* (so H; omisit D).

22,5 (p. 639,21) wird die La. *famam quam conscientiam* (wozu Orosiana S. 168) durch BAT gestützt, und 24,5 (p. 643,1) *iunctis uiribus* des Σ^2 durch BAD. 26,3 (645,22) fehlt *fiant* in den Hss. (Orosiana S. 142).

27,2 (p. 647,11) wird die Konjektur ZANGEMEISTERS bestätigt durch B, der hat: *et mox alium secunda plasmatione substitui, quo* (aber AD *substitutus*).

STIMMUNGSMALEREI ODER BURLESKE?

DER STIL VON PLAT. PHAIDR. 230 BC UND SEINE FUNKTION

H o l g e r T h e s l e f f

Wer heute von Platons Stil hört, denkt wohl zuerst an die sogenannte »Stylometrie«: LUTOSLAWSKIS bekannte Methode, aufgrund von mechanisch errechneten Frequenzen sprachlicher und anderer Erscheinungen die Chronologie und Echtheit der Dialoge Platons zu bestimmen. Die Stylometrie hat jedoch die platonische Stilforschung in einen üblen Ruf gebracht. Der Stilkünstler und Stilvirtuose Platon blieb im Schatten des Grossproduzenten von Partikeln und Antwortformeln. Zwar wird der Zusammenhang zwischen Form und Inhalt in Platons Werken mitunter in der Platonliteratur als ein wichtiger Aspekt berührt, aber damit konnte sich die Stylometrie begreiflicherweise nicht befassen, und er ist auch niemals ausdrücklich behandelt worden.¹ Wir wissen nach wie vor sehr wenig über die Zusammensetzung von Platons Stil, darüber wie er mit den verschiedensten Stilarten spielt und welche F u n k t i o n sie in seinen Werken ausüben.

Ich will hier versuchen, diese Fragestellungen auf einen Abschnitt aus Platons Phaidros anzuwenden.

Zunächst möchte ich einige allgemeine Tatsachen in Erinnerung bringen, die den Aufbau des Phaidros und diesen Passus betreffen. Man kann den Inhalt des Dialogs folgendermassen zusammenfassen: »Über die Überredung und über das Schöne und das Verlockende«. Sachlich gesehen besteht das Motiv zunächst aus der Frage nach der rhetorischen bzw. der sokratisch-platonischen 'Psychagogie', aber wie so oft bei Platon sind die strittigen Ge-

N. B. This paper was originally read to audiences in Mainz and Frankfurt in June 1966. I am indebted to W. MARG for some suggestions. The paper is printed here in a slightly altered and extended version and dedicated to HENRIK ZILLIACUS who in a way has inspired it by drawing my attention, many years ago, to the problems of the Greeks' conception of nature.

¹ Der Zusammenhang zwischen Form und Inhalt spielt eine gewisse Rolle in den Interpretationen von WILAMOWITZ und FRIEDLÄNDER. Vgl. weiter z.B. J. STENZEL, *Lit. Formen* ², 1931, 133—136, E. HOFFMANN, *Z.f. philos. Forsch.* 2, 1947, 465—480, DOROTHY TARRANT, *Cl. Quart.* 1948, 28—34. — Ich habe nunmehr einige Gesichtspunkte zusammengestellt in meiner Arbeit 'Studies in the styles of Plato', *Acta philos. Fennica* 20, 1967.

dankengänge komplex miteinander verwoben und mit wechsellvoll ironischer Distanz behandelt. Milieu und Sprachgebrauch sind offenbar so gewählt worden, um »das Schöne und das Verlockende« zu beleuchten. Die formale Komposition des Dialogs erinnert ans Symposion: nach einer ziemlich umständlichen Einleitung folgen eine Reihe von Gesprächen, die ihren Höhepunkt in einer sokratisch-platonischen Vision erreichen; dann ein ganz neuer Aspekt im späteren Teil des Dialogs, und zuletzt ein kurzer, halb spielerischer Schluss. Der Phaidros enthält nur drei Reden: als erste Lysias' rhetorische Verführungsrede, die Phaidros voller Bewunderung vorliest, darauf Sokrates' rhetorische Rede über die Liebe und dann Sokrates' zweite Rede, die 'palinodische' Rede über die Seele. Der spätere Teil des Dialogs ist als eine Untersuchung des Wesens der Rhetorik und überhaupt der Prosa gehalten, in der teilweise vortragsähnlichen Dialogform, die Platon in seinen späteren Werken vorzieht. Stilistisch ist das Werk äusserst variiert, enthält u.a. experimentell geratene Partien (wie zu Beginn der ersten Rede des Sokrates), und es gipfelt sowohl inhaltlich als auch formell in der zweiten Rede des Sokrates, wo der zentrale Teil über die Unsterblichkeit der Seele (245 c — 246 a) hervortritt wie ein Stück stilistischen Urgebirges, blossgelegt auf der Spitze dieses gebüschbewachsenen Werkes.

Der Passus, den wir hier analysieren wollen, gehört zur Basis der Kompositionspyramide. Man findet ihn in der Einleitung, in Vorbereitung auf Lysias' Rede. Sokrates ist dem attraktiven Lebemann Phaidros begegnet, der, wie er sagt, einen Konditionsspaziergang vor den Mauern der Stadt machen will. Sokrates leistet ihm Gesellschaft. Das ἔξω τείχους steht schon zu Beginn des Werkes und spielt später eine bedeutende Rolle: das ist ja etwas ganz ἄτοπον, was Sokrates betrifft. Aus dem Gespräch geht hervor, dass Phaidros sich soeben Lysias' sophistische Rede über die Liebe angehört hat, und nach einigem Drängen gibt er zu, dass er eine Abschrift von der Rede bei sich hat, und geht darauf ein, sie Sokrates vorzutragen. Nun muss man sich entscheiden, wohin man gehen soll, um die Rede zu lesen. Sokrates schlägt vor, dem Fluss Ilisos zu folgen, Phaidros zeigt auf eine hohe Platane, die ein bisschen entfernt liegt und unter der man in der Sommerhitze Kühlung und wunderbares Gras zum Ausruhen finden kann. Man begibt sich dorthin, und nun beginnt die oft bewunderte Naturbeschreibung, in deren Schlussteil sich unser Passus befindet.

Der Ton ist vom Anfang an durchweg leicht und spielerisch, aber der Stil ist nicht ganz so leicht und unmittelbar wie z.B. in den Einleitungen zu Lysis und Charmides. Er zeigt eine gewisse Fülle, die man literarisch nennen könnte,

und die Diktion ist sehr reich. Gewisse stilistische Schwankungen kommen vor, denen ich hier nicht nachgehen kann. Ich möchte nur allgemein auf eine leicht urbane Pathetik in den Äusserungen von Phaidros und Sokrates hinweisen, aber die Basis ist natürlich die attische Umgangssprache. In der Mi- lieubeschreibung des späteren Teils der Einleitung (229 a ff.) wird das Be- hagliche, das Anmutige, hervorgehoben, mit einer Ausschweifung ins Phan- tastische, wenn Sokrates anlässlich des Mythos von Boreas und Oreithyia seinen Standpunkt über wildgewachsene Mythen überhaupt erläutert. Hier bricht er plötzlich ab — *μεταξὺ τῶν λόγων* — »Sind wir nun nicht bei der Platane?« sagt er. Und nun folgt die Stelle 230 bc. Hier erreicht die Natur- schilderung der Einleitung ihren Höhepunkt. Phaidros ist unmittelbar nachher (wir glauben zu Recht) erstaunt über die Worte des Sokrates, Sokrates nimmt dann eine selbst-ironische Haltung ein, und so geht man dazu über, Lysias' Rede zu lesen. Das ist also kurz die Umrahmung unseres Passus.

In RITTERS Übersetzung, die etwas wortgetreuer als die neue von RUFENER ist, lautet der Text wie folgt:

Sokrates: Bei der Hera, ein schöner Ruheplatz! Hier die Platane mit ihren weitausladenden Ästen und dem hohen Wipfel! Dann, wie schön der schlanke und dichtbeschattende Keuschbaum (*Vitex agnus castus*), der eben in üp- pigster Blüte steht, um die ganze Gegend mit süßem Duft zu erfüllen! Und dann auch die Quelle, die so lieblich unter der Platane hervorsprudelt mit ganz kaltem Wasser — man spürt's am Fusse! Es scheint eine heilige Stätte zu sein, gewissen Nymphen und dem Achelóos geweiht: nach den Figürchen und Weihbildern. Und weiter, ich bitte dich, der frische Luftzug des Orts, wie erwünscht und gar angenehm ist er! Mit sommerlichem Geräusel stimmt er ein in den Chor der Cikaden. Das allerfeinste aber ist der begraste Boden, der sanft ansteigend dem Kopf eine weiche Unterlage bietet zu behaglicher Ruhe, wenn man sich hinlegen will. So hast du dich als Fremdenführer trefflich bewährt, mein lieber Phaidros!

Die griechische Sprachform ist absolut keine gewöhnliche attische Um- gangssprache. Der Stil ist wenigstens ausgesucht, das merkt man schon beim flüchtigen Durchlesen. Eine nähere Analyse ist begründet.

Der Satzbau ist ziemlich einfach, aber viele Sätze folgen einem ähnlichen Muster, das dazu beiträgt, dem Monolog eine gewisse einheitliche Struktur, einen Rhythmus zu geben: ich denke dabei an Nominalsätze der Art wie *ἢ τε γὰρ πλάτανος αὕτη μάλ' ἀμφιλαφής*. Die Anhäufung von Sätzen führt zu einem Höhepunkt, *πάντων* u.s.w. c 3, dann folgt eine Konklusion *ὥστε* u.s.w. c 5. Wir werden auf diesen klimaktischen Aufbau noch zurückkommen.

Ein grosser Teil der Sätze ist mit der Partikel $\tau\epsilon$ zusammengefügt, eine ungewöhnliche Anwendung bei Platon und überhaupt in der griechischen Prosa, ausser bei Thukydides, wie DENNISTON¹ hervorhebt. Mithin poetischer Gebrauch? Ja, vielleicht, aber das häufige Auftreten von $\tau\epsilon$ -Sätzen bei Thukydides deutet ausserdem auf ein Stückchen Urbanität hin, Finesse, Sophisterei, eine raffiniertere Art als das einfache, ein wenig volkstümliche und breite $\kappa\alpha\iota$ oder das farblose $\delta\acute{\epsilon}$.

Die Klangeffekte des Stückes scheinen poetisch-rhetorisch zu sein. Eigentliche Assonanzen kommen zwar selten vor: das $\tilde{\omega}$ $\varphi\acute{\iota}\lambda\epsilon$ $\Phi\alpha\acute{\iota}\delta\omicron\rho\epsilon$ am Schluss ist vielleicht ein bewusstes Spiel in dieser Richtung (wie etwa $\tilde{\omega}$ $\lambda\tilde{\omega}\sigma\tau\epsilon$ $\Pi\tilde{\omega}\lambda\epsilon$ Grg. 467 b), und ich werde später einen anderen Fall zur Sprache bringen. Die Vokalharmonien in dem Stück sind aber sehr bezeichnend: besonders zu beachten ist das Zusammenwirken am Anfang zwischen η und α . Nun hat ja niemand die Anwendung von Klangeffekten bei Platon systematisch untersucht,² aber es scheint, als ob sie in der Regel parodisch sind, wenn sie so deutlich wie hier gesetzt sind: das augenfälligste Beispiel einer solchen Klangburleske ist Agathons Rede im Symposion, der Gegenpol zur Rede der Sokrates-Diotima. Der \bar{e}/\bar{a} -Vokalismus hier im Phaidros kann mithin kaum als unmittelbare Gefühläusserung, sondern muss eher als affektiert aufgefasst werden.

Deutliche Rhythmuseffekte (Prosarhythmus, Klauseln) kann ich hingegen nicht verspüren. Und Platon vermeidet hier nicht den Hiatus, wie er es in den mehr rhetorischen Partien des Phaidros³ und in den späteren Werken tut. Der Passus ist folglich nicht rhetorisch durchgearbeitet.

Kommen wir nun zur Wortwahl.

Ein zu Beginn stehender Ausruf mit $\nu\eta$ ist natürlich der Umgangssprache entnommen, aber Hera im Schwur anzurufen ist nicht gewöhnlich. Der Vokalismus kann ja eine Rolle bei der Wahl gespielt haben, aber das ist sicher nicht der einzige Grund. Wie man ihn auch erklärt,⁴ als Einleitung zu einer Naturbetrachtung ist dieser Ausruf ein wenig überraschend und kann kaum ein ganz echtes Gefühl tragen.

¹ J. DENNISTON, *Gr. Particles* ², 1954, 497, 499, 504 f.

² Vgl. L. CAMPBELL, *The Sophists and Politicus of Plato*, 1867, XXXIX f. (deutsche Übersetzung v. J. GOLLING, *Z.f. Philos. u. philos. Kritik* 111, 1897, 107 ff.), NORDEN, *Kunstprosa I*, 1898, 106 f., DENNISTON, *Gr. Prose Style*, 1952, 124–139.

³ Vgl. F. BLASS, *Att. Beredsamkeit II*, 1874, 426.

⁴ In den platonischen Dialogen schwört nur Sokrates bei Hera, und zwar meistens mit einem ironischen Pathos, z.B. *Apol.* 24e, *Grg.* 449 d; vgl. BLASZCZAK, *Götteranrufung und Beteuerung*, *Diss. Breslau* 1932, 20–23. Ist diese Hera die Göttin der Hebammen? Natürlich

καταγωγή für »Ruheplatz« wirkt literarisch (das Wort wird u.a. von Herodot angewandt). Im Attischen zog man καταγώγιον vor (Thukydides, Xenophon), das auch später im Phaidros (259 a) in einem mehr umgangssprachlichen Kontext vorkommt.

μάλα ist kein echtes Attisch (wie καὶ μάλα), und Platon wendet es hauptsächlich in seinen Spätwerken an: das Wort ist literarisch, poetisch-pathetisch angehaucht.¹

ἀμφιλαφής hohe Poesie und Herodot.

σύσκιος ist gefühlsgeladen, obwohl es auch in der Sachprosa vorkommt; das Verbum συσκιάζω ist poetisch.

Was πάγκαλος betrifft, ist zu bemerken, dass Zusammensetzungen mit παν- grösstenteils poetisch sind² und einen pathetischen Klang in der attischen Umgangssprache haben. πάγκαλος ist nicht gerade ungewöhnlich bei Platon, aber manche Belege in ASTS Lexikon deuten auf Affektiertheit hin.

ὥς b 4 hat Anstoss erregt, und es sind viele Verbesserungsversuche gemacht worden: οὕτως, ἱκανῶς, πως, καλῶς. Man hat dabei übersehen, dass das exklamative ὥς gerade im pathetischen Sprachgebrauch mit freier Wortstellung verwendet wird,³ z.B. Phd. 116 d, wo Sokrates beschreibt, wie freundlich der Gefängniswächter ihm gegenüber gewesen ist: ὥς ἀστεῖος ὁ ἄνθρωπος . . . ἦν ἀνδρῶν λῶστος, καὶ νῦν ὥς γενναίως με ἀποδακρῦει. Da ist zu beobachten, dass dieses Pathos offenbar ironisch ist, denn wenig später (117 de) weist Sokrates darauf hin, dass er Tränen unwürdig findet.

ἀκμή als Metapher kommt mir literarisch vor. Wenn der attische Bauer über »Blütezeit« oder »Reife« sprach, wandte er wohl lieber ὥρα und ὥραϊος an.

ἄνθη scheint Hapax vor Nikander zu sein, der das Wort natürlich als Archaismus verwendet. Moiris behauptet, dass ἄνθη attisch ist, und das wird m. E. dadurch bestätigt, dass das Attische Formen auf η vorzieht in Parallelfällen wie βλάβος / βλάβη, σκῆνος / σκηνή. Mithin kaum Poetismus, sondern ein ländliches Umgangswort, gewählt wegen des schon erwähnten Klangeffektes.

εὐώδης ist wie σύσκιος gefühlsgeladen, kommt aber in der Sachprosa vor;

haben die neuplatonischen Kommentatoren nicht Recht, wenn sie behaupten, dass Hera hier die »Schönheit der Schöpfung« vertrete oder symbolisiere; vgl. Hermeias, Comm. in Plat. Phdr. 230 b.

¹ Vgl. H. THESLEFF, Studies on intensification, Soc. Scient. Fenn. Comm. Hum. Litt. XXI. 1, 1954, 55 f.

² Vgl. THESLEFF, Intens., 139—141.

³ Belege bei THESLEFF, Intens., 191 f.

zudem ist es poetisch. Der Superlativ ist stark pathetisch.¹ Man muss darauf achten, dass ὡς nicht final, sondern konsekutiv ist (KÜHNER-GERTH II. 514), und der Superlativ drückt folglich nicht den höchstmöglichen Grad in dieser Situation aus, sondern einen sehr hohen überhaupt (elativ).

πηγή ist gefühlsgeladen, kommt aber auch in Sachprosa vor.

χαρίεις ist poetisch-pathetisch, wie man bei AST sieht.

μάλα wieder.

ψυχρὸν ὕδωρ wie πηγή.

ὡς γε τῷ ποδὶ τεκμήρασθαι (ὡς soll man wohl mit dem Papyrus und der Sekundärtradition lesen, und nicht ὥστε mit den Handschriften). Eine kurios prosaische Parenthese, ein sokratischer Schnörkel: Sokrates ist natürlich barfüßig, aber Phaidros auch, das geht aus 229 a hervor.

Νυμφῶν . . . καὶ Ἀχελῷου ἱερὸν bringt die Stimmung zurück.

ἄγαλμα gehört ebenfalls zu den gefühlsgeladenen Wörtern.

εἰ δ' αὖ βούλει schlägt dann wieder in die Umgangssprache zurück. Das Idiom gehört zu Aufzählungen von Beispielen, wie z.B. in der einleitenden Rede des Eryximachos im Symposion (177 b). Wahrscheinlich ist der Ausdruck urban, ein wenig intellektualistisch: das würde zu Eryximachos' Stil und der Zusammengehörigkeit mit dem urbanen Idiom εἰ βούλει »bitte« passen. Hier in unserem Phaidrospassus gibt es dem eigenartigen τὸ εὐπνοῦν τοῦ τόπου eine besondere Pointe. Ich komme gleich auf die Substantivierung mit dem Artikel zurück.

εὐπνοῦς ist ein typisches Prosaadjektiv. Es kommt tatsächlich meist in wissenschaftlicher Prosa vor, in verschiedenen Bedeutungen, die mit »Luftdurchzug« zu tun haben. Das Wort bedeutet hier ja »luftig«, aber ich möchte annehmen, dass es die medizinische, hippokratische Anwendung des Wortes ist, die Platon vorgeschwebt hat. Was haben denn Intellektualwörter in einer gefühlvollen Naturbeschreibung zu tun? In die unmittelbare Stimmungsmalerei gehören sie gewiss nicht, aber in einer posierten oder ironischen Darstellung können sie das affektierte Vokabular bereichern — etwa so, als hätte Sokrates ausgerufen »Welche Ventilation!«

ὡς wieder exklamativ.

ἀγαπητός ist auch etwas kompliziert. Das Wort bedeutet ja im Attischen ungefähr »genau passend, geeignet«, teilweise wie ἱκανός, und wenn man den Zu-

¹ Vgl. H. THESLEFF, Studies on the Greek superlative, Soc. Scient. Fenn. Comm. Hum. Litt. XXI. 3, 1955, 77 f.

sammenhang mit der homerischen Bedeutung »einzig, unicus« betonen will, kann man es mit »ausgesucht« übersetzen. Mitunter wird »mit dem man zufrieden sein muss« als Bedeutung angegeben, aber das ist sicher allzu schwach; zu beachten ist z.B. an dieser Stelle das exklamative ὦς. Das Wort ist ein Prosawort, aber Platon wendet es gewöhnlich mit deutlichem Pathos an. Wahrscheinlich ist die Rhetorik das richtige Stilmilieu des Wortes, das scheint vor allem von zwei Belegstellen angegeben zu werden, nämlich in Protagoras' grossem Logos (Protagoras 328 b), und im Schlussmythos im »Staat« in einer der Proklamationen des Hierophanten (Resp. X. 619 b). Also hochpathetisch.

σφόδρα ist Umgangssprache, aber immer stark bei Platon und vielleicht ein wenig affektiert, wie hier im Oxymoron. Im 4. Jahrhundert wird das Wort allmählich gebräuchlicher,¹ mithin ein Modewort.

ἡδύς ist natürlich gefühlsgeladen.

θερινός kommt meist in der Sachprosa vor; das poetische Gegenstück ist θέρειος. Nun sollte man sich erinnern, dass der Sommer als solcher für einen Griechen nicht ein ebenso positiver, angenehmer Begriff ist wie für den Romantiker des Nordens: es gab mithin für Platon kaum einen begriffsmässigen Grund, hier ein poetisches Wort zu wählen. Das prosaische θερινόν assoziiert wohl eher etwas Trockenes und Brennendes, etwa in der gleichen Richtung wie λιγυρόν.

λιγυρός ist zwar ein poetisches Wort, aber auf diese Weise betont, hebt es vielleicht zusammen mit θερινός das scharfe, grelle Element im Zirpen der Zikaden hervor. Das Anmutige liegt hier gewiss nicht im Laut, sondern in der Siestastimmung, die die Worte ausdrücken.

ὑπηχέω wird in der Poesie angewandt, aber nur bei Lärm und starkem Echo. Es scheint, als ob Platon zufällig das Verb in einer neuer Bedeutung anwendet, mit Assoziation zu dem umgangssprachlichen diminutiven ὑπο- und zu dem gewöhnlichen Epithet der Zikaden in der Poesie, ἡχέτης, ἡχέτα τέττιξ (wo der Stamm ἡχ- wohl ursprünglich einen Laut bezweckt, der immer und immer wieder auftreten wird). Eine solche Katachrese von ὑπηχέω könnte vielleicht als gesucht bezeichnet werden.

χορός ist eine pathetische Metapher.² Leicht komisch erscheint sie, wenn man bedenkt, dass ein Sängerchor für Platon prinzipiell doch etwas Hochgestimmtes ist, so dass er z.B. Sokrates in der palinodischen Rede von einem

¹ Vgl. THESLEFF, Intens., 110 f.

² Belege bei P. LOUIS, Les métaphores de Platon, Thèse Paris, 1945, 209.

»Götterchor« sprechen lässt (247 a). Vielleicht wirkt auch der Klangeffekt in τῶ τῶν τεττίγων χορῶ komisch.

κομπός ist ein urbaner Kolloquialismus, leicht affektiert als Qualifikation von πόα »Rasen«.

ὅτι ἐν ἡρέμα προσάντει ἱκανὴ πέφυκε κατακλιέντι ist wieder ziemlich prosaisch gesagt, mit einer Gründlichkeit und Breite, die das starke παγκάλως ἔχειν vorbereiten. Das Adverb ἡρέμα ist nicht ungewöhnlich z.B. bei Aristoteles in sachlichen Gradbestimmungen (etwa »in gewissem Mass«) und kann wohl als ein Intellektualwort an dieser Stelle betrachtet werden. προσάντης ist auch farblos, wenn es in seiner eigentlichen Bedeutung angewandt wird. ἱκανός ist ein Intellektualwort, das zwar im gesprochenen Attisch idiomatisch verwendet wird, aber hier wohl farblos ist (wenigstens verglichen mit ἀγαπητός c 1). πέφυκε ist schon mehr prunkend, mehr literarisch, rhetorisch kann man wohl sagen.¹ Es ist, als ob πέφυκε dazu beiträgt, das Pathos von πάντων δὲ κομπότατον über πόας zu παγκάλως zu tragen: vielleicht ist die Alliteration kein Zufall. Die Wörter κατακλιέντι und κεφαλήν können einen gewissen Gefühlswert haben, sind aber nicht als stark zu betrachten. Aber παγκάλως ist schon wie gesagt ausgeprägt pathetisch wie πάγκαλον b 4.

ἄριστα: elative Superlativadverbien sind umgangssprachlich im Attischen, man kann sie jedoch als sehr stark ansehen.²

σοι: ein Dativ beim Perfekt-Passiv hört sich, für mich wenigstens, ein bisschen literarisch-rhetorisch an, und diesen Eindruck geben auch die Beispiele bei KÜHNER-GERT I. 422.

ξεναγέω muss idiomatisch sein, obwohl die Bedeutung »Fremde herumführen« im übrigen nur in der Prosa der Kaiserzeit vorkommt. Das Wort ist hier in diesem Zusammenhang wichtig: das sehen wir daran, dass es in der Schlussklimax kommt und dass es dann sofort von Phaidros aufgenommen wird: ἀτεχνῶς γάρ . . . ξεναγουμένῳ τινὶ ἔοικας. Sokrates ist ein wirklicher Fremder auf dem Lande (das wird mehrere Male in der Einleitung betont).

Ehe wir nun diesen Faden weiterspinnen, will ich noch auf ein paar stilistische Punkte hinweisen.

Die Vorstellungen werden hier gerne paarweise gesetzt: ἀμφιλαφής τε καὶ ὑψηλή — τὸ ὕψος καὶ τὸ σύσκιον — Νυμφῶν . . . καὶ Αἰχελώου — ἀπὸ τῶν χορῶν τε καὶ ἀγαλμάτων — ἀγαπητὸν καὶ . . . ἡδύ — θερμόν τε καὶ λιγυρόν. Dies ist

¹ Vgl. die Belege bei AST III. 524 f.

² Vgl. THESLEFF, Superl., 114 f.

ein literarischer Zug, den wir von der Rhetorik her gut kennen: für ungezwungene Umgangssprache aber ist er in diesem Umfang fremd.

So können wir es kaum unterlassen, unsere Aufmerksamkeit auf die kuriosen Artikel-Abstraktionen zu wenden: τὸ σύσκιον b 4, τὸ εὔπνοον c 1, τὸ τῆς πόας c 3. Sie bewirken einen deutlichen und bewussten Stilzug, betont wie sie sind, und sie sind nicht echt platonisch. Im philosophischen Zusammenhang verwendet Platon zwar in gewissem Mass den Typ τὸ καλόν, τὸ δίκαιον, also Artikel-Abstraktionen von Adjektiven, um etwa den Begriff als solchen auszudrücken; aber das ist ja eine andere Sache, und überdies kein ins Auge fallender Stilzug. Der Typus τὸ εὔπνοον ist selten bei Platon wie überhaupt in der Prosa des 4. Jahrhunderts, ausgenommen vielleicht gewisse hippokratische Schriften.¹ Dagegen ist er charakteristisch für die frühe attische Sophistik: Antiphon, Thukydides (hier vor allem in Reden und anderen reflektierenden Partien, was einen Zusammenhang mit Affekt oder Affektiertheit andeutet),² auch Euripides (z.B. Bacch. 671). Bei Platon scheint der Typ, wenn er vorkommt, meistens einen künstlichen Ton zu haben: so z.B. an der Stelle im Staat (V. 452 cd), wo Sokrates zu zeigen versucht, dass man sich im Idealstaat gewiss daran gewöhnen wird, Frauen nackt turnen zu sehen, wie man sich daran gewöhnt hat, Männer so turnen zu sehen. Liest man sorgfältig den Zusammenhang, so sieht man, dass Platon sich dort deutlich angestrengt ausdrückt, vielleicht sophistische Argumentation und Eristik parodiert (vgl. 453 a, 454 ab). Man wagt wohl nicht zuviel, wenn man annimmt, dass diese abstrakten Ausdrucksarten zu Platons Zeit in gewissen städtischen Kreisen überlebten als ein geziertes, intellektualistisches Idiom, und dass das der Ton ist, den Platon hier in unserem Phaidrospassus anschlägt.

Als Zusammenfassung unserer stilistischen Analyse können wir mithin feststellen, dass Sokrates' Naturbeschreibung eine eigentümlich verdichtete Mischung von poetischen und überhaupt pathetischen Ausdrücken und prosaisch intellektualistischen Sprachzügen darstellt. Der Stil ist kurzgesagt gesucht und sehr affektiert.

Ich kann versichern, dass etwas Ähnliches nicht an einer anderen Stelle bei Platon zu finden ist, wie wechselvoll sein Stil und seine Stilexperimente auch sind. Diese Phaidrosstelle ist stilistisch einzigartig.

¹ Vgl. DENNISTON, Gr. Prose Style, 36 f., G. RONNET, Étude sur le style de Démosthène, Thèse Paris, 1951, 25. Einige Beispiele bei GILDERSLEEVE, Syntax I, S. 13—16, II, S. 267.

² Vgl. H. THESLEFF, Arctos N.S. 4, 1966, 104 f. Auch in gnomischer Poesie kommt der Typus vor, z.B. Pind. Pyth. 8. 93, 10. 12, Nem. 6. 8, 8. 42.

Wir können uns auch erinnern, dass Hinweise auf die Natur äusserst selten bei Platon vorkommen, von Metaphern und Gleichnissen abgesehen. Die einzigen Stellen ausser dieser, in denen die Naturbeschreibung ein bisschen mehr als einen Blick im Vorübergehen ausmacht, sind die kurze Beschreibung des Hains des Poseidon im Kritias (117 ab) und der Passus zu Beginn der Gesetze (I. 625 bc), in dem der Athener und Kleinias Ansichten darüber austauschen, wie behaglich es sein wird, von Knossos nach Zeus' Grotte zu wandern. Das Milieu der letzteren Stelle erinnert in gewissem Grad an unsere Phaidrosstelle: dort gibt es Raststätten, hohe und schattige Bäume, es herrscht ja Sommerhitze, dort gibt es schöne Zypressenhaine und viel Rasen (*λειμῶνες*), worauf man sich ausruhen kann. Aber abgesehen von dem ein wenig pathetischen Ausdruck *κάλλη θαυμάσια* und einer gewissen Feierlichkeit, 'Onkos', typisch für Platons Manier zu jener Zeit, ist der Stil gewiss bedeutend einfacher und unmittelbarer als im Phaidrosabschnitt. In der Einleitung zu den Gesetzen gebraucht Platon seinen eigenen Stil, und man nimmt ihn beim Wort: der Leser fühlt mit Platon, dass die Natur ihre Annehmlichkeiten hat, die bei der langen Diskussion, die folgen soll, Erholung spenden können.

Aber mit dem affektierten Stil des Sokrates im Phaidros verhält es sich anders. Ich halte es für ausgeschlossen, dass Platon hier primär ein echtes Gefühl, eine echte Naturstimmung, hat vermitteln wollen. Hätte er das beabsichtigt, hätte er Sokrates gewiss seine persönliche, mild ironische umgangssprachliche Art anwenden lassen, und nicht diese geladene, manierierte Hyperbolik herangezogen.

Nun ist es ja allgemein bekannt, und es wird hier ausdrücklich in dem umgebenden Dialog betont, dass Sokrates ein Fremdling auf dem Lande ist, der keine Zeit hat, sich für die Natur zu interessieren, und er weist in einer berühmten Stelle gleich hinter diesem Passus (230 d) daraufhin, »dass er nichts von Landschaften und Bäumen zu lernen hat«. Die starke Betonung dieser Seite des Sokrates schliesst klar die theoretische Möglichkeit aus, dass er als ein echter Städter zwar nichts von der Natur versteht, aber doch eine romantische Einstellung ihr gegenüber hat; eine solche von Urbanität beeinflusste Naturromantik gehört ausserdem in spätere Zeiten — typisch hellenistisch, wie man gewöhnlich sagt, vielleicht mit Recht. Die übliche Lösung scheint die zu sein, dass man zwar akzeptiert, dass Sokrates selbst unromantisch und gefühllos für die Schönheitswerte der Natur ist, aber annimmt, dass die Naturbeschreibung hier Platons eigenes, stark positives Naturerlebnis auf eine gewisse Art widerspiegelt: dass Sokrates hier also Platons Sprachrohr ist, und

dass man ihn in dieser Weise ernst nehmen soll.¹ Sogar der sonst in solchen Fragen so hellhörige WILAMOWITZ (Platon I². 455 f.) hat sich dieser Interpretation angeschlossen, und sie ist es wohl, die ihn dazu verleitet hat, das Kapitel über Phaidros mit der nicht ganz glücklichen Überschrift »Ein glücklicher Sommertag« zu versehen. Eine solche Interpretation scheint mir eindeutig im Gegensatz zu den Tatsachen, auch den stilistischen Tatsachen, zu stehen. Das, was man an echten Naturgefühl in diesem Abschnitt finden kann, ist überdeckt und vollkommen verzerrt von der künstlichen Form, und die Form und nicht das Gefühl ist es, was hier — leider, kann man vielleicht meinen — das Interessantere ist.

Unsere Stelle ist indessen nicht nur als ein feingestimmtes und tief erlebtes Naturbild bewundert worden. Ein paar interessante Versuche wurden gemacht, um es in einem literar-historischen Zusammenhang einzuordnen als ein Glied in der Genese der Pastoralidylle, nämlich von C. MURLEY und unabhängig von ihm A. PARRY.² MURLEY, dessen Studie die gründlichere ist, denkt sich (mit G. RUDBERG und anderen), dass Platon den Phaidros im gelobten Land des Idylls, Sizilien, geschrieben oder vollendet hat, und dass er für diese Stelle lokale, sizilianische Traditionen als Vorbild anwendet. Auf jeden Fall soll er gewisse allgemeingriechische Vorbilder angewandt haben, auf die ich gleich zu sprechen komme, und er soll seinerseits direkt Theokrit beeinflusst haben. MURLEY hat unwiderlegbar viele Übereinstimmungen zwischen Platons Phaidros und Theokrits Idyllen nachgewiesen, aber ich glaube doch, dass man sie eher als literarische Gemeinplätze auffassen sollte, die auf gemeinsame Vorbilder zurückzuführen sind. MURLEYS These kann so nicht als bewiesen betrachtet werden. Dagegen bezieht MURLEYS und PARRYS Gedankengang die richtige und wichtige Beobachtung ein, dass nicht nur die theokritische Pastorale, sondern auch unser Phaidrospassus im Grunde spielerisch, literarisch und künstlich ist; PARRY betont es ausdrücklich (S. 10). Den literarischen und idealisierten Charakter dieser Naturbeschreibungen hat neuerdings auch G. SCHÖNBECK³ hervorgehoben.

PARRY (S. 16 ff.) gibt folgende ziemlich paradoxe Erklärung der literarischen Künstlichkeit der Phaidrosstelle: Die umgebende Natur sei hier das

¹ So z.B. W. MOOG, Archiv f. Gesch. d. Philos. 24, 1911, 183.

² C. MURLEY, T.A.Ph.A. 71, 1940, 281—295; A. PARRY, Yale Cl. St. 15, 1957, 3—29. — Vgl. auch W. KIAULEHN, De scaenico dialogorum apparatu, Diss. Halle 1914, 152, G. RUDBERG, Symb. Osl. 10, 1932, 1—15, und G. SCHÖNBECK (unten).

³ G. SCHÖNBECK, Der locus amoenus von Homer bis Horaz, Diss. Heidelberg 1962 (Photodruck 1964).

Wahre im Gegensatz zur sophistischen Rhetorik (Lysias), aber (oder gerade deshalb) zum Verstehen der Schönheit der Natur brauche man noch mehr »sophistication« als für die Rhetorik. Die Ablehnung der Naturbewunderung 230 d sei eine ironische Antithese: in der Tat, meine Sokrates, kann man Vieles von Landschaften und Bäumen (und Nymphen und Zikaden!) lernen. Gegen eine solche Deutung muss eingewandt werden, erstens, dass die umgebende Natur hier doch keine kosmische *Physis* ist, sondern eine lächelnde Idylle, die für Platon und im platonischen Sinne gar nicht mehr »wahr« sein kann als die Rhetorik; zweitens, wie schon gesagt wurde, dass eine urbane Hyperbolik der Sprache gänzlich unsokratisch und unplatonisch klingt in einem ernst gemeinten Zusammenhang; und drittens, dass es ja nicht die palinodische Rede ist, die die Nymphen und Zikaden inspiriert haben, sondern, wie ausdrücklich gesagt wird (vgl. 238 cd, 241 e), die erste, »unwahre« Rede des Sokrates.

Wenn der Passus 230 cd also nach unseren Feststellungen eher Burleske als echte, stimmungschaffende Naturlyrik ist, so fragt man sich erstens, ob Platon etwas parodiert hat, und in dem Fall, was, und zweitens, welche Funktion eine solche Burleske im Zusammenhang hat.

Die Frage nach der stilistischen Parodie wird teilweise von dem betonten *ἐξενάγηται* beleuchtet, der Fremdenführung. Vielleicht hat Sokrates selbst hier für einen Augenblick die Rolle eines Fremdenführers übernommen, des Fremdenführers, von dem er behauptet, er sei Phaidros. Er zeigt, ja, bietet förmlich die Lieblichkeiten des Ortes mit einer Art von Verkäuferjargon an.

Aber folgendes ist wichtiger: Unser Phaidrosabschnitt muss auch in einer anderen Hinsicht die Gedanken von Platons Zeitgenossen zur Verlockung, *V e r f ü h r u n g*, geleitet haben. Er assoziiert nämlich eine gleichzeitig bacchische und erotische — oder sagen wir: satyrische — Situation. A. MOTTE¹ hat die erotische Assoziationen bemerkt, versucht sie aber rein positiv zu deuten: der schattige Rasen sei ein *pré nuptial* für das Liebsthema des Dialogs, das in der palinodischen Rede gipfelt. Gegen diese Deutung kann man etwa dasselbe wie gegen PARRYS Erklärung einwenden.

Die erotische Stimmung indessen ist nicht zu verleugnen. Das Milieu könnte man auch bacchisch nennen, und man kann dabei an derartige Beschreibungen über Aufenthaltsorte von Bacchen und Mänaden, wie bei Euripides Bacchen 1051—1053, denken: *ἦν δ' ἄγκος ἀμφίκημινον, ὕδασι διάβροχον, πέδαισι συσκι-*

¹ A. MOTTE, L'Ant. Class. 32, 1963, 460—476.

άζον, ἐνθα Μαινάδες καθῆντ' ἔχουσαι χεῖρας ἐν τερπινοῖς πόνοις. Die Poesie würde viele Beispiele vom Weintrinken in einem solchen Milieu geben. Ich weise auf den dionysischen Passus Hesiod Erga 582—596 hin und dessen vielleicht bekanntere Variation in einem Alkaiosfragment, 347 L.—P.: *τέγγε πλεύμονας οἴνω . . . ἄχει δ' ἐκ πετάλων ἄδεα τέττιξ . . . ἀνθει δὲ σκόλυμος, νῦν δὲ γύναικες μαρῶταται, λέπτοι δ' ἄνδρες, . . .* Besonders die Hesiodstelle erinnert inhaltlich an unsere Phaidrosstelle, worauf auch MURLEY hinweist, ohne doch an das Bacchisch-Erotische zu denken: dort gibt es Blumen, dort gibt es den ἠχέτα τέττιξ mit seiner *λυγυρῆ αἰοιδή*, es ist heiss, *θέρεος καματώδεος ὥρη*, und die Frauen sind willig, *μαχλόταται δὲ γυναῖκες, ἀφανρότατοι δέ τε ἄνδρες εἰσίν, . . .* Weiter spricht Hesiod vom Schatten, in dem man seinen Wein trinken soll, er spricht vom Hauch des Zephyr und vom fließenden Quellwasser, und zum Schluss wird noch gesagt, wie man seinen Wein mischen soll.

Beide, die Hesiod- und die Alkaiosstelle, haben ja einen erotischen Einschlag, und man findet das, wie bekannt, bei Theokrit wieder. Natürlich soll man nicht die Bedeutung des spezifisch bacchisch-erotischen Zuges in solchen Naturbeschreibungen übertreiben, aber er gehört zu ihnen und trägt zu ihrem sensuellen, sinnenberauschenden Charakter bei.¹ Es scheint, dass Platon hier mit einer ironisch hyperbolischen Gebärde einer literarischen »sensualistischen« Tradition sich angeschlossen hat. Warum denn? Im Phaidros ist die Erotik von Anfang an vorhanden, obwohl sie an dieser Stelle versteckt liegt. Das Dionysische wird später im Dialog hervorgehoben, z.B. an der Stelle (238 d, vgl. 241 e), wo Sokrates den »dithyrambischen« Stil kommentiert, den er in seiner ersten Rede anwendet. Aber dann verschwindet das Dionysische. Auch das Sinnlich-Erotische verschwindet, oder wird wenigstens distanziert. Diese beide Züge sind überwunden in der grossen zweiten Rede, der palinodischen Rede — etwas, worauf Sokrates übrigens selbst an einigen Stellen hinweist (257 a, 265 bc). Jene Rede wird von einer platonischer Erotik im hö-

¹ MOTTE a.a.O. verzeichnet zahlreiche Stellen, die andeuten, wie nahe das Erotische mit den Naturbeschreibungen der griechischen Poesie zusammengehört. Erotisch kann man etwa das Milieu der Kalypso Od. 5. 55 ff. nennen, und natürlich die Naturbeschreibungen bei Sappho, z.B. der Hain der Aphrodite Fr. 2 L.-P. Aus späteren Epigrammen greife ich Meleager A. P. VII. 196 heraus (Platane und Liebe!). Aber auch das Dionysische gehört hierher. Diejenigen Stellen bei Euripides, wo die Natur am breitesten ausgemalt wird (vgl. G. RUDBERG, Symb. Osl. 12, 1933, 39 ff.: Hippol. 208 ff., Kykl. 41 ff., Bacchen passim), sind gleichzeitig bacchisch. Auch im Kolonosgesang des Sophokles kommt Dionysos vor (Oid. Kol. 679). SCHÖNBECKS (a.a.O.) prinzipieller Gegensatz zwischen idyllischer und dionysischer Landschaft kann kaum in der griechischen Literatur durchgeführt werden.

heren Sinne getragen, und ihr zentraler Kern, der Teil über die Unsterblichkeit der Seele, bildet beinahe einen stilistischen Gegenpol zu dem Dithyrambos.

Unser Abschnitt, Phaidros 230 bc, lässt sich meiner Meinung nach als ein Stück Sensualismus verstehen, der im Grunde unplatonisch ist und ironisch zu deuten ist: als eine Andeutung der Verführung, eine Andeutung falscher *πειθώ*. Gewiss kennt Platon die Bezauberung der Sinne, aber er findet sie gefährlich, wie jeder Platonleser weiss, und das soll die stilistische Burleske betonen. Das was Platon hiermit ausdrücken will, ist wohl das, was WILAMOWITZ sagt, »die Stimmung und ihr Ergebnis, die Begeisterung«, aber Platon meint es anders als WILAMOWITZ. Die Stimmung ist hier in der Einleitung das Verführerische, die Begeisterung ist Verirrung. Sokrates ist im Begriff, *νυμφόληπτος* zu werden, wie er anlässlich seiner ersten Rede sagt (238 d). Die Naturbeschreibung ist ein Präludium, das den Ton anschlägt, den Lysias' zynische Verführungsrede fordert, und gemeint ist damit, dass der Leser den unechten Ton hören soll — dass man den nicht gehört hat, ist kaum Platons Schuld. Diese falsche Stimmung bleibt dann noch nach Lysias' Rede bestehen, im Zwischenspiel, das folgt, auch in der ersten Rede des Sokrates — bis sein Daimonion ihm verbietet, sie fortzusetzen (242 bc). Hier beginnt die Peripetie des Dialogs, glaube ich. Was dann folgt, ist nicht länger Verführung, falsche *πειθώ*, sondern richtige *πειθώ*. An Stelle der verführerischen »Xenagogie« ist platonische »Psychagogie« getreten (261 a).¹

Ist meine Interpretation richtig, so ist dies doch nicht der einzige Fall, dass spätere Zeiten Platons Stimmung falsch gedeutet haben. Aber das ist ein Fall von verhältnismässig grosser literar-historischer Bedeutung. Von der hellenistischen Zeit an bewunderte man diese Stelle als ein romantisches Naturbild. »Sokrates unter der Platane« wurde beinahe ein rhetorischer Gemeinplatz. Cicero z.B. spielt rein positiv auf die Stimmung an zu Beginn von *De oratore* (I. 28), so auch Plutarch (*Amat.* 749 a). Spätgriechen wie Aristainetos und Hermeias sind ganz hingerissen.² Dass es auch skeptische Kritiker gab, sehen wir an einer Anmerkung bei Hermeias, nach der Harpokration (vermutlich der Lexikograph) der Meinung war, Sokrates wolle nur Phaidros'

¹ Erklärt man mit ROBIN (Einl. zu Phdr., éd. Budé, 1947, XXXVII) den Zikadenmythos (258 d—259 d) als den *pivot* des Dialogs, kann man das nur in rein thematischer Hinsicht meinen. — Ausser im Zikadenmythos kehrt das Gespräch noch am Schluss (z.B. Gebet zu Pan 279 bc) auf Themen der Umrahmung zurück. Aber da sind die Intentionen verschieden von der Einleitung. Die Verlockung spielt keine Rolle mehr. Auch Pan (ironisch genug) soll Sokrates *καλὸς τὰ ἔνδοθεν* machen!

² Vgl. ROHDE, *Roman*, 504 ff., CHRIST-SCHMID I⁶, 694.

Begeisterung überbieten,¹ aber Hermeias selbst betont, dass Sokrates es gewiss ernst meint. Man hat die skeptischen Stimmen nicht angehört. In der Tat hat wohl die falsche Deutung unserer Phaidrosstelle eine nicht unbedeutende Rolle in der Geschichte der Pastorale und für die Sentimentalisierung der Naturbeschreibung gespielt.

¹ Vgl. auch die Auslegungen von Quintilian X. 22—24 über die *voluptas* der *amoenitas*.

ZUR KENNTNIS DER ÄLTESTEN HANDSCHRIFT VON CICEROS ORATOR

R o l f W e s t m a n

Das Manuskript Nr. 238 in der Bibliothèque municipale zu Avranches stammt aus dem neunten Jahrhundert und enthält Ciceros Schriften De oratore und Orator, beide jedoch in lückenhaftem Zustand. Beim Orator ist dieser »codex Abrincensis« Hauptvertreter der (wie man zu sagen pflegt) *mutili*-Klasse und wird als Stammvater der übrigen lückenhaften Manuskripte angesehen. Der vollständige Text der beiden Ciceroschriften liegt in einer grösseren Anzahl von Hss. des 15. Jahrhunderts vor (*integri*); sie sind Abkömmlinge des 1421 gefundenen und bald wieder verschollenen »codex Laudensis«, dessen Text (L) mit Hilfe der wichtigsten unter ihnen einigermaßen rekonstruierbar ist.

Die uns beschäftigende Handschrift (A) wurde von zwei Schreibern hergestellt: der erste schrieb den Teil De oratore, liess dabei aber zwei grössere Lücken; die zweite Hand füllte diese Lücken aus und schrieb ausserdem den Text des Orator. Die beiden Hände unterscheiden sich deutlich voneinander. Auf meine Anfrage hat der hervorragende Kenner der lateinischen Handschriften des 9. Jhs., Professor BERNHARD BISCHOFF, freundlicherweise brieflich mitgeteilt, er würde das Wirken beider Hände in das mittlere Drittel des Jahrhunderts ansetzen. Weiterhin trage die erste Hand ausgesprochene Züge einer Schulung im Loire-Gebiet, die zweite dagegen nicht.

Die folgenden Beobachtungen beziehen sich auf das Wirken der zweiten Hand, unter Beschränkung auf den Text des Orator. Der Codex A enthält etwas weniger als die Hälfte des Textes (die Paragraphen 91 bis 191 und 231 bis 238, also ungefähr 108 von den 238 Paragraphen des Orator). Er ist unter den Cicerohandschriften der älteste Textzeuge für den Orator, wurde aber erst im 19. Jh. für die Editionsarbeit an der Schrift herangezogen. Vollständig kollationiert wurde er i. J. 1881 von F. HEERDEGEN und i. J. 1884 von J. E. SANDYS. Soweit ich habe feststellen können, sind alle Herausgeber des 20. Jahrhunderts hinsichtlich der Lesarten von A letzten Endes von den Angaben

in den Editionen dieser beiden Gelehrten (Leipzig 1884 bzw. Cambridge 1885) abhängig. Mit der Herstellung einer neuen Ausgabe des Orator in der Bibliotheca Teubneriana beauftragt hatte ich im Herbst 1964 Gelegenheit, erst in Paris im Institut de Recherche et d'Histoire des Textes an Hand guter Photographien eine Neukollation von A vorzunehmen und nachher in Avranches eine Anzahl Stellen im Codex selbst nachzuprüfen. Hierbei stellte es sich heraus, dass die Angaben von HEERDEGEN und SANDYS trotz der im allgemeinen grossen Zuverlässigkeit ihrer Kollationen doch an mehreren Stellen der Ergänzung bzw. Berichtigung bedürftig waren. Angesichts der Bedeutung dieser Handschrift für die Textkritik möchte ich hier die wichtigsten meiner Beobachtungen in dieser Hinsicht gesondert vorlegen (unten SS. 163—168).

Was ich den Angaben bei früheren Herausgebern hinzuzufügen habe, hat oft mit Eingriffen in den laufenden Text zu tun. Bevor ich zu den einzelnen Ergebnissen komme, scheint es mir deshalb angebracht, vom gewöhnlichen Vorgehen unseres Schreibers bei diesen Eingriffen eine Vorstellung zu geben. Mit Eingriffen meine ich alle Tilgungen, Änderungen, Zusätze und Randnotizen. Nach genauer Beobachtung der Schriftzüge und der Tintenfarbe im Teil Orator glaube ich fast mit Sicherheit behaupten zu können, was ich soeben impliziert habe: alle Eingriffe stammen von derselben Hand, die den Text geschrieben hat. Der Schreiber hat also seine Arbeit selber revidiert, wahrscheinlich an Hand seiner Vorlage.

Die folgende Charakteristik der Selbstkorrekturen (wie man nun sagen darf) in A soll somit als eine Art Hintergrund für die nachher mitzuteilende Liste der Kollationsergebnisse dienen. Gleichzeitig dürfte sie jedoch auch, als Beitrag zur Kenntnis der Gepflogenheiten des Schreibers, für die Beurteilung der vorliegenden Handschrift einen gewissen Wert haben.

TYPEN DER SELBSTKORREKTUR

Vorbemerkung

Zitiert wird durchweg nach Paragraphen (ohne '§'); ausserdem wird jeweils (mit 'Z.')

diejenige Zeile des Paragraphen angegeben, in der die betreffende Erscheinung vorkommt. Wenn man die Zeilennummer ± 1 versteht, dürfte man jede Stelle unschwer finden, unabhängig davon, welche Ausgabe des Orator man benützt. Wenn das Beispiel innerhalb der drei letzten Zeilen eines Paragraphen steht, setze ich einfach 'a.E.'.

Wo A vom gewöhnlich rezipierten Text unserer Ausgaben stärker abweicht, empfiehlt es sich, zunächst diesen Text abzudrucken (meistens als Lemma, abgeschlossen durch eine

Klammer) und dann die Situation in A zu beschreiben. Im Zitat weggelassene Textteile werden durch '— — —' angedeutet.

Runde Klammern schliessen Wortteile ein, die in A nicht ausgeschrieben sind, weil eine Abbraviatur zur Anwendung kam.

Um drucktechnisch zu vereinfachen, versuche ich meistens nicht, die Eingriffe typographisch nachzubilden, sondern gebe beschreibende Andeutungen.

Von jedem Typ der Korrektur verzeichne ich *h i e r* alle Beispiele die ich mir notiert habe, vorausgesetzt dass sie irgendwie in den Ausgaben von HEERDEGEN (Hdg.) oder SANDYS (Sa.) erwähnt werden. Neue Beobachtungen werden der Liste der Kollationsergebnisse vorbehalten.

1. Tilgung von Buchstaben erfolgt durch Unterstreichung.

169 Z. 3 *n* in *sint* (Hdg. und Sa. geben statt der Linie fälschlich zwei Punkte unter *n* an); 188 Z. 8 das zweite *e* in *sesequi* (richtig Sa.; Punkt statt Strich bei Hdg.)

Mehrere Buchstaben: 128 Z. 9 *incitatum quo causae eripiuntur*] A hat vor *q(u)o* ein *in* (und zwar, wie nicht selten bei Präpositionen in A, in unmittelbarem Kontakt damit), das jedoch durch Unterstreichung getilgt ist (so Sa. richtig; Punkte bei Hdg.). 153 a. E. *sermonis evellit*] Vor *evellit* steht in A *fuit*, von welchem Wort die drei letzten Buchstaben unterstrichen sind. Der Strich hängt fast mit dem untersten Teil von *f* zusammen, so dass vielleicht auch dieser Buchstabe von der Tilgung betroffen wird. (Hdg. hat unter jedem Buchstaben in *fuit* einen Punkt; Sa. hat überhaupt keine Bemerkung im App.)

Wortzeichen: 165 a. E. *haec enim*] A hat vor *eni(m)* ein getilgtes \mathfrak{E} (Sa. richtig; Punkte bei Hdg.) — Über die unmittelbare Fortsetzung im Text s. »Kollationsergebnisse« unter 165 a. E.

Zwei weitere, von Hdg. und Sa. notierte Tilgungen werden jeweils anlässlich anderer Beobachtungen in den Kollationsergebnissen erwähnt (148 Z. 5; 180 a. E.), und eine früher nicht beobachtete Tilgung ebendort 190 a. E.

2. Hinzufügung von Buchstaben: der zusätzliche Buchstabe wird oberhalb der Zeile geschrieben. Im folgenden wird jeweils sein genauer Platz in horizontaler Richtung angegeben.

114 Z. 3 *n* zwischen *a* und *t* in *differant* (bei Sa. nicht erwähnt); 158 Z. 9 *e* zwischen *i* und *t* in *reperit(ur)* (bei Sa. nicht erwähnt); 172 a. E. *n* zwischen *e* und *t* in *p(ro)bet* (Hdg. und Sa. ungenau).

Zwei Buchstaben: 97 Z. 5 *re* über *ur* in *fertur* (Sa. richtig, Hdg. ungenau); 130 Z. 1 (*se* über *ir* in *demirationibus* (Zusammenschreibung, vgl. oben Typ 1 zu 128 Z. 9); 154 Z. 3 *ne* über *neq* in *aisnequire* (s. den Textzusammenhang).

Zwei Wortzeichen: 186 a. E. hat A, abweichend von der (hier wohl richtigen) Textversion in L, die Worte *palestra extrema*. Über dem Wortzwischen-

raum und den Buchstaben *ext* stehen die Abbraviaturen für *est et* (angedeutet von Hdg. und Sa.).

Für eine an die zuletzt erwähnte erinnernde Hinzufügung s. die Kollationsergebnisse unter 122 Z. 11.

3. *Korrektur von Buchstaben*. Drei Arten des Vorgehens sind zu unterscheiden.

a) Gewöhnlich wird so korrigiert, dass der neue Buchstabe ohne weiteres oberhalb des früheren geschrieben wird.

110 Z. 7 *i* über *e* in *amares*; 115 Z. 1 *u* über *i* in *dicatur* (nicht bei Sa.); 122 Z. 17 *a* über *e* in *tractentur*; 137 Z. 10 *i* über *u* in *accupi(et)* (nicht bei Sa.); 158 Z. 6 *d* über *t* in *quit*; 167 Z. 9 *a* über *o* in *coepit*; 168 Z. 6 *i* über *o* in *quod*.

Ein paarmal ist der überschriebene Buchstabe aus Raumgründen seitlich verschoben. So steht 154 Z. 6 *t* über *i*, nicht über *d* in *quid* (nicht bei Sa., ungenau Hdg.); 233 Z. 4 steht *u* nicht über *i* in *dissipata*, sondern fast über *p* (ungenau bei Hdg.)

Ein Buchstabe ersetzt zwei ursprünglich geschriebene: 166 a. E. steht *o* über *ae* in *haec*.

Zwei Buchstaben ersetzen einen ursprünglich geschriebenen: 174 a. E. *ti* über *s* in *varietas* (tatsächlich steht *ti* über *as*, also mit einiger Verschiebung nach links).

Weitere Korrekturen dieses Typs verzeichne ich unter den Kollationsergebnissen: 115 Z. 9 und 132 a. E.

b) Die Korrektur geschieht so, dass der neue Buchstabe den ursprünglich geschriebenen zum Teil deckt.

94 Z. 1 wird das *e* in *tralatione* durch ein rechts oben geschriebenes *i* berührt (dies wird von Hdg. angedeutet, während Sa. hier keine Bemerkung hat).

Ausserdem sind in A zwei noch mehr ausgesprochene Beispiele dieses Korrekturvorgehens zu beobachten: s. unter den Kollationsergebnissen 148 Z. 5 und 186 a. E.

c) In seltenen Fällen wird die Überschreibung ergänzt durch ausdrückliche Tilgung des ursprünglich geschriebenen Buchstaben; hierbei scheint der Schreiber als Tilgungszeichen einen Punkt zu wählen.

Ein klarer Fall ist 163 Z. 9: *t* über *i* in *feria* und das *i* expungiert (Sa. notiert die Expunktion nicht).

Kombination mit normaler Tilgung (Typ 1) erscheint in 155 a. E.: *o* über

dem zweiten *u* in *iudicium*, *m* durch Unterstreichung getilgt, und unter dem *u* ein ganz kurzer, wohl als Punkt gemeinter Strich. (Hdg. gibt nur Punkte an.)

In analoger Weise wird ein halbes Wort korrigiert in 189 Z. 8: *orator* im Text, *audi* über *rat* geschrieben, und die Buchstaben *ora* durch die auffällige Unterstreichung — . — . getilgt.

4. *Transposition von Wörtern.*

An einigen Stellen hat der Schreiber bei seiner Revision offenbar gemerkt, dass er die Wortstellung seiner Vorlage geändert hatte, und hat deswegen durch oberhalb der Zeile angebrachte Transpositionszeichen den richtigen Wortlaut wieder hergestellt. (Dieser Erscheinung scheint HEERDEGEN keine Beachtung geschenkt zu haben.)

141 Z. 2 ' *p(rae)cepta ' dicendi* '; 147 a. E. ' *rep(re)hensuros ' aliquid* '; 148 Z. 2 ' *ta(m) durum ' se* ' (ausnahmsweise 3 Worte von der Transposition betroffen); 178 a. E. ' *admonente ' natura* '.

Neun weitere, von den Herausgebern nicht beachtete Transpositionen werden unter den Kollationsergebnissen mitgeteilt (Aufzählung der Stellen in der Zusammenfassung).

5. *Angabe einer Variante.*

Die unter den bisherigen Typen aufgezählten Eingriffe waren verbindlich, d.h. bezweckten eine offenbar als definitiv gemeinte Änderung des ursprünglich geschriebenen Textes. Dagegen wird 118 a. E. eine Überschreibung von Buchstaben ausdrücklich als *varia lectio* bezeichnet. Der Text der Stelle lautet (in L): *nihil, inquam, sine ea scientia quam dixi graviter ample copiose dici et explicari potest*. Das vorletzte Wort ist im Text von A als *explicate* geschrieben, über *te* steht aber *ri* und davor ein durchgestrichenes *l*, die bekannte Abbriviatür für *vel*. (Bei Sa. sehen die überschriebenen Buchstaben wie *tri* aus.)

Eine durch *vel* eingeführte Variante kommt in unserem Text nur an einer anderen Stelle vor, und zwar 172 a. E. als Randnotiz (s. die Kollationsergebnisse).

6. *Marginalien.*

Alle bisher verzeichneten Eingriffe waren interlinearer Art. Verhältnismässig selten hat der Schreiber von A den Rand der Blätter zur Berichtigung seines Textes benützt. Bisweilen erscheinen jedoch Randnotizen, und zwar

Zusätze und Korrekturen, nicht aber Tilgungen oder Eingriffe in die Wortfolge. Wie zu erwarten, beziehen sich die in der Form von Marginalien vorgenommenen Eingriffe nicht auf Buchstaben, sondern in der Regel auf Wörter.

a) Zusätze.

101 Z. 1 *ne fueris* und am Rande *dūtu* (zwei Punkte [.] stehen über dem Wortzwischenraum im Text und ebenfalls vor der Randnotiz); 103 Z. 6 *possent* und am Rande *opes* (auch mit zwei Punkten als Verweiszeichen, und zwar im Text über *o* angebracht); 153 a. E. *et paxillo et vexillo* und am Rande *et taxillo*; 156 Z. 3 *plane* und am Rande *quoq(ue) rum*; 236 Z. 1 *Se autem* und am Rande *Res* (vor *Se* einzufügen).

Ausfüllung (partielle) eines leergelassenen Platzes: 168 Z. 6 steht im Text *cur ut* und dazwischen ein leerer Raum von der Länge von etwa 10 Buchstaben; am Rande *curta seni*, wobei die Buchstaben *ni* unter *se* stehen.

b) Korrekturen.

107 Z. 4 *ut bis* aber am Rande *viuis* (mit drei Punkten als Verweiszeichen); 155 Z. 7 *partis* aber am Rande *patris* (mit zwei Punkten als Verweiszeichen, im Text über *a* angebracht); 190 Z. 3 *senatores* aber am Rande *senarios*; 190 Z. 4 *anapesti* aber am Rande *anap(er)te* (oder *anap(ar)te?*); 237 Z. 2 *probabis* aber am Rande *p(ro)baueris*, auf zwei Zeilen verteilt; die Buchstaben *uer*, die die untere Zeile einleiten, sind in der Handschrift recht verblasst. Als Verweiszeichen dienen hier drei Punkte, im Text über *o* angebracht.

Auch wenn diese Korrekturen (wie man sie jedenfalls vom Standpunkt der in der Hs. vorgenommenen Revision aus benennen muss) bisweilen keine »Verbesserung« des Textes darstellen (ich denke an 190 Z. 4), müssen sie als Zeichen der Gewissenhaftigkeit aufgefasst werden, mit der der Schreiber beim Revidieren seine Vorlage genauer als vorher zu lesen suchte.

Eine durch *vel* eingeführte marginale Variante, die den Herausgebern längst bekannt ist, wird aus einem anderen Anlass in den Kollationsergebnissen erwähnt (172 a. E.).

c) Federproben.

Dreimal im Orator habe ich in A solche Marginalien beobachtet, die offenbar mit dem Text nichts zu tun haben. Es handelt sich allem Anschein nach um probationes pennae.

Gegenüber der Mitte von § 106: *ut* (wie es mir scheint); 178, etwa bei Z. 10: *auū* (wenn ich richtig lese); 179 a. E. (am unteren Blattrand) *Isti sūt libri sculo(?)*.

Das jetzt folgende Verzeichnis der hauptsächlichlichen Ergebnisse meiner Kollation hält sich in der äusseren Anlage an die oben S. 158 f. dargelegten Grundsätze. Aufgenommen werden, ausser neuen Beobachtungen und Berichtigungen einiger Angaben über A, vor allem auch solche Stellen, in denen sich die früheren Kollatoren (HEERDEGEN und SANDYS) widersprechen.

KOLLATIONSERGEBNISSE

93 a. E. *μετωνουλαν* grammatici vocant] Das erste Wort lautet in A *M(et)-unumian* (so Sa.), und über dem zweiten *u* befindet sich kein Strich, wie Hdg. angibt.

94 Z. 5. Der erste Fall der bisher nicht beachteten Korrekturen der Wortstellung (Typ 4 oben). In A stand ursprünglich *plures continuo tralationes*, bei der Revision aber bemerkte der Schreiber seinen Irrtum und brachte die Transpositionszeichen an, so dass als seine endgültige Textversion *continuo plures tralationes* gelten muss. (Der L-Text dürfte *continuae plures tr.* gelautet haben.)

97 Z. 3 *cuius ornatum dicendi*] Die Schreibung *ornatūs* in A ist, wie Hdg. richtig vermerkt, eine Variante zu dem Wort *ornatum*, nicht etwa zu dem früher im Text erscheinenden Wort *ornatus* (so Sa.).

108 Z. 4. Nach *paulo hilariora* steht in den integri-Hss. *at*; in den Apparaten der neueren Herausgeber heisst es durchweg, A biete hier *et*. Tatsächlich schreibt A aber *At*, es gibt folglich hier keine Diskrepanz unter den Hss. HEERDEGEN hat das Richtige; woher nahmen die Editoren ihre falsche Angabe? Offensichtlich haben sie die an sich richtige Bemerkung bei SANDYS missverstanden: »*at* FPO et A!»

112 Z. 6. Von überschriebenen Buchstaben wurden oben (Typ 2 und 3a) viele Beispiele gegeben. Ein sonderbarer Fall ist 112 Z. 6 *ut existimatores videamur loqui*, wo in A über *m* in *videamur* ein etwas kleineres *m* steht. Dabei ist der ursprünglich geschriebene Buchstabe *m* keineswegs der graphischen Verdeut-

lichung bedürftig. Sollte es sich um den Anfang einer nicht durchgeführten Änderung handeln? Man würde dann wohl am ehesten auf ein zu überschreibendes *mus* raten, für das allerdings kein Grund vorlag.

113 Z. 2. *non eam tantum habere facultatem*] In A steht, mit Transpositionszeichen, ' *facultatem* ' habere '.

115 Z. 3. Cicero stellt als Forderung für den Redner auf *non esse earum rerum* (näml. der Dialektik) *omnino rudem sed vel illa antiqua vel hac Chrysippi disciplina institutum. noverit primum vim naturam genera verborum* — — —. Die Herausgeber notieren, A biete statt *institutum* vielmehr *institutus*. Dies ist gewissermassen richtig, aber das letzte *s* scheint später als das Wort im übrigen geschrieben zu sein; undeutliche Spuren eines früheren Buchstaben, der mehr Raum als *s* im Anspruch genommen hat, sind noch sichtbar. Beim Betrachten der Stelle in der Handschrift schien es mir immerhin möglich, dass der Schreiber ein ursprüngliches *institutum* mittels Rasur in *institutus* geändert hat.

115 Z. 9 *quomodo quidque eorum dividi explanarique oporteat*] Bei dem Wort *quidque* hat der Schreiber von A oben zwischen den Buchstaben *d* (der hier die bei ihm seltene Form mit nach links gebogenem Oberteil aufweist) und *q* ein *c* geschrieben, also *quidq(ue)* in *quicq(ue)* ändern wollen. Vgl. die analogen Fälle oben unter Typ 3 a.

118 Z. 2. Der Redner *habeat omnes philosophiae notos ac tractatos locos*. So schreiben Sa. und Hdg., und dieser vermerkt ausdrücklich im Apparat: »*ac A et L*«. Tatsächlich hat A jedoch *et*, und zwar sogar durch das Zeichen & ausgedrückt. Hier liegt also Übereinstimmung der Handschriften vor.

122 Z. 11 *eaque efficere non perturbate sed singulis argumentationibus ita concludendis, ut* — — —. Hdg. bemerkt im Apparat (Sa. hat hier nichts), A habe *perturbatis et* statt *perturbate sed*. Dies gibt nun kein richtiges Bild der Situation in A. Im Text steht *perturbatis singulis*; dann hat der Schreiber ein Kolon dazwischen gesetzt und oberhalb der Zeile die Zeichen :& hinzugefügt. Der Fall erinnert an 186 Z. 4 (oben unter Typ 2), nur dass hier der Platz des hinzuzufügenden Wortes genau (durch das Kolon) markiert wird.

132 a. E. *sed Crassi perpauca sunt nec ea iudiciorum, nihil Antonii, nihil Cottae, nihil Sulpicii*. Dies der *textus receptus*. Über dem zweiten *i* in *antonii* steht in A ein *o*; der Schreiber hat hierdurch offenbar aus dem Genitiv den Dativ machen

wollen (Änderungsfall wie Typ 3 a oben). Dies ist um so interessanter, als A gleich nachher tatsächlich *sulpicio* statt *Sulpicii* schreibt.

136 a. E. *tantummodo notetur locus*. Das Wort *modo* fehlt in der L-Tradition; A hat nach *tantu(m)* unmittelbar *m* mit einem kleinen *o* darüber (normale Abbreviatur für *modo*). Letzteres notiert Sa. richtig; bei Hdg. ist die Angabe »modo *om.* A» wohl als ein Druckfehler (A statt L) anzusehen.

148 Z. 5 *potius quam litteris dederem?* So die L-Tradition; A hat zuerst geschrieben *desidere(m)*, dann aber die Buchstaben *si* getilgt, und zwar nicht durch Punkte (Hdg.), sondern durch einen darunter gezogenen Strich (Typ 1 oben), wie Sa. richtig angibt. Keiner von beiden hat aber gemerkt, dass ausserdem der letzte Buchstabe des Wortes, nämlich *e*, vom Schreiber in *i* (unter Verwendung eines langen *I*) geändert worden ist. Zur Anwendung ist hier derjenige Änderungstyp gekommen, bei dem der neue Buchstabe den früheren deckt (Typ 3 b oben): das *e* wird vom *I* mitten durchgestrichen.

151 a. E. *ista vocum concursio quam*] Statt *quam* hat A *quanquam* geschrieben (so Hdg.); die Bemerkung in SANDYS' Apparat lautet »*quanquam* posterioribus litteris oblitteratis A». Wenn man die Photographie des fraglichen Blattes (f. 56 recto) betrachtet, scheint sich diese Angabe zu bestätigen: einige schräge, fast parallele Linien sind durch Teile der Buchstaben *q(u)am* durchgezogen. Nachdenklich stimmt allerdings, dass die regelmässige Art der Tilgung bei unserem Schreiber die Unterstreichung ist (Typ 1).

Beim Einsehen des Originals klärt sich die Sache auf: jene schrägen Linien sind ohne den geringsten Zweifel Reste des Abdrucks eines Fingers, auf dem Spuren von Tinte waren. Das fragliche Wort steht überdies am Ende einer Zeile auf der Rectoseite, wo ein Griff mit dem rechten Daumen natürlich war.

Es wird bei der Feststellung, A hat hier *quanquam*, bleiben müssen.

155 Z. 12. In A steht, wie Hdg. notiert, unter dem *e* in *chryse* ein Punkt. Er scheint mit derselben Tinte wie der Text hinggesetzt zu sein, aber warum, lässt sich im Rahmen der beobachteten Gepflogenheiten des Schreibers nicht erklären. Eine Tilgung, die hier zu vermuten an sich kein Grund vorliegt, wird ja anders ausgeführt (Typ 1 oben); auch das Zeichen, *e* solle als *ae* verstanden werden, sieht in unserer Handschrift anders aus. Ob der Schreiber mit diesem Punkt etwas meinte, was sich auf die Lesung des Wortes auswirken sollte, ist mir ungewiss.

Ein völlig gleicher und m. E. ebenso zu beurteilender Tatbestand liegt vor in 233 Z. 7, wo ein Punkt unter dem *e* von *age* steht.

155 Z. 13. Den hier von Cicero angeführten Vers aus Pacuvius' Tragödie 'Chryses' (Pacuv. trag. 80 = fr. IV KLOTZ) geben die Ausgaben in der Form *cives, antiqui amici maiorum meum*. In A steht aber nicht *cives*, sondern deutlich *ciuis*.

155 a. E. wird ein Vers (oder Versteil?) aus dem 'Armorum iudicium' desselben Tragikers zitiert (Pacuv. trag. 34 = fr. X KLOTZ): *nihilne ad te de iudicio armum accidit?* Bei dem Wort *nihilne* (oder *nilne*) scheinen die Herausgeber des Orator keine Diskrepanz unter den Hss. zu kennen. A hat aber in der Tat nur *nihil*, in abgekürzter Form (*nih* mit Querstrich oben am *h*) geschrieben.

157 a. E. *barbar(um) iam*: in A steht zwischen der Abbraviatur für *um* und dem *i* ganz deutlich ein *m* (in normaler Grösse, auf der Zeile), das wohl irrtümlich hingesezt, aber trotzdem anzuzeigen ist.

Es folgen fünf Fälle von Transpositionen (Typ 4), wo die früheren Kollatoren, wie in 94 Z. 5 und 113 Z. 2, weder die von den L-Handschriften abweichende Wortstellung in A noch die hinzugefügten Transpositionszeichen gemerkt haben.

160 Z. 7 ' *coronas* ' *sepulcra* '

161 Z. 2 ' *erant* ' *eaedem* '

162 Z. 8 ' *nob(is)* ' *fuit* '

162 Z. 9 ' *eius* ' *ars* '

164 Z. 7 ' *diximus* ' *aurium* '

164 Z. 8. Die Hss. der L-Tradition haben unmittelbar nach den eben berührten Worten *aurium diximus* (wie sie schreiben) folgendes: *sed finiuntur*. Statt dessen bietet A *et fniantur*, was Sa. richtig notiert; Hdg. aber behauptet in seinem Apparat, in A stehe *et fnientur* und über dem *e* in der Verbform sei ein *a* geschrieben. Letztere Angabe beruht auf einem Irrtum: in der Hs. ist keine Spur einer Korrektur des fraglichen Wortes, sondern dort steht ganz deutlich nur *fniantur*.

165 a. E. hat die L-Tradition *haec enim talia sunt ut*. Auch A hat die Worte *haec enim*, denn ein dazwischen geschriebenes *et* hat der Schreiber selbst getilgt (s. oben, letzte Stelle unter Typ 1). Statt *talia sunt ut* haben sowohl Hdg. als Sa. *et alias ut* in A gelesen. Es ist ihnen entgangen, dass über *s* ein horizon-

taler Strich steht und dass es sich hier somit um die Abbreviatur für *sunt* handelt. Letzten Endes hat A also nur *et alia* für *Italia*, grösser ist die Differenz nicht.

169 Z. 7 *nec ego id quod deest antiquitati flagito*] So der L-Text. In A steht an Stelle des vorletzten angeführten Wortes *antiquitatis*. Dies notieren Hdg. und Sa., geben aber nicht an, dass davor keineswegs *deest* steht, sondern ganz deutlich das Wortzeichen für *est*.

172 a. E. Das letzte Wort dieses Paragraphen lautet im L-Text *nesciunt*. Laut den Apparaten von Hdg. und Sa. hat A im Text *nesciant* und dann am Rande *vel nesciunt*. Letzteres ist richtig, erstere Angabe aber ist zu korrigieren. Im Text steht deutlich *nesciat*, und über dem *a* befinden sich drei Punkte, m. a. W. ein Zeichen, das auf die marginale Variante verweist (Verweiszichen, aus zwei oder drei Punkten bestehend, kommen ja mehrmals in A vor, s. oben unter Typ 6 a und 6 b). Von einem Nasalstrich über *a* ist bestimmt keine Spur da.

Zu beachten ist übrigens, dass wir hier das andere Beispiel einer durch *vel* eingeführten *varia lectio* haben; das erste (interlineare) Beispiel steht 118 a. E., oben Typ 5.

176 Z. 7. A schreibt hier den Namen *Thessalia* ohne *h*, was die Herausgeber nicht notieren.

176 a. E. Noch ein Transpositionsfall: '*ia(m)*' minus'.

180 Z. 8 *quales et e poeticisne*] Dies der Text der L-Hss. Statt der beiden ersten Worte hat A *qual(is) est*. In SANDYS' Apparat erhält man den Bescheid, A habe ausserdem die Präposition *e* weggelassen. Bei Hdg. lässt sich ex silentio ermitteln, dass *e* auch in A vorhanden ist. Letzteres wird durch die Autopsie der Hs. bestätigt: in A steht *E po(et)icisne*.

180 a. E. *orationis generi accommodentur* steht es in der L-Tradition. Hdg. und Sa. geben in ihren Apparaten an, A habe *generis* geschrieben, aber das *s* sei durch einen Punkt getilgt. Abgesehen davon, dass die Tilgung, wie zu erwarten (oben Typ 1), tatsächlich durch eine Linie vorgenommen worden ist, muss ergänzungsweise festgestellt werden, dass in A das fragliche Wort nicht nach, sondern vor *orationis* steht. Ferner hat der Schreiber durch das Aufsetzen von Transpositionszeichen (vgl. oben Typ 4) dieselbe Wortfolge, die in L vorliegt, hergestellt.

186 a.E. A hat *lineam(en)ta* geschrieben, aber *e* (vor *a*) in *i* korrigiert. Dies notieren Hdg. und Sa., erwecken jedoch den Eindruck, als handelte es sich um einen überschriebenen Buchstaben (also Typ 3 a). Tatsächlich liegt eine Korrektur Typ 3 b vor: das *i* (hier fast in der Form *j*, nicht *I* wie 148 Z. 5) schneidet das *e* mitten durch.

190 a.E. Laut Hdg. und Sa. soll A *poeticis* haben. Das ist die ursprüngliche Schreibung, aber durch Tilgung (Typ 1) des *s* ist als endgültige Lesart von A *poetici* entstanden (was auch die L-Hss. bieten).

232 a.E. *qui rebus his*] Hier würde man, nach dem Schweigen der Herausgeber zu urteilen, *his* als einstimmig überlieferte Lesart betrachten. In der Tat steht jedoch in A deutlich *iis*, nicht *his*.

233 Z. 7 *age sume de Gracchi*] Siehe zu 155 Z. 12.

ZUSAMMENFASSUNG

Das in der obigen Liste vorgelegte neue Material zur Kenntnis des Orator-textes im codex Abrincensis 238 lässt sich folgendermassen gruppieren:

Neue Lesarten

118 Z. 2 *et*; 155 Z. 13 *ciuis*; 155 a. E. *nih(il)*; 165 a. E. *s(unt)*; 169 Z. 7 (*est*); 232 a. E. *iis*.

Bisher nicht beachtete Eingriffe in den Text

Tilgung 190 a. E.

Korrektur von Buchstaben 115 Z. 9; 132 a. E.; 148 Z. 5.

Transposition von Wörtern 94 Z. 5; 113 Z. 2; 160 Z. 7; 161 Z. 2; 162 Z. 8; 162 Z. 9; 164 Z. 7; 176 a. E.; 180 a. E.

Berichtigung oder Präzisierung von bisherigen Angaben

93 a. E.; 97 Z. 3; 108 Z. 4; 115 Z. 3; 122 Z. 11 (betrifft Lesart); 136 a. E.; 164 Z. 8; 172 a. E. (betrifft Lesart); 176 Z. 7; 180 Z. 8; 186 a. E.

Sonderfälle

112 Z. 6; 151 a. E.; 155 Z. 12; 157 a. E.; 233 Z. 7.

ON THE PROBLEM OF CATALEPTON 3

Erik Wistrand

This is the text of the epigram as given in the recent Oxford edition.¹

*Aspice, quem valido subnixum Gloria regno
altius et caeli sedibus extulerat.*

*Terrarum hic bello magnum concusserat orbem,
hic reges Asiae fregerat, hic populos;*

*Hic grave servitium tibi iam, tibi, Roma, ferebat
(cetera namque viri cuspide conciderant),*

*Cum subito in medio rerum certamine praiceps
corruit e patria pulsus in exilium.*

*Tale deae numen, tali mortalia nutu
fallax momento temporis † hora dedit.*²

In this poem the reader's attention is called to a certain prince, who has the support of a mighty kingdom and is exalted above the firmament by Glory.³ He had convulsed the wide world with war, had crushed the kings and peoples of Asia, and was threatening to subject even Rome herself, his only remaining opponent, to grim slavery. But well on his way in his struggle for world-power he collapsed, all of a sudden, falling headlong, and was driven into exile from his own country. Such is the divine power of the Goddess, with such a forceful nod will the deceitful Hour in an instant wreck mortal life.

The same theme is treated by Ovid in *Epistulae ex Ponto* 4, 3, 29 ff. His examples are Croesus, Pompey and Marius. The conclusion shows a palpable likeness to the corresponding verses in *Catalepton* 3. They run, v. 49 f.:

¹ Appendix Vergiliana recognoverunt . . . W. V. CLAUSEN, F. R. D. GOODYEAR, E. J. KENNEY, J. A. RICHMOND, Oxford 1966.

² There are many attempts at conjectural emendation here: *hora rapit, ruit, premit, ferit* etc. My own guess is *hora adigit*. Compare Verg. *Aen.* 9, 106 (Jupiter) *totum nutu tremefecit Olympum* and *ibidem* 6, 594 (Juppiter) *telum contorsit . . . praecipitemque immani turbine adigit*. For the elision compare *Catalepton* 4, 2 *tangere quas terras quosque videre homines*.

³ The same sense as in the Vergilian *fama super aethera notus* (*Aen.* 1, 379).

*Ludit in humanis divina potentia rebus
et certam praesens vix feret hora diem.*

Divina potentia, referring back to v. 29 *Fortuna*, confirms that *tale deae numen* is the goddess of Fortune.

Who is the victim of fickle Fortune? Can he be identified with a known historical person? Six candidates have been proposed, three Romans: Scipio Africanus, Pompey and Antony, and three oriental kings: Alexander the Great, Mithridates VI of Pontus and Phraates IV of Parthia.¹ A few scholars have considered that the poem referred to no particular person but to a fictitious character, details of whose fate were drawn from various origins.² But this is certainly a desperate solution, implying a very forced interpretation of an epigram, in which the reader is asked to view a particularly striking example of Fortune's arbitrary and reckless treatment of man, an example depicted with a lot of concrete detail.³

First I think we can eliminate the Roman candidates. The prince in view is said to have the support of a mighty kingdom. It is true that Roman magnates were often criticized by their adversaries for possessing, or aiming at, *regnum* in the sense of *dominatio*, *tyrannis*. In our context, however, *regnum* is clearly not meant to imply a contrast or a menace to *res publica*. It is thanks to the power of his own country — the stress is on *valido* — that the prince was able to conquer other nations in Asia and menace even Rome, that is menace her with defeat and subjugation⁴ under a victorious foreign power. We must conclude that *regnum* designates a great power in the East. This interpretation will automatically exclude Scipio and Pompey. Neither based his power on an Eastern kingdom. Antony did, but that does not take us very far, because lines 7—8 do not in any way fit Antony's situation after Actium.

¹ For a survey of opinions and arguments see the excellent commentary on Catalepton by R. E. H. WESTENDORP BOERMA (I, Groningen 1949, p. 41 ff. II, Assen 1963, p. 116) and E. MARMORALE, *Pertinenze e impertinenze*, Napoli 1960, p. 114 ff.

² So W. E. GILLESPIE, in the *Class. Journal* 35 (1939—40), p. 106 ff., and K. BÜCHNER in his great article on Vergil in *RE*, col. 52 f.

³ This is not to deny that a type as well as an individual can be employed as an *exemplum*. Compare Sen. epist. 56, 6 ff. *illa tranquillitas vera est, in quam bona mens explicatur*. (7) *Aspice illum, cui somnus laxae domus silentio quaeritur, cuius aures ne qui agitet sonus, omnis servorum turba conticuit et suspensum accedentium propius vestigium ponitur; huc nempe versatur atque illuc, somnum inter aegritudines levem captans: quae non audit, audisse se queritur*. (8) *Quid in causa putas esse? Animus illi obstreperit*. No individual girl is referred to in Quintil. Decl. 306 (Ritter p. 202, 19) *Vis scire, quid sint nuptiae? — Aspice illam virginem, quam pater tradidit, euntem die celebri, comitante populo*.

⁴ For *servitium* in this sense cf. Tac. hist. 4,54, 1 *Vitellianae legiones vel externum servitium quam imperatorem Vespasianum malle*; Cassiod. Var. 2, 41, 2 *nationem partim ferro, partim servitio subiugatam*.

Alexander the Great must be rejected. Lines 7—8 will simply not do as a description of Alexander's ultimate fate. It has been suggested that *subito . . . corruit . . . pulsus in exilium* might refer to Alexander's passing away from a fever in Babylon or to his being buried in Alexandria. I leave it to my readers to appraise the plausibility of these hypotheses.

A better candidate is Mithridates. He certainly won fame, had military successes and was reputed a serious menace to Rome. All of this could be described in lines 1—6 with an amount of rhetorical exaggeration not exceeding what might be expected in the context. And he was forced to leave his country and withdraw into Armenia both in 72 B.C., after he had been worsted by Lucullus, and in 66, when Pompey defeated him. Either of these retreats could be represented as an exile. But then we meet with a great difficulty. The downfall and exile of Mithridates can hardly be said to have happened *subito . . . in medio rerum certamine*. Mithridates' earlier career was less conspicuous for unflinching success in battle than for pertinacity in vicissitudes and adversity. He is surely not acceptable as an instance of how men are deceived into security and taken unawares by fickle Fortune, which is the implication of *fallax hora* and *momento temporis* in the last line. Then there is also a chronological problem to take into account. Since it seems obvious that the poet, if he had known of the impressive drama of Mithridates' final struggle and suicide, would not have chosen the less spectacular misfortune of exile as an example to illustrate Fortune's capriciousness, the poem would have to have been composed before Mithridates' death in 63, most probably in connection with the king's first sojourn in Armenia. This date would make it considerably earlier than any other poem in the Appendix.

Phraates IV, king of Parthia, succeeded to the throne in 37 B.C. In the following years he successfully beat off repeated Roman attempts to invade Parthia, which were made under the command of Antony and his legates. His most brilliant exploit was a surprise attack on Antony's army in 36, in which he annihilated two Roman legions, taking their eagles and adding them to those captured under his predecessor from Crassus in 53 and Decidius Saxa in 40, a national disgrace to be deeply felt in Rome.¹ The kings of Armenia and Media who had allied themselves with the Romans were taken prisoner and

Similarly *servitus*: Cic. Cat. 4, 10, 21 *sit aeterna gloria Marius, qui bis Italiam obsidione et metu servitutis liberavit*.

¹ This is the second of the Roman reverses alluded to by Horace, *carm.* 3, 6, 9 ff. *cum bis Monaeses et Pacori manus / non auspicatos contudit impetus / nostros et adiecisse praedam / torquibus exiguis renidet*.

their countries overrun. When Antony had to withdraw his troops against the final contest with Octavian, Phraates' triumph seemed assured. But in 32 or 31 a rebellion broke out among his own subjects headed by Tiridates, and he was forced to flee his own country and seek refuge among the Scythians. He was restored in 30 with the aid of Scythian troops, and it was Tiridates' turn to go into exile. The latter passed into Roman territory and sought the protection of Octavian. He regained power in Parthia temporarily (about 27—25 B. C.). As far as I can see our poem applies exactly in all particulars to the known history of Phraates up to his restoration in 30. This has already been amply demonstrated by H. NETTLESHIP.¹ NETTLESHIP's interpretation has, however, met with little success. The verdict of E. GALLETIER,² which is quoted verbatim and with approval by WESTENDORP BOERMA (op. cit. p. 49), runs: »Nous ne croyons pas que Phraates, plus que Mithridate, ait mérité les éloges hyperboliques que notre auteur adresse au conquérant inconnu; nous ne pensons pas surtout qu'un Romain eût pu, sur ce ton d'indifférence et avec tant de calme, parler d'un de ces Parthes, qui avaient fait périr Crassus et infligé à Rome une blessure qui saignait encore.» MARMORALE (op. cit. p. 118 f.) repeats the main argument with emphasis: »l'oscurità stessa del personaggio e l'esiguità delle sue imprese lo mettono fuori discussione, così che è inutile anche formulare obiezioni.»

Let us however remember that it is not a question here of the real dimensions of the king's achievements and how dangerous he actually was, but of rumours and opinions in the Roman world, and of poetical exaggeration to stress the contrast between previous glory and greatness and sudden ensuing catastrophe. Now it appears from contemporary literature that Phraates was well-known in Rome and that Parthia was considered a dangerous and aggressive rival of the Roman empire. The name of Phraates occurs in Hor. *carm.* 2, 2, 17 and *epist.* 1, 12, 27. The Parthian danger is often referred to, e.g. Verg. *Ge.* 1, 509 *hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum*; Hor. *epod.* 7, 10 f. *ut secundum vota Parthorum sua | urbs haec periret dextera*; *carm.* 1, 2, 22 *graves Persae*; *ibid.* 1, 12, 53 *Parthos Latio imminentes*. The Romans were generally inclined to suspect foreign nations of planning to attack them. Not only Germans, Dacians and Parthians but even unwarlike Indians could be thought of as menacing Rome, cp. Verg. *Ge.* 2, 171 f. (Octavian), *qui nunc extremis*

¹ See H. NETTLESHIP, *Ancient Lives of Vergil with an Essay on the Poems of Vergil in Connection with his Life and Times*, Oxford 1879, p. 34 ff.

² E. GALLETIER, *Epigrammata et Priapea*, Paris 1920 (Budé) p. 157.

Asiae iam victor in oris / imbellem avertis Romanis arcibus Indum. This distrustful attitude is another aspect of their own imperialism.¹

It should be emphasized that the primary subject of the poem is not king Mithridates but the power of Fortune. We must allow for the picture of the king being coloured by the author's wish to bring out clearly the effects of the Goddess's changed attitude. He is just regarded as a suitable example to illustrate fickle Fortune's power. He should be an impressive example, since as the Great King, the successor to the Great Kings of old Persia, he ought to be above misfortune. It is something of a paradox to find him a helpless victim of a whim of the goddess of fortune. This idea is also found in Horace: *carm.* 1, 34, 12 ff. *valet ima summis / mutare, et insignem attenuat deus / obscura promens; hinc apicem rapax / Fortuna cum stridore acuto / sustulit, hic posuisse gaudet.* Here, in all probability, Phraates and Tiridates are alluded to, cp. *carm.* 1, 26, 3 ff. *Quis sub Arcto / rex gelidae metuatur orae, / quid Tiridaten terreat, unice / securus.* Most instructive is *carm.* 2, 2, 17 ff. *redditum Cyri solio Phraaten / dissidens plebi numero beatorum / eximit virtus, populumque falsis / dedocet uti / vocibus, regnum et diadema tutum / deferens uni propriamque laurum, / quisquis ingentis oculo inretorto / spectat acervos.* The popular view appears in *carm.* 3, 9, 4 *Persarum vigui rege beatior.* The idea that even the Great King must fear fickle Fortune is elaborated in *Sen. Thy.* 598 ff. *Ima permutat levis hora summis. / Ille qui donat diadema fronti, / quem genu nixae tremuere gentes, / cuius ad nutum posuere bella / Medus et Phoebi propioris Indus / et Dahae Parthis equitem minati, / anxius sceptrum tenet et moventes / cuncta divinat metuitque casus / mobiles rerum dubiumque tempus.*

The reluctance of scholars to accept NETTLESHIP's arguments may, I think, partly be ascribed to the commonly held view of the character of the poem. BÜCHELER² and BIRT³ asserted that our poem was a fictitious inscription purporting to have been written on a grave-monument or a statue, and all interpretations seem to be based on the belief that our poem is an epigram in the original sense of the word. If you start from that conviction, you will naturally reflect that there was little chance that the Parthian king should have a monument in Rome or Italy and even less chance that a Roman poet should have asked his readers to visualize and consider such a monument.

It is, however, by no means certain that the epigram with its first word

¹ See HANS MEYER, *Die Aussenpolitik des Augustus und die Augusteische Dichtung*, Köln 1961 (Kölner Historischer Abhandlungen, Bd. 5).

² In *Rh. Mus.* 38 (1883) p. 511 ff.

³ TH. BIRT, *Jugendverse und Heimatpoesi Vergils*, Leipzig—Berlin 1910 p. 60 ff.

aspice must be taken to call the reader's attention to a monument. In fact, the whole epigram has nothing typical of a *titulus*. We are asked to look at an *exemplum*, not at a statue or a monument.¹

It is a mistake to believe that *aspicere* can be used only in situations, real or imaginative, when somebody with his physical eyes observes concrete objects; the verb is also used to signify that somebody with his mind's eye examines an idea or an imaginary situation. It is employed thus three times in Publilius Syrus: A 9 *Aspicere oportet quicquid possis perdere*;² B 4 *Bonum est fugienda aspicere in alieno malo*; V 21 *Utrumque casum aspicere debet, qui imperat*. The same use of *aspicere* is found in Cic. Tuscul. 2, 7, 18 f. *Tristis enim res est (dolor) sine dubio aspera, amara, inimica naturae, ad patiendum tolerandumque difficilis*. (19) *Aspice Philoctetam, cui concedendum est gementi*. Unwarranted is, I think, the assertion in the commentary of TISCHER-SOROF: »*Aspice*, näml. auf der Bühne (Sonst passte dies Verbum nicht).« Correct POHLENZ: »Namentlich führt es (sc. *aspice*) wie hier Beispiele lebhaft vor Augen.« Compare Cic. de orat. 3, 7, 28 *aspicite nunc eos homines atque intuemini, quorum de facultate quaerimus: suavitatem Isocrates, subtilitatem Lysias, acumen Hyperides, sonitum Aischines, vim Demosthenes habuit*. The illustrative example is not necessarily a person: Verg. Ge. 2, 114 ff. (different soils produce different plants) *aspice et extremis domitum cultoribus orbem / Eoasque domos Arabum pictosque Gelonos: / divisae arboribus patriae*, and Ovid. Amor. 1, 2, 51 f.: *Aspice cognati felicia Caesaris arma: / qua vicit, victos protegit ille manu*. Martial refers to the examples of Jupiter Capitolinus and Domitian to show that even gods must suffer the bereavement of dear children: epigr. 9, 86, 7 *Aspice Tarpeium Palatinumque Tonantem: / ausa nefas Lachesis laesit utrumque Iovem: / numina cum videas duris obnoxia fati, / invidia possis exonerare deos*. Pliny the younger points to the deplorable figure of Regulus the legacy-hunter as a striking instance of the perverseness of social morality in Rome: epist. 2, 20, 12 f. . . . *iam pridem non minora praemia, immo maiora nequitia et improbitas quam pudor et virtus habent*. (13) *Aspice Regulum, qui ex paupere et tenui ad tantas opes per flagitia processit . . .*

Under Emperor Tiberius' harsh rule people gave vent to their discontent

¹ This is recognized by WESTENDORP BOERMA p. 57: »Non statua, sepulchrum, corpus, sed exemplum Pompei velut digito monstratur nostro carmine.« But on p. 42 he endorses BÜCHNER's view: »Sine dubio cogitandum est de titulo imaginis vel sepulchri, ac quidem potissimum de ficto titulo statuae. BÜCHNER, op. cit. col. 52, prefers the grave alternative.

² I do not agree with the translation given in the Loeb edition (J. F. DUFF and A. M. DUFF's Minor Latin Poets): »You ought to watch whatever you can lose«. I think the meaning must be: »You must consider whatever you can lose (realizing that you can lose any of those things)« just as V 21 means: »A commander must consider both good luck and bad luck (realizing that either can happen)«.

and misgiving in anonymous verses, as Suetonius relates in his biography of Tiberius, chap. 59, where he gives a few examples. In one of these poems the Romans are warned to look upon the dreadful examples of Sulla, Marius and Antony and learn from them that rulers coming from exile will be evil rulers, and be prepared for the worst — a hint at Tiberius' exile on Rhodes.

*Aspice felicem sibi, non tibi, Romule, Sullam
et Marium, si vis, aspice, sed reducem,
nec non Antoni civilia bella moventis
non semel infectas aspice caede manus,
et dic: Roma perit! Regnavit sanguine multo,
ad regnum quisquis venit ab exitio.*

The epigram has the same composition as Catalepton 3: first examples, then a conclusion.

Among the epigrams attributed to Seneca there is one, nr. 47, entitled, rather inappropriately, *morte omnes aequari*, which runs:

*Quisquis adhuc non scis fortunae mobile regnum
nec sortem varias credis habere vices,
Aspice Alexandri positum venerabile corpus:
abscondit tantum putris harena virum.*

Here we find not only *aspice* but also a reference to a buried hero; nevertheless this is no *titulus sepulchralis* but a didactic epigram, presenting a doctrine about changing Fortune and proving it with an example. It is rather similar to Catalepton 3, except that doctrine and example are in reverse order.

If Phraates is the king whose vicissitudes are described in Catalepton 3, it follows that the date of composition is round about 30 B.C. That will bring the epigram very near the period when Horace too wrote his reflections on the power of Fortune and the instability of the Parthian throne. Such a date will also suit the metrical technique, which points to 'vorovidische, ja vor-tibullische Zeit' (Büchner, op. cit. col. 52).

The date of the epigram, as well as the fact that Horace shows interest in its subject-matter, might seem to speak in favour of Vergilian authorship. One is reminded of analogous connections: Verg. ecl. 4 and Hor. epod. 16; Verg. Ge. 1, 466 ff and Hor. carm. 1, 2. On the other hand the ideas expressed in our epigram are not very original; they could easily have been suggested to any contemporary poet by the circumstances of the time.

BIBLIOGRAPHIE VON HENRIK ZILLIACUS

Zusammengestellt von Heikki Solin

In die Bibliographie sind selbständige Werke und Aufsätze in Zeitschriften aufgenommen. Dagegen sind Zeitungsartikel unberücksichtigt geblieben. Die Rezensionen der Werke von Ziliacus werden in Auswahl gegeben; allgemein haben nur solche, die in wissenschaftlichen Zeitschriften erschienen sind, Aufnahme gefunden.

Die Abkürzungen der Zeitschriften sind die üblichen.

Zum Kampf der Weltsprachen im oströmischen Reich. Diss. Helsingfors 1935. 239 S. (Nachdruck Amsterdam 1965).

Rez. in: *ByzZ* 36 (1936), 108—117 Dölger.

Till frågan om det grekiska *b:s* övergång till spirant, *Eranos* 33 (1935), 63—74. Bysantinska perspektiv, *Nya Argus* 28 (1935), 168—171.

De elocutione Marci Aurelii imperatoris quaestiones syntacticae. Helsingfors 1937. 31 S. (Soc. scient. Fennica. Comm. hum. litt. IX: 2).

Rez. in: *ClRev.* 51 (1937), 201—202 Boyd, *Rev Phil.* 12 (1938), 275 Chantraine, *Gnomon* 14 (1938), 282—283 Castiglioni.

Das lateinische Lehnwort in der griechischen Hagiographie. Ein Beitrag zur Geschichte der klassizistischen Bestrebungen im X. Jahrhundert, *ByzZ* 37 (1937), 302—344.

Boktiteln i antik litteratur, *Eranos* 36 (1938), 1—41.

Zur stilistischen Umarbeitungstechnik des Symeon Metaphrastes, *ByzZ* 38 (1938), 333—350.

Östrom i historieundervisningen, *Skola och hem* 1 (1938), häfte 1, 26—34.

Neue Ptolemäertexte zum Korntransport und Saatarlehen, *Aegyptus* 19 (1939), 59—76.

Rez. in: *ArchPap* 13 (1939), 223—225 Wilcken.

Vierzehn Berliner Papyri. Urkunden und Briefe. Helsingfors 1941. 112 S. (Soc. scient. Fennica. Comm. hum. litt. XI: 4).

Rez. in: *AntCl.* 12 (1943), 158—160 Hombert, *ArchPap.* 15 (1953), 113—115 Wilcken, *ChronEg.* 1943 No 35, 162—165 Hombert, *Gnomon* 22 (1950), 143—148 Zucker, *ThLZ* 67 (1942), 98 Schubart.

- Griechische Papyrusurkunden des VII. Jahrhunderts, *Eranos* 38 (1940 [1941]), 79—107.
Rez. in: *ArchPap.* 15 (1953), 120—122 Wilcken, *ChronEg.* 1942 No 33, 160—161 Préaux.
Zur Sprache griechischer Familienbriefe des III. Jahrhunderts n. Chr. (P. Mich. 214—221). Helsingfors 1942. 52 S. (Soc. scient. Fennica. Comm. hum. litt. XIII: 3).
Rez. in: *Gnomon* 22 (1950), 148—150 Zucker, *ThLZ* 73 (1948), 290 Schubart.
- Papyrusvetenskapen och vår kunskap om antiken, *Skola och hem* 6 (1943), häfte 1, 1—17.
- Ideologisk ödemarksrappport, *Finsk Tidskrift* 133 (1943), 100—104.
- Debatt om Nordens framtid, *Finsk Tidskrift* 134 (1943), 1—9.
- Polybios, Romarnas väg till världsväldet. I svensk översättning av I. A. Heikel, 1942. *Finsk Tidskrift* 133 (1943), 161—167. — Rezension.
- Xenophon, Anabasis eller de tiotusendes härtåg. I svensk översättning av I. A. Heikel, 1943. *Finsk Tidskrift* 134 (1943), 203—205. — Rezension.
- Isänmaa Kreikan klassillisessa runoudessa, *Historiallinen Aikakauskirja* 42 (1944), 149—161.
- Akademisk undervisning i skottlinjen, *Finsk Tidskrift* 137 (1945), 103—109.
- Notes on the periphrases of the imperatives in classical Greek, *Eranos* 44 (1946), 266—279.
- Den återuppståndne Homeros, *Nya Argus* 39 (1946), 281—284.
- Thukydides och vår tid, *Finsk Tidskrift* 139 (1946), 20—26.
- Universitetsfrågan inför sin lösning? *Nya Argus* 39 (1946), 31—34.
- Finsk Tidskrift* [70 år], *Nordisk Tidskrift N.S.* 22 (1946), 548.
- Salonen, A., *Kaksoisvirranmaa*, 1945. *Nordisk Tidskrift N.S.* 22 (1946), 214—215. — Rezension.
- Steinby, T., *Romerska år och minnen*, 1945. *Nordisk Tidskrift N.S.* 22 (1946), 266 und *Nya Argus* 39 (1946), 88—89. — Rezensionen.
- Late Byzantine land-leases from Hermopolis. Helsingfors 1947. 16 S. (Soc. scient. Fennica. Comm. hum. litt. XIV: 3).
Rez. in: *ChronEg.* 25 (1950), 138 Hombert.
- Ahlbäck, R., *Gods och herresäten i Finland*, 1946. *Nordisk Tidskrift N.S.* 23 (1947), 72. — Rezension.
- Heikel, I. A., *Minnen från mannaålderns och den höga ålderns dagar*, 1947 [und andere Biographien]. *Ib.*, 477—478. — Rezension.
- Homeros. Översatt av E. Lagerlöf, 1946. *Ib.*, 296. — Rezension.
- Linkomies, E., *Keisari Augustus ja Rooman perintö*, 1946. *Ib.*, 68. — Rezension.

- Plutarchos, Levnadsteckningar över berömda greker och romare. Översatt av I. Harrie — C. Theander — H. Bergstedt, 1947. *Ib.*, 479. — Rezension. Sundwall, J., Nya Testamentets urtext, 1946. *Ib.*, 151. — Rezension.
- Linkomies, E., Keisari Augustus ja Rooman perintö, 1946. *Nya Argus* 40 (1947), 11—13. — Rezension.
- Nya vägar till antiken. Papyrusfynd och papyrusforskning. Helsingfors 1948. 139 S.
Rez. in: *ChronEg.* 25 (1950), 144 Hombert, *Nya Argus* 42 (1949), 39—40 Westman.
- Timotheos från Miletos. Traditionalism och modernism i antik litteraturdebatt, *Ord och bild* 57 (1948), 261—265.
- Renässans för antikintresset? *Nya Argus* 41 (1948), 38—41.
- Linkomies, E., Kejsar Augustus och arvet från Rom. Översatt från finskan av Henrik Zilliacus. Helsingfors 1948.
- Untersuchungen zu den abstrakten Anredeformen und Höflichkeitstiteln im Griechischen. Helsingfors 1949. 111 S. (Soc. scient. Fennica. Comm. hum. litt. XV: 3).
Rez. in: *Aegyptus* 30 (1950), 114—115 Calderini, *ChronEg.* 26 (1951), 436—438 Préaux, *JHS* 70 (1950), 93 Turner.
- Sanningskravet i grekisk hävdateckning, *Historiska och litteraturhistoriska studier* 25 (1949), 45—58 (Skrifter utgivna av Svenska litt. sällsk. i Finland 326).
- Grekisk litteratur i svensk språkdräkt, *Nordisk Tidskrift N.S.* 25 (1949), 83—91.
- Grekisk litteratur i finsk språkdräkt, *Nordisk Tidskrift N.S.* 25 (1949), 232—234.
- Humanistisk samling, *Nya Argus* 42 (1949), 63—65.
- Det talade ordets förfall, *ib.*, 99—101.
- Fair play, *ib.*, 131—133.
- Universitetet i blickpunkten, *ib.*, 257—259.
- Personlighetsfostran i blickpunkten, *Svensk framtid* 2 (1949), nr. 2, 9—11.
- Tal på Svenska dagen den 6 november 1949. Helsingfors 1949.
- Linkomies, E., Homeros, 1948. *Nordisk Tidskrift N.S.* 25 (1949), 107—108 und *Nya Argus* 42 (1949), 5—9. — Rezensionen.
- Hedniska martyrakter. Föredrag hållet vid Finska Vetenskaps-Societetens sammanträde den 18. december 1949. Helsingfors 1950. 14 S. (Soc. scient. Fennica. Årsbok — Vuosikirja 28 B 3).
- Aktuella synpunkter på vår högskolepolitik, *Nya Argus* 43 (1950), 28—31.
- Svensk högskolepolitik i Finland, *ib.*, 43—45.
- Rättighet och ansvar, *ib.*, 203—204.

- Finlandssvensk vetenskap, *ib.*, 267—269.
- Böcker om Finlands krig, *Nordisk Tidskrift N.S.* 26 (1950), 50—54.
- Akademisk nyordning, *Nya Argus* 44 (1951), 239—241.
- Demokrati och maktpolitik i aktuellt forntidsperspektiv, *ib.*, 272—275.
- Euripides' Backantinnorna. Tolkad av J. Mogren, 1950. *ib.*, 32—33. — Rezension.
- Schildt, G., I Odysseus kölvatten, 1951. *ib.*, 308—311. — Rezension.
- Thukydides. Stockholm 1952. 100 S.
- Havet i Hellas dikt. Merikarhut, Vuosikirja — Sjöbjörnarna, Årsbok 1952, 12—26.
- Finland i Rom, *Nya Argus* 45 (1952), 3—6.
- Kunskap och bildning, *ib.*, 243—245.
- Försummad forskargeneration, *ib.*, 275—277.
- Selbstgefühl und Servilität. Studien zum unregelmässigen Numerusgebrauch im Griechischen. Helsingfors 1953. 85 S. (Soc. scient. Fennica. Comm. hum. litt. XVIII: 3).
Rez. in: *Atene e Roma* 4 (1954), 37.
- »To fight like a Trojan.» Florilegium amicitiae till Emil Zilliacus I. IX. MCMLIII, Helsingfors 1953, 205—218.
- Nya uppslag i högskolepolitiken, *Nya Argus* 46 (1953), 63—65.
- Yourcenar, M., Kejsar Hadrianus minnen, 1953. *Nya Argus* 46 (1953), 300—301. — Rezension.
- Koskenniemi, V. A., Roomalaisia runoilijoita, 1953³. *Valvoja* 73(1953), 317—319. — Rezension.
- The stolen anchor, *Arctos. Acta philologica Fennica N.S.* 1 (1954), 199—208.
- Kulturblommor på stembunden mark, *Nya Argus* 47 (1954), 27—28.
- Reform med olustig bakgrund, *ib.*, 303—305.
- John L. Myres, Herodotus, father of history, 1953. *Lychnos* 1954—1955, 394—395. — Rezension.
- Från forskningsfälten, *Nya Argus* 48 (1955), 116—117 [Rezension dreier Helsingier Dissertationen].
- Pyrrhuseger för lärarutbildningen, *Skola och hem* 18 (1955), häfte 2, 3—7.
- Ivar August Heikel. Minnestal. Helsingfors 1955. 14 S. (Soc. scient. Fennica. Årsbok — Vuosikirja 32 C 3).
- Anecdota Bodleiana, *Journal of Juristic Papyrology* 9—10 (1955—1956), 127—134.
- Zum Stil und Wortschatz der byzantinischen Urkunden und Briefe, Akten

- des VIII. intern. Kongresses für Papyrologie, Wien 1955. Wien 1956, 157—165.
- Zur Umschreibung des Verbuns in spätgriechischen Urkunden, *Eranos* 54 (1956), 160—166.
- Finlands institut i Rom, *Nordisk Tidskrift N.S.* 32 (1956), 228—234.
- K. Weidauer, Thukydides und die hippokratischen Schriften, 1954. *Lychnos* 1956, 348—349.
- Devotionsformeln. Reallexikon für Antike und Christentum III (1957), Sp. 871—881.
- Högkonjunktur för etruskerna, *Nya Argus* 50 (1957), 6—9.
- Τραγωδία* und *δρᾶμα* in metaphorischer Bedeutung, *Arctos N.S.* 2 (1958), 217—220.
- De Romilly, J., *Histoire et raison chez Thucydide*, 1956. *Lychnos* 1957—1958, 373—375. — Rezension.
- Institutum Romanum Finlandiae, *Studi Romani* 7 (1959), 338—340.
- The Antinoopolis Papyri II. Edited with translations and notes by J. W. B. Barns and H. Zilliacus. London 1960. 133 S.
 Rez. in: *Aegyptus* 41 (1961), 101 Calderini, *ArchPap.* 17 (1962), 250—251 Zucker, *Chron Eg.* 36 (1961), 209—214 Préaux, *ClPh.* 58, (1963), 271—272 Calder, *ClRev.* 12 (1962), 143—144 Rees *Gnomon* 34 (1962), 152—155 Latte, *JHS* 82 (1962), 179 Thomas, *Orientalia* 31 (1962), 289 des Places, *ZSav. Rom. Abt.* 79 (1962), 376—378 Wolff.
- Finlands Rominstitut och den humanistiska forskningen. Helsingfors 1960. 12 S. (Soc. scient. Fennica. Årsbok — Vuosikirja 38 B 4).
- The Institute of Finland in Rome. Introduction to Finland, Helsinki 1960, 271—274.
- Vår vetenskap och världen, *Nya Argus* 53 (1960), 3—6.
- Tarkiainen, T., *Demokratia. Antiikin Ateenan kansanvalta*, 1959. *Nya Argus* 53 (1960), 253—255. — Rezension.
- (Beiträge zu:) *Otavan Iso Tietosanakirja*, Helsinki 1960—1965.
- Anecdota sepulcralia, *Arctos N.S.* 3 (1962), 229—234.
- Ericsson, Chr., *Grekerne's gyllene väster*, 1962. *Nya Argus* 55 (1962), 142—143. — Rezension.
- Sylloge inscriptionum christianarum veterum musei Vaticani. Ediderunt commentariisque instruxerunt sodales Instituti Romani Finlandiae curante Henrico Zilliacus. 1. Textus. 2. Commentarii. Helsinki 1963. XX, 316; XI, 249 S. (*Acta Instituti Romani Finlandiae* I).
 Rez. in: *Aegyptus* 43 (1963), 412 Calderini, *AntCl.* 35 (1966), 325—329 Sanders, *AnzAW* 18 (1965), 145 Bauer, *ByzZ* 56 (1963), 475 Deichmann, *Epigraphica* 26 (1964 [1965]), 108—111 M. Calderini, *Erasmus* 17 (1965), 184—190 Gauthier, *Gnomon* 36 (1964), 479—

484 Degrassi, *Gymnasium* 72 (1965), 128—131 Bömer, *Helikon* 5 (1965), 193—196 Panciera, *JRS* 55 (1965), 283 Woodhead, *JournThStud.* 15 (1964), 416—417 Frensd, *Latinitas* 13 (1965), 73—74 Ciprotti, *Latomus* 23 (1964), 370—372 Doignon, *Mnem.* 19 (1966), 445—447 Thierry, *Phoenix* 19 (1965), 332—336 Fishwick, *RBPhilol.* 43 (1965), 604—607 Marrou, *RevPhil.* 39 (1965), 161—163 André, *REA* 67 (1965), 576—580 Pietri, *REG* 78 (1965), 191 Robert, *REL* 41 (1963 [1964]), 523—527 Pflaum, *RevHistEccl.* 59 (1964), 1043 Palanque, *RivArchCrist.* 39 (1963 [1965]), 151—168 Ferrua, *RivStCl* 13 (1965), 221—222 D'Agostino, *ThLZ* 90 (1965), 438—439 Leipoldt.

Fornkristna inskrifter i Rom såsom forskningsobjekt, *Historisk tidskrift för Finland* 48 (1963), 157—170.

Five grave-stelae from Sudanese Nubia [zusammen mit R. Holthoer und A. Salonen]. Helsinki 1964. 27 S. (*Studia Orientalia* XXVIII: 15).

Edwin Linkomies. Minnestal. Helsingfors 1964. 14 S. (*Soc. scient. Fennica. Årsbok — Vuosikirja* 43 C. 2).

Anredeformen, *Jahrbuch für Antike und Christentum* 7 (1964 [1966]), 167—182.

Zur Passivität der spätgriechischen Urkundensprache, *Arctos* N.S. 4 (1966), 129—134.

Humanistisen sivistystradition puolesta (Puhe Svenska Normallyceumin sata-vuotisjuhlassa 17. 10. 1964). *Suomen Sana* 23, Porvoo und Helsinki 1966, 512—515. Das schwedische Original erschien in *Hufvudstadsbladet* 18. 10. 1964.

The Antinoopolis Papyri III. Edited with translations and notes by J. W. B. Barns and H. Zilliagus. London 1967. 206 S.

Zur Abundanz der spätgriechischen Gebrauchssprache. Helsinki—Helsingfors 1967. 105 S. (*Soc. scient. Fennica. Comm. hum. litt.* 41: 2).

Mitglied der Redaktion folgender Zeitschriften:

Studentbladet 1929—1930.

Arctos. Acta philologica Fennica, nova series, 1—, 1954—

Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och industri, nya serien, 20—33, 1944—1957.

Nya Argus 42—54, 1949—1961.

INDEX

Leiv Amundsen	Horace, Carm. 1. 3.	7
Gerhard Bendz	Par similisque	23
Eric Berggren	A new approach to the closing centuries of Etruscan history: A team-work project	29
Axel Boethius	Nota sul tempio capitolino e su Vitruvio III, 3. 5.	45
Patrick Bruun	The foedus Gabinum	51
Iiro Kajanto	Contributions to Latin morphology	67
Heikki Koskenniemi	Epistula Sarapammonis P.S.I. 1412 particula aucta	79
Saara Lilja	Indebtedness to Hecataeus in Herodotus II 70—71	85
Georg Luck	Die Schrift vom Erhabenen und ihr Verfasser . .	97
Dag Norberg	Le début de l'hymnologie latine en l'honneur des saints	115
Jaakko Suolahti	The origin of the story about the first Marathon-runner	127
J. Svennung	Zur Textkritik des Apologeticus Orosii	135
Holger Thesleff	Stimmungsmalerei oder Burleske? Der Stil von Plat. Phaidr. 230 bc und seine Funktion	141
Rolf Westman	Zur Kenntnis der ältesten Handschrift von Ciceros Orator	157
Erik Wistrand	On the problem of Catalepton 3	169
Heikki Solin	Bibliographie von Henrik Zilliacus	177

ISSN 0570-734X
Helsinki 1967
Suomalaisen Kirjallisuuden Kirjapaino Oy